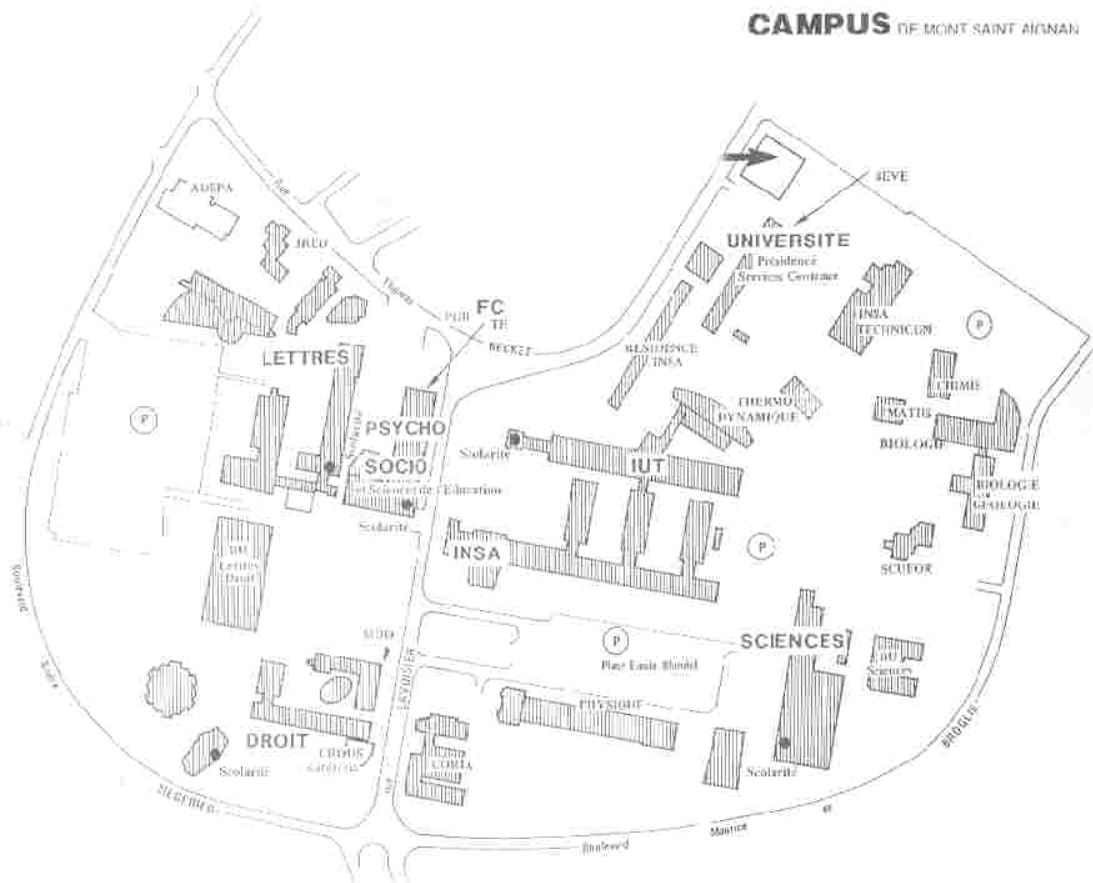


**UNIVERSITE DE ROUEN      Département de Sociologie**  
**Atelier Licence (ANNEE 2000/2001)**

**STYLES PEDAGOGIQUES ET HABITUS  
DISCIPLINAIRES EN PREMIERE ANNEE  
D'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR**



Liste des participants : Marion Imbert, Fanny Leprince, Christina Duarte, Marie Deconinck, Olivier Feray, Laïla Aalilat, Julien Bealet, Dilek Celebi, Steve Bous, Lala Saadia Ait Sidi Moh, Yann Lapeyronnie, Olivia Chassais.

Atelier animé par : Charles Soulié

## SOMMAIRE

Sommaire.....	2
Introduction.....	3
Aux antipodes de la sociologie : la médecine.....	7
Annexes médecine.....	17
Entre savoir et savoir être, l'E.S.C.....	25
Annexes E.S.C.....	40
Le droit, une faculté normative ?.....	46
Annexes droit.....	56
Sciences et lettres, une opposition qui dure.....	60
Annexes sciences.....	71
L'histoire, une discipline politique.....	73
Annexes histoire.....	88
Conclusion générale.....	97
Guide d'observation général.....	99
D'un monde à l'autre, ou la routine en faculté de sociologie et de droit.....	102
Le scénario magistral.....	112

*« Il faut, comme l'enseignait Flaubert, apprendre à porter sur  
Yvetot, le regard que l'on accorde si volontiers à Constantinople : »*  
P. Bourdieu<sup>1</sup>

## INTRODUCTION

L'objectif de notre atelier est d'observer des pratiques d'enseignement magistral en première année d'enseignement supérieur dans différents établissements, facultés, afin d'en produire une analyse sociologique.<sup>2</sup> Cette analyse nous est apparue comme indissociable d'une étude visant à prendre en compte ce qu'il en est de l'habitus, ou de l'esprit, de ces différentes institutions, lequel trouve notamment à s'exprimer au travers des manifestations les plus triviales, que celles ci aient trait ou non à la pédagogie. En effet, l'hypothèse que nous faisons est que cet habitus s'inscrit concrètement, prend forme dans les « choses », les manières d'être, de penser, de sentir, comme d'enseigner et d'apprendre, qui se donnent à voir à l'observateur. Ces « manières » apparaissent aussi bien du côté de l'enseignant (dont l'habitus est sans doute plus particulièrement « discipliné » par la discipline qu'il enseigne) que du côté des étudiants. Mais ayant à faire à des étudiants de première année, il est probable que l'effet de discipline est moins puissant que si nous avions observé des étudiants de second, ou de troisième cycle, c'est-à-dire des étudiants plus fortement socialisés à la discipline.

Lors de cette enquête, nous avons accordé autant d'attention aux étudiants qu'aux enseignants. En effet, on note que la plupart des études portant sur le monde académique s'intéressent aux étudiants, et très peu aux enseignants. En nous intéressant à ces derniers, et notamment en observant leurs pratiques pédagogiques, nous avons eu parfois la sensation d'enfreindre certaines convenances académiques. En effet, s'il est relativement admis d'observer les comportements des étudiants, il l'est moins de faire de même avec les enseignants. Sans doute parce que ceux ci disposent d'un certain pouvoir, et sont par là même sacrés, c'est-à-dire séparés du commun. Pourtant, il paraît évident que si l'on désire comprendre sociologiquement le rapport pédagogique, il est nécessaire d'accorder autant d'attention à l'émetteur qu'aux récepteurs<sup>3</sup>.

Pour faire ce travail, il a donc fallu se transformer en observateur attentif et rigoureux. Ce qui n'a pas été facile. En effet, l'observation est une méthode à la fois peu enseignée et peu pratiquée. Ainsi on remarque qu'en Maîtrise ou en thèse, les étudiants ont essentiellement recours à l'entretien, parfois (mais rarement) au questionnaire et à la statistique, et encore moins à l'observation, méthode jugée souvent trop « littéraire » et pas assez rigoureuse pour une discipline à visée scientifique. Et de fait à l'usage, nous nous sommes rendus compte que cette méthode était très exigeante et demandait une grande rigueur. Observer semble facile et anodin. En effet dans la vie courante, nous ne cessons d'observer le monde qui nous entoure,

<sup>1</sup> In *La misère du monde*, Seuil, 1993, p 923-924.

<sup>2</sup> Cette recherche a été initiée en collaboration avec l'I.N.R.P (Régine Boyer et Charles Coridian), des enseignants de l'université de Nice (Valérie Erlich et Jean-Luc Primon), ainsi que Marie Christine Bonte et Yankel Fijalkow, mais elle a connu un développement relativement autonome.

<sup>3</sup> On trouvera un résumé des thèses durkhémiennes relatives au cours magistral dans l'extrait de la thèse de M. Verret (*Le temps des études*, Paris 5, 1975) reproduit en annexes. Verret a réalisé aussi des observations systématiques de cours magistraux en philosophie.

afin notamment de nous y orienter. Cette observation est donc à visée essentiellement pratique. Elle n'est pas réglée et ordonnée en fonction d'un protocole visant à produire des données relativement standardisées et comparables entre elles<sup>4</sup>.

Une autre propriété rend cette méthode plus délicate, c'est qu'elle est *a priori* plus objectivante que les autres. En effet observer, c'est se mettre en retrait du monde et donc de la communauté. C'est tenter de la regarder de l'extérieur. Ainsi vue du haut d'une tour, la foule apparaît comme constituée non plus d'hommes, mais de fourmis relativement interchangeables entre elles. D'où certains dérapages, qu'ils soient normatifs, ethnocentriques ou réducteurs, qui apparaissent notamment quand l'observateur étudie un univers dont il est très éloigné socialement (cas pour nous de la médecine, ou de l'E.S.C par exemple). A l'inverse, l'entretien permet apparemment plus facilement d'être de plain pied avec l'enquêté, dont l'enquêteur partagera sans doute plus spontanément (mais sans forcément en avoir conscience, d'où le problème de la rupture épistémologique) les catégories d'analyse, comme de perception. C'est donc une méthode jugée souvent plus « conviviale » ou plus « sympathique » que l'observation, ou la statistique, toujours soupçonnées de réifier les hommes en les transformant en « choses ». C'est pourquoi nous avons aussi complété ce travail d'observation de situations d'enseignement magistral en première année avec des entretiens, des statistiques et l'étude de diverses sources écrites. Enfin et pour conclure sur le plan de la méthode, on notera que l'observation pose de manière particulièrement nette le problème de la généralisation et de la conceptualisation de ce qui est observé. D'où la nécessité d'une observation à la fois la plus rigoureuse et la plus systématique possible.

	Santé	Classes prépas (1)	Autre	Droit	Sciences S.T.A.P.S	Economie	Lettres	I.U.T	S.T.S (1)
<b>Cad sup / Prof lib</b>	54%	50,8%	44,5%	39,2%	37,9%	33,6%	30,2%	25,7%	13,9%
<b>Prof interm</b>	16,3%	16%	16,3%	16,3%	21,2%	17,4%	20,7%	22,1%	17,1%
<b>Employés</b>	7,1%	8,9%	10,1%	12,9%	11,9%	13,1%	14%	14,2%	16,2%
<b>Agri/Art/ Comm</b>	10,7%	9,8%	18,5%	12,6%	11%	13,4%	11,2%	13,6%	12,7%
<b>Ouvriers</b>	6,7%	6,9%	5,2%	10,5%	11,9%	13,7%	14,2%	18,2%	26%
<b>Retraités/ Inactifs/ N.R</b>	5,2%	7,6%	5,4%	8,5%	6,2%	8,9%	9,7%	6,2%	14,1%
<b>Ensemble</b>	100%	100%	100%	100%	100%	100%	100%	100%	100%
<b>Effectif</b>	128.292	61.488	355.844	172.840	313.977	136.896	467.433	104.48 6	142.36 5

(1) Répartition observée en 1992/1993

## L'ORIGINE SOCIOPROFESSIONNELLE DES ETUDIANTS FRANÇAIS EN 1996/1997 (France métropolitaine)

Source : Repères et références statistiques sur les enseignements, Ministère de l'éducation nationale, 1997, p 167.

<sup>4</sup> On trouvera à la fin de ce travail le guide d'observation utilisé lors de l'enquête.

Afin de construire au mieux notre objet et faire travailler à plein la comparaison, il nous a semblé intéressant de prendre des facultés, établissements au recrutement comme aux fonctions sociales et professionnelles bien différenciées. Après discussion, analyse des données statistiques disponibles et des opportunités de terrain de chacun, notre choix s'est arrêté sur cinq institutions. La faculté de Médecine, l'École Supérieure de Commerce de Rouen, le Droit, les Sciences et l'Histoire. En effet et au niveau national (cf. tableau ci dessus), on note que ce sont la santé et les classes préparatoires qui ont le recrutement social le plus élevé, tandis que les lettres et sciences humaines (qui comprennent notamment l'histoire et la sociologie), ainsi que les I.U.T et S.T.S, ont le recrutement le plus populaire. De manière générale, on remarque sur ce tableau que lorsque le taux d'étudiants d'origine ouvrière est élevé, celui d'enfants de cadres est faible, et inversement. Un peu comme si une population chassait l'autre.

Le public des ces différentes « facultés » étant très typé socialement, on peut raisonnablement penser qu'il en est de même pour les enseignants qui leur font face. Plus généralement, nous faisons l'hypothèse qu'il existe une certaine homologie<sup>5</sup> entre le public étudiant, le corps enseignant, la pédagogie pratiquée, le type de contenu véhiculé dans ces différentes institutions et leurs finalités professionnelles et sociales objectives. Ces différents plans ou dimensions s'articulent entre eux, sont solidairement fonctionnels. C'est cette hypothèse, très ambitieuse, que nous avons tenté de tester empiriquement en mobilisant notamment l'observation. Plutôt que d'opposer l'approche « micro » à l'approche « macro », ou l'observation et l'entretien à la statistique, notre pari a donc été d'essayer de retrouver le « macro » (les effets de classes ou de structure par exemple) au niveau du « micro », c'est-à-dire dans les détails apparemment anodins et les plus visibles comme les routines pédagogiques, le cadre de travail, les interactions, etc., qui font le tissu de la vie quotidienne des étudiants, comme des enseignants.

Nous étions donc guidés par l'hypothèse selon laquelle les « grandes idées », les oppositions sociales majeures structurant le monde social, bref les « grandes choses » apparaissent, prennent une forme sensible et concrète dans les « petites choses », les détails, les anecdotes, les manières de faire les plus communes, etc. D'où la citation de Flaubert reproduite en exergue de ce travail. Mais il est clair que ce passage du particulier, ou du « détail » observé sur le terrain, à des phénomènes plus généraux et à la conceptualisation n'a pas toujours été facile, notre base empirique n'étant pas toujours suffisante pour chacune des institutions observées. Le sociologue est alors exposé à deux risques symétriques: celui de s'enfermer (lui comme son lecteur d'ailleurs) dans une description ethnographique ou sociographique un peu plate et sans fin assignable (« Nous avons vu ceci, puis cela, puis ceci, etc. »), et celui de la généralisation abusive sur la base d'un nombre trop réduit d'observations. La résolution de ce type de problème a nécessité notamment un gros travail d'écriture, et donc de mise en forme indissociablement littéraire et théorique.

Nous avons commencé notre investigation par la médecine, c'est-à-dire par la faculté la plus éloignée de la sociologie au plan de son recrutement et de ses fins tant sociales que professionnelles. Ce qui est pour nous une manière de pratiquer une forme de « détour ethnologique », dont nous espérons qu'il nous aura en retour rendu plus sensible vis à vis de notre propre univers. En effet il est difficile d'observer, d'analyser le familier, ou le bien connu qui par là même, comme le faisait remarquer Hegel, est sans doute le plus mal connu.

---

<sup>5</sup> Pour une sociologie du monde universitaire: Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Minuit, 1984.

En faisant ce détour initial par la médecine, puis l'E.S.C, le droit, les sciences et enfin l'histoire, un de nos objectifs était au final de tenter de se donner les moyens d'observer plus objectivement notre propre discipline, c'est-à-dire la sociologie<sup>6</sup>. Au lecteur de dire si cet objectif a été atteint et si, après lecture, son regard sur la pédagogie à l'université et notre discipline a en été transformé.

---

<sup>6</sup> Dans le cadre de cet atelier, nous n'avons pas procédé à l'observation de cours en sociologie. Mais chacun, en allant observer des cours dans une autre discipline, était (qu'il en ait conscience ou non) porteur de cette référence implicite, qui lui servait alors en quelque sorte d'étalon pour mesurer les phénomènes observés. Cela dit, il aurait sans doute été intéressant de finir ce voyage dans l'espace des facultés par la sociologie.

## AUX ANTIPODES DE LA SOCIOLOGIE : LA MEDECINE

AALILAT Laïla, CELEBI Dilek et AIT SIDI MOH Lala Saadia

Le public de l'université de Rouen dans ses différentes composantes est très proche dans ses écarts de celui observé au plan national. Ainsi, on ne rencontre que 12,9% d'enfants de cadres en DEUG 1 de sociologie, contre 42,4% en PCEM 1 (cf. tableaux ci dessous). Mieux encore, le second de ces tableaux permet d'observer l'effet de la sélection entre la première et la deuxième année de médecine<sup>7</sup>. En effet, on note déjà que les effectifs passent de 651 à 98, la sélection liée au concours étant particulièrement rude. De même, la part des enfants de cadres augmente de 50%, tandis que celle des enfants d'ouvriers est divisée par trois. Difficile de faire mieux en matière de « reproduction sociale »<sup>8</sup>... Comme le dit une ancienne étudiante de médecine dont l'entretien est reproduit en annexes : « *Il y a aussi des inégalités de classes sociales. Tout le monde n'a pas des parents qui sont médecins, ou qui ont fait des études supérieures. J'ai une amie qui me racontait que tous les soirs à table, au lieu de parler potins ou de regarder les infos, son père lui posait des questions sur son cours. Eh oui, son père connaît bien le sujet, puisqu'il est X au CHU de Rouen. Elle a eu son année, et un des profs était même son parrain. Mais attention, je ne dis pas qu'un enfant d'ouvrier ne peut pas avoir son année. Mais cette personne aura beaucoup plus à sacrifier pour arriver à son but.* »

	Agr Art comm	Cad sup Prof lib	Prof Inter	Employé	Ouvrier	Retraité	Autres	Effectifs
Deug 1	6,7%	12,9%	23,7%	14,8%	22,1%	6,7%	12,9%	371
Deug 2	4,1%	16%	27,4%	17,2%	19%	7,7%	8,3%	168
Licence	5,3%	20,5%	33,9%	15,2%	10,7%	6,2%	8%	112

### Origine sociale des étudiants en sociologie de l'université de Rouen (1998/1999) (% en lignes)

Source : OVE de Rouen<sup>9</sup>

	Agr Art comm	Cad sup Prof lib	Prof Inter	Employé	Ouvrier	Retraité	Autres	Effectifs
PCEM1	7%	<b>42,4%</b>	21,5%	7,1%	<b>12,6%</b>	4,5%	5%	<b>651</b>
PCEM2	6,1%	<b>63,3%</b>	18,4%	6,1%	<b>4,1%</b>	2%	0%	<b>98</b>

<sup>7</sup> Au concours, il est à noter que lorsqu'un étudiant étranger est admis, un étudiant français est rajouté sur la liste des admis. Nous n'avons pas compris la logique, ou le sens, de cette règle.

<sup>8</sup> La plupart des étudiants de médecine viennent de S, soit de la filière scientifique. Or, on sait que le recrutement social des différents Baccalauréats est très différencié. Ainsi en 1998 et au plan national, on comptait 41,4% d'enfants de cadres supérieurs, professions libérales parmi les nouveaux bacheliers S de l'année, contre 31% en E.S, 30,4% en L, 14,6% en technique et 8,2% dans les Baccalauréats professionnels... (Source : D.P.D)

<sup>9</sup> Nous remercions Yannick Lelong de l'O.V.E de Rouen pour sa collaboration.

DCEM1	9,4%	64,7%	14,1%	2,4%	4,7%	3,5%	1,2%	85
-------	------	-------	-------	------	------	------	------	----

### **Origine sociale des étudiants en médecine de l'université de Rouen (2000/2001) (% en lignes)**

Source : OVE de Rouen

### **UN EDIFICE QUI EN IMPOSE**

Le bus n°4 conduit à la faculté de médecine, qui est donc située bien à l'extérieur du campus de Mt Saint Aignan, soit juste à côté du C.H.U. Lors de nos observations, il était vide. Le chauffeur nous a expliqué que les étudiants le prennent en grand nombre jusqu'à 9h du matin. Le soir, le flux important d'étudiants a lieu de 16h30 à 18h. Durant ces tranches horaires, les bus sont pleins. On peut en déduire qu'entre temps, les étudiants restent sur place. Cela même quand ils n'ont pas cours. En effet en première année, les cours se déroulent le matin. Les étudiants empruntent le bus, car il n'y a pas beaucoup de places pour se garer. Les bus sont bondés du fait que les infirmières travaillant au CHU empruntent la même ligne. Malgré ces effectifs importants, le chauffeur nous a affirmé que les étudiants de médecine sont plutôt calmes: « *On ne les entend pas.* »

L'architecture de la faculté de médecine est moderne et imposante. Elle a été construite en novembre 1998. Elle se compose de plusieurs bâtiments : le bâtiment de recherche, le bâtiment de travaux pratiques (pour les T.P de pharmacie et d'anatomie), celui de l'administration (salles du conseil, des professeurs) où se trouve également la bibliothèque et la salle de TP informatique, enfin le bâtiment des amphithéâtres et des travaux dirigés. A l'extérieur, un espace vert très bien entretenu donne l'impression que personne ne marche dessus.

Une fois à l'intérieur, on voit ni graffitis, ni affichages politiques sur les murs. Le hall est très silencieux et très propre. Des pendules, un peu partout, soulignent l'importance du temps pour les usagers. Le bâtiment administratif dispose d'un accueil et met à la disposition des étudiants les horaires de bus, les plans de la faculté de médecine, ainsi que de la publicité (boîtes de nuit, restaurants...). Cet accueil comprend aussi une statue de Jeff Fribolet, sur laquelle est mentionné : « *Offerte à l'occasion de l'inauguration du bâtiment de Recherche* ». Après enquête, nous avons appris que Jeff Fribolet est un peintre rouennais. A côté de l'accueil, se trouve la scolarité. Le serment d'Hippocrate y est reproduit et une salle d'attente est mise à la disposition des étudiants, ce qui n'existe pas en sociologie. Les horaires de la scolarité sont différents aussi de ceux de la sociologie. En effet, celle ci est ouverte de 8h30 à 17h, et de plus en continu. La faculté de médecine disposerait-elle de plus de moyens humains et financiers ? De même, on note que chaque membre du personnel a son propre bureau et travaille dans un espace très aéré, décoré de plantes. Ces dernières sont aussi très présentes dans les autres bâtiments, afin peut-être de donner un peu de vie à ces lieux qui nous semblent plutôt « froids », à nous qui venons de sociologie. L'organisation de l'affichage paraît aussi très rationnelle et structurée. Ces différents éléments conduisent à penser que la faculté de médecine soigne sa présentation, que c'est quelque chose d'important pour elle. Et de fait, le « médecin » ou le « docteur en médecine » sont encore des personnages socialement « importants ». Ce qui peut aussi être rapproché du *numerus clausus* instauré par cette faculté, et qui la différencie fortement des autres. L'ouverture récente de l'université aux nouveaux



publics étudiants, notamment d'origine populaire, ne s'est donc pas faite au travers de la médecine, mais sans doute plus au niveau des lettres, des sciences humaines, des I.U.T etc.

Dans le hall du bâtiment des amphithéâtres se trouve la cafétéria, où sont disposés deux baby-foot sur lesquels personne ne joue à l'heure ou nous passons. Quelques tables occupées par des étudiants sont dispersées dans l'espace. Les étudiants mangent individuellement, exception faite d'un groupe qui discute. Les deux serveuses n'ont pas vraiment le profil de la « *Lydie* » de la faculté de sociologie. Elles vouvoient et ne paraissent pas connaître les étudiants. De plus, elles ne sont guère accueillantes et souriantes. La cafétéria vend aussi des polos, avec un insigne de pharmacie, au prix de 150 francs pièce. Ce qui nous paraît très onéreux.

Les deux amphithéâtres principaux sont très bien indiqués. En effet dans ces lieux, la signalisation est parfaite. Devant les amphithéâtres, il n'y a aucun endroit pour s'asseoir. On ressent comme un sentiment de vide. Si l'on compare ce lieu avec le hall de la sociologie, tout paraît disproportionné et monumental. Cela vient peut-être aussi du fait que la faculté de médecine est un lieu de passage, où l'étudiant vient d'abord chercher un savoir, et surtout décrocher un concours extrêmement difficile. Alors qu'en sociologie, les étudiants occupent l'espace. En effet à la fin des cours de sociologie, on retrouve les étudiants, plus ou moins mêlés aux enseignants d'ailleurs, dans le hall, la cafétéria, à l'extérieur des bâtiments, etc. Bref, cette faculté est aussi un « lieu de vie ». Alors qu'en médecine à la sortie des cours, on a l'impression que les étudiants disparaissent en un clin d'oeil. D'où le sentiment de vide et l'impression de propreté qui se dégagent des locaux.

## UN AMPHITHEATRE LUXUEUX

Tous les cours de première année de médecine ont lieu dans l'amphithéâtre 600. Celui-ci donne une impression de grandeur, accentuée notamment par la présence de trois grandes rangées de chaises et de tables et un nombre important de marches pour y accéder. Trois portes de sortie, deux en bas et une troisième en haut, permettent d'y accéder. Le tableau, divisé en trois parties, prend plus des trois quarts de la largeur de l'amphithéâtre. Et de fait, c'est un instrument de travail très utilisé en médecine. Sur ce point d'ailleurs, la médecine rejoint les sciences et plus précisément les mathématiques. En effet et selon nos observations, ce sont les deux facultés où il est fait l'usage le plus intensif du tableau, les « matheux » y reproduisant notamment de longues chaînes de démonstrations, que les étudiants notent ensuite dans leur intégralité. D'où le fait d'ailleurs que dans ces disciplines et lors des cours magistraux, l'enseignant regarde au final assez peu les étudiants, puisqu'il est généralement de dos. A l'inverse en sociologie, comme en histoire ou en droit, le tableau sert principalement pour inscrire les titres, le plan, les noms propres, en latin, ou à l'orthographe compliquée, ou encore les mots importants. De ce fait, on peut penser que les effets oratoires sont sans doute développés en lettres qu'en sciences ou en médecine.

Il n'y a aucune fenêtre, peut-être afin que les étudiants ne soient pas perturbés par l'extérieur et qu'ils n'aient pas conscience du temps qui passe une fois qu'ils sont à l'intérieur. Le bureau du professeur est une gigantesque table prenant quasiment la totalité de la largeur de l'amphithéâtre. Il est tellement grand, que les étudiants posent leurs manteaux aux deux extrémités. A l'inverse en sociologie (amphi 104 et 105 par exemple), on note que celui-ci est réduit parfois à un simple bureau de type administratif. Aucune dégradation du

matériel n'est visible. Les tables sont très propres, il n'y a aucune marque de stylo et aucun dessin. De chaque côté de l'amphithéâtre, trois gros haut-parleurs permettent de mieux entendre le professeur. L'éclairage joue un rôle important, car il souligne l'immensité des lieux. Au fond de la salle, un sas permet de filmer les cours. On note la présence d'un rétroprojecteur. Les enseignants disposent aussi d'un micro portatif leur permettant de se déplacer librement. Par comparaison avec notre faculté, la médecine possède donc un très bon matériel de travail. Mais il est vrai aussi que sa construction est plus récente. Au demeurant, il pourrait être intéressant de comparer le prix d'un étudiant de médecine, de sciences, de lettres ou de sociologie. L'étude des taux d'encadrement, tant en matière de personnels administratifs que d'enseignants, serait elle aussi très intéressante.<sup>10</sup>

Une chose nous a particulièrement frappé, c'est l'existence d'un téléphone à côté du tableau. Grâce à lui, et en cas de problèmes, l'enseignant peut immédiatement faire appel au technicien, ce qui n'est pas vraiment possible en sociologie et occasionne une perte de temps. Mais de fait, le temps ne paraît pas avoir la même valeur en médecine et en sociologie. Et cela aussi bien pour les enseignants que pour les étudiants. D'où peut être cette omniprésence des pendules, ce respect scrupuleux des horaires de cours, mais aussi ce stress très sensible chez les étudiants de première année, plongés dans une atmosphère de concurrence acharnée qui fait de chacun, comme le dira une interviewée, un « *ennemi* » de l'autre<sup>11</sup>.

Dans chaque coin de l'amphithéâtre on distingue des extincteurs, qu'on ne retrouve pas en aussi grand nombre chez nous. De même, beaucoup d'affiches incitent au respect des lieux. Par exemple sur les portes il est indiqué : « *Ne pas fumer* ». Ou bien : « *Poussez* », « *Tirez* ». Des injonctions de ce type se retrouvent aussi sur les étagères de la bibliothèque, où l'on peut lire : « *Un livre mal rangé est pour vous un outil de travail perdu* » et ce jusque dans les toilettes : « *Tirez la chasse d'eau pendant 5 secondes* ». Par contre, l'affichage politique paraît inexistant. Les étudiants en médecine seraient-ils « dépolitisés » ? Ce qui est pour le moins paradoxal quand on connaît le recrutement social de cette discipline, ainsi que l'orientation politique globale du corps médical. De même, nous avons été frappées par le nombre important de poubelles mises à la disposition des usagers. Il est à noter aussi que trois personnes travaillent huit heures par jour pour l'entretien des lieux. Deux sont d'origine française et l'autre d'origine algérienne (en sociologie, elles semblent plus nombreuses et sont majoritairement d'origine étrangère). Deux d'entre elles s'occupent du bâtiment de travaux pratiques ainsi que du bâtiment administratif, la troisième s'occupant du bâtiment de la recherche. Celles-ci nous ont appris que les étudiants en médecine « *ont un grand respect du travail des autres.* », tout en ajoutant : « *qu'il est tout de même difficile que les étudiants fument dehors.* » La présence de ces agents d'entretien tout au long de la journée explique la propreté régnante à la faculté de médecine. A cette présence s'ajoute en fin de journée, celle d'une entreprise privée chargée de l'entretien des amphithéâtres et des escaliers. De manière

<sup>10</sup> Le « prix des étudiants » des différentes facultés ne serait-il pas corrélé avec la qualité sociale du public de ces mêmes facultés ? On sait en tous cas qu'en 1996/1997, on comptait 15 étudiants par enseignant en médecine (contre 30 à notre U.F.R et 43 aux lettres et sciences humaines), et 41 étudiants par membre du personnel administratif en médecine (contre 190 dans notre U.F.R et 207 aux lettres et sciences humaines...). Source : L'université de Rouen, document émis par les services centraux et imprimé en décembre 1996. Dans ces conditions, on comprend que les secrétariats de médecine soient ouverts plus longtemps que ceux de sociologie. Fait intéressant, cette disponibilité accrue des secrétaires vis à vis des étudiants se retrouve aussi à l'E.S.C (cf. le chapitre suivant)

<sup>11</sup> On peut se demander d'ailleurs si le fait « d'être passé par là » comme on dit, c'est-à-dire d'avoir subi ce rite initiatique si particulier, n'exerce pas des effets puissants tant sur la constitution d'un habitus disciplinaire spécifique, que d'une « mentalité » propre au corps des médecins. Par analogie, on peut penser à ce que Pierre Bourdieu dit des élèves de classes préparatoires dans La noblesse d'Etat (Minuit 1989), plus spécialement dans le chapitre intitulé : « Un rite d'institution » (p 140 à 162).

générale, il semble que l'ordre et la propreté (ou faudrait-il dire l'hygiène ?) règnent en maître dans cette faculté, le responsable administratif étant particulièrement sourcilieux sur ce point.

## DES ETUDIANTS EXEMPLAIRES ?

Selon les chiffres fournis par l'O.V.E, les étudiants PCEM 1 sont au nombre de 651. Les filles (67,2%) sont plus nombreuses que les garçons (32,8%). Ce qui rejoint les tendances nationales montrant que celles-ci formaient 60,6% de la population des nouveaux entrants en médecine en 1997/1998.<sup>12</sup> Les filles portent aussi bien des jeans que des pantalons, des pulls que des vestes, des baskets que des chaussures classiques. La majorité a les cheveux longs, bruns, soit détachés, soit attachés. Mais pas de manière « stricte » c'est-à-dire, bien plaqués en arrière. Seule une fille se singularisait. En effet, elle portait les cheveux à la garçonne, avec une coloration rouge-orangée : on ne pouvait pas la manquer ! Ces étudiantes sont peu ou pas maquillées. Un petit nombre d'entre elles ont des bijoux, tels que des grosses boucles d'oreilles, des bracelets, alors qu'à l'E.S.C, dont le recrutement social doit être globalement comparable, le port des bijoux paraît plus fréquent chez les filles. La plupart avait des sacs à dos. Ainsi, nous pouvons dire que les filles de première année de médecine sont simples dans leur apparence. En raison de l'écrémage social très fort opéré par le concours il serait intéressant, comme nous y a d'ailleurs invité une de nos informatrices, de comparer ce public avec celui des deuxièmes, ou troisièmes années.

Les garçons sont majoritairement en jeans, pull mais très peu en chemise. Beaucoup d'entre eux sont bruns. Deux garçons portent des lockes, ce à quoi nous ne nous attendions pas du tout. On ne pouvait pas les manquer non plus ! On note aussi que les quelques garçons portant les cheveux longs attachent leurs cheveux. Il pourrait être intéressant d'ailleurs d'étudier systématiquement la répartition spatiale de ces « déviants » dans l'amphithéâtre. En effet, en médecine comme ailleurs, ils paraissent le plus souvent assis au fond, et ne sont pas toujours très entourés. Les filles, comme les garçons, portent des couleurs sobres. Ce qui peut être interprété comme un désir de rester neutre, de faire « sérieux ». Ainsi, les étudiants évitent de se distinguer en portant des couleurs vives. De notre point de vue, les étudiants de médecine paraissent donc assez conformistes. Ce qui renvoie sans doute à leur socialisation antérieure. En effet, l'écrasante majorité est passée antérieurement par un Baccalauréat scientifique et la logique uniformisante du concours ne les incite guère à sortir du rang, ou à se singulariser. De même, le milieu médical possède une identité sociale forte (il existe ainsi un « Ordre » des médecins), ce qui ne manque pas de rejaillir sur des apprentis médecins soucieux de s'agréger par anticipation à un corps si prestigieux. D'où d'ailleurs l'existence de ce « moule » propre à la médecine, dont nous parlera une informatrice.

La plupart des étudiants et étudiantes ont une trousse comportant des stylos de diverses couleurs, des crayons de couleur, des critériums, une règle, du blanco. Lors de certains cours, on voit des calculatrices. Ils écrivent aussi bien sur des feuilles libres, que sur des calepins à petits carreaux. Ils utilisent plus souvent des stylos plumes que des stylos billes. Beaucoup ont des photocopiés. Ce qui leur permet de mieux suivre le cours, en ne perdant pas de temps à recopier les dessins, les croquis, les citations, etc., que le professeur reproduit au tableau, ou sur le rétroprojecteur. Ces photocopiés sont payants (leur coût peut s'élever à 1.000 francs), alors qu'ils sont généralement gratuits en sociologie.

---

<sup>12</sup> Cf. Repères et références statistiques sur les enseignements, M.E.N, 1998, p 159.

Contrairement à ce qu'on voit en sociologie, les étudiants de médecine se présentent parfois plus d'une demi-heure avant le cours pour occuper les premières places de l'amphithéâtre : « *c'est la galère pour être au premier rang. Par exemple ce matin, je suis arrivée à 7 heures 30, alors que le cours commence à 8 heures. Eh bien tout le premier rang était rempli* ». Les étudiants sont très attentifs aux paroles du professeur, leur prise de notes est très sérieuse. Par conséquent, ils sont peu bavards et discrets (par exemple en cours de chimie, quand le professeur change de tableau ou de transparent, les étudiants en profitent pour bouger, se recoiffer, parler avec le voisin). Personne n'ose demander au professeur de répéter, ou d'éclaircir un point obscur. Ils attendent la fin du cours pour cela. Le degré d'interaction entre enseignant et enseigné est donc minimal. Chacun semble avoir l'obsession du temps, comme du « programme ». D'ailleurs généralement, ce sont les redoublants qui demandent la pause. Un enseignant dira « *les redoublants poseront beaucoup de questions, afin de ralentir le cours de ceux qui font leur première année* ». La solidarité est donc minime entre étudiants. Parlant avec une étudiante, nous apprenons à propos des rapports entre étudiants : « *On en n'avait aucun, car la majorité des élèves se considérait comme des ennemis* ». En médecine, « l'esprit est à la concurrence ». Ce qui peut être rapproché d'ailleurs de l'ambiance générale dégagée par ces lieux, telle que nous l'avons décrite plus haut, et peut être aussi de l'exercice en libéral de la profession de médecin.

En médecine, le concours de fin de première année détermine *a priori* fortement tant l'ambiance, que le type de pédagogie pratiquée en PCEM 1. Il s'agit donc là d'un enseignement et d'une pédagogie particulièrement contraints, notamment en raison de l'importance des enjeux tant académiques que professionnels. Au travers du cas de la médecine, on peut ainsi se demander si la « valeur » sociale, professionnelle, etc., de la formation comme des titres dispensés par les différentes facultés (elle même manifestement corrélative de la valeur tant sociale que scolaire de leur public), ne se répercute pas ensuite sur le type de pédagogie, comme de notation pratiquée. En effet, quand le diplôme a une valeur sociale et professionnelle moindre, c'est-à-dire quand il conduit à des professions moins rétribuées ou moins prestigieuses, tout se passe comme si l'ambiance pédagogique était plus détendue, les examens moins sélectifs, etc. De ce point de vue, le cas de la médecine peut être rapproché de celui des classes préparatoires, par lesquelles sont passées notamment nombre d'élèves de l'E.S.C Rouen. Et il est frappant de constater que dans les deux cas, les moyens tant matériels qu'humains (secrétariat, densité d'enseignements, etc.) sont nettement plus importants qu'ailleurs.

## LA PREMIERE ANNEE DE MEDECINE : UNE COURSE CONTRE LA MONTRE ?

La majorité des enseignants observés (5 sur 6) sont des hommes, dont la tranche d'âge se situe entre 45 et 50 ans. Ils portent tous des pantalons, des vestes et des chemises, de couleurs elles aussi assez discrètes : noir, bleu clair, à l'exception des enseignants d'anatomie et de physique, qui portent une blouse blanche. Lors de nos observations, ils sont tous arrivés à l'heure. La ponctualité paraît donc de rigueur dans cette faculté. Nous décrivons d'abord les cours « littéraires », pour aborder ensuite les cours plus scientifiques. En effet, les étudiants en médecine de Rouen sont sélectionnés aussi sur la base de disciplines littéraires, faisant notamment appel à leur « culture générale ». La lecture d'un quotidien tel que Le Monde étant par exemple chaudement recommandée.

A son entrée, l'enseignant du cours de santé et société se fait immédiatement interpellé par deux étudiants souhaitant filmer le cours. Puis il se dirige vers le bureau, où il dépose sa sacoche. Son visage donne une impression de fermeté et de rigueur. Il place un transparent sur le rétroprojecteur, puis commence son cours. Il parle avec une main dans la poche et de l'autre exerce une gestuelle. Son langage est soutenu, mais abordable, avec un rythme rapide. Il ne s'arrête jamais, et ne fait jamais de retour en arrière. En même temps qu'il parle, il change les transparents dont il suit le plan. Le cours d'aujourd'hui porte sur la Sécurité sociale. Il nous a semblé abordable dans son contenu, mais le rythme infligé par l'enseignant ne permet pas de prendre facilement des notes. Beaucoup d'étudiants paraissent être dans le même cas que nous, qui sommes pourtant des étudiantes de Licence et donc habituées à la prise de notes. Notamment à la fin du cours, où il y a de plus en plus de têtes levées et de stylos posés. Le professeur fait souvent allusion à des faits de culture générale, qu'il n'explique pas, ce qui rend le cours difficile à suivre. En plus de cela, il n'accorde pas de pause aux étudiants. Il faut donc se concentrer pendant deux heures, ce qui nous paraît difficile vu le rythme du cours, comme de nos habitudes de sociologues habituées à des pauses régulières et... relativement longues.

Le cours d'histoire de la médecine ne débute pas exactement à 10h15. En effet, un groupe de quatre étudiants intervient pour annoncer une soirée le jeudi 9 novembre : « *On venait vous rappeler que jeudi, il y a une petite soirée si vous voulez vous reposer un peu, voir vos aînés de P2 (= PCEM 2) à l'exo 7. On compte sur vous tous, bon cours !* » Pendant cette intervention, le professeur discute avec l'enseignant en blouse blanche du cours précédent (sans doute un enseignant d'anatomie). Puis, il accroche le micro portatif sur le col de sa veste. Le cours débute donc à 10h20. Il fait glisser les tableaux les uns derrière les autres et installe le rétroprojecteur (ce qui se fait automatiquement). Sur celui-ci, il place le sommaire de la première partie de son cours. Ses premières paroles ont été : « *Après cette petite intervention, et comme la fête n'aura lieu que jeudi, et bien reprenons notre cours.* » Le silence s'installe dans l'amphithéâtre. Ce cours n'a pas un débit aussi rapide que le précédent et le langage est moins soutenu. L'enseignant se déplace beaucoup dans un espace situé entre l'estrade et les trois premières marches. Il est plus à sa droite qu'à sa gauche et balaye du regard tout l'amphithéâtre. Au bout d'une heure, il accorde une pause de huit minutes, pendant laquelle il fait une sorte de ronde en traversant toutes les rangées, afin que les étudiants puissent l'interroger. Il manifeste donc un certain souci pédagogique, ce qui peut être rapproché du débit moins rapide de son cours, comme de l'existence de la pause. De même, on note que lors du changement de chapitre, qui s'effectue après la pause, le professeur fait un petit résumé du chapitre précédent, ce qui rend le cours plus compréhensible.

Lorsqu'il arrive, l'enseignant de chimie dépose sur son bureau une chemise contenant son plan du cours. Il s'y réfère à plusieurs reprises, afin d'écrire les sous parties sur le tableau. Deux boîtes de craies de couleurs différentes se trouvent près de sa chemise. Le cours débute à l'heure, même si les étudiants ne sont pas encore installés. C'est manifestement l'enseignant, et non les étudiants, qui imprime son rythme au cours. En effet, celui-ci donne l'impression d'avoir « un train à prendre ». Il parle vite et ne fait pas de pauses dans ses phrases. Pendant deux heures, il n'a même pas pris le temps de s'asseoir. Le rythme qu'il impose aux étudiants, il se l'impose donc aussi à lui. Même quand le micro tombe, il continue à parler en le ramassant. Ce qui nous a étonné, c'est que pendant ces deux heures de cours, il n'a pas regardé une seule fois les étudiants. Même quand il était proche du rétroprojecteur, à côté duquel des étudiants étaient pourtant assis, il ne les regardait pas. Dans la mesure où l'enseignant dit beaucoup de choses et ne laisse guère de temps pour les assimiler, le cours

paraît rapide et difficile. Les étudiants semblent pris alors dans une logique du type : je note tout ce qu'il dit, et je comprendrai après. L'une des étudiantes dit : « *je n'ai pas le temps, je dois faire vite pour ne pas être en retard dans le programme* ». Une autre étudiante ajoute : « *si on comprend pas, on continue à prendre les notes bêtement. Et on essaye de les comprendre chez nous.* » De plus il n'y a pas de pause, ce qui augmente la difficulté à rester attentif.

L'enseignant d'anatomie, comme celui de chimie, utilise des craies de différentes couleurs, car il a des schémas à faire. Lui aussi utilise le rétroprojecteur. Le débit du cours est assez rapide. Dans ce cours, les étudiants profitent d'un changement d'intonation de l'enseignant pour bavarder. Nous avons également assisté à un cours d'anatomie retransmis par vidéo dans l'amphithéâtre 200. Lorsque le cours commence, le professeur expose le sujet qu'il traitera la semaine prochaine. Il ne demande pas aux étudiants s'ils ont compris, et ces derniers ne l'interrompent jamais. Mais ses schémas sont très précis et très clairs. Bien que lors de ce cours, l'enseignant ne soit pas là physiquement, l'amphithéâtre est plutôt silencieux. Il est même plus calme qu'un amphithéâtre de sociologie quand l'enseignant est présent. Nous remarquerons aussi que les étudiants d'origine étrangère sont proportionnellement plus nombreux dans cet amphithéâtre que dans l'autre. S'agit-il d'un effet de relégation ?

Le cours de biologie cellulaire se déroule de dix heures à midi. En arrivant, l'enseignant installe un système de projection couplé à un ordinateur lui permettant de projeter son cours sur écran. Il n'y a qu'à l'E.S.C, autre établissement au recrutement très sélectif, que nous avons rencontré ce système, il est vrai aussi plus coûteux. A dix heures, l'enseignant débute son cours, mais il est à signaler qu'il est arrivé un quart d'heure à l'avance. Pendant tout le cours, l'enseignant ne regarde que son écran d'ordinateur. En effet, il utilise un stylo numérique afin d'ajouter des remarques ou des petits schémas à celui-ci. Autour de nous, les étudiants suivent avec attention. Ils sont très attentifs, il n'y a aucun bavardage. Aucun étudiant ne possède de photocopies, mais certains disposent d'un dictaphone pour enregistrer le cours. Le professeur, environ la quarantaine, porte une blouse blanche avec une chemise et une cravate rouge et blanche.

Lors de ce cours, un incident a particulièrement attiré notre attention. En effet, vers dix heures onze, le professeur a un problème avec son micro, car son appareil portatif ne fonctionne pas. Cet incident dure quelques minutes. Les étudiants se mettent à rire, car l'enseignant tape à plusieurs reprises sur son appareil. Mais cela ne donne rien. Puis ils cessent de rire, car cela commence à les embêter vraiment. Un étudiant intervient au fond de l'amphithéâtre et dit : « *Arrête ton cours.* » Le professeur se justifie et dit : « *C'est la pile qui est fatiguée, la pile ne marche plus.* » L'enseignant excédé fait un signe de la main en direction de la salle de projection. Comme il n'y a personne, un étudiant sort de l'amphithéâtre. Vers dix heures seize, il est de retour avec une femme de ménage qui apporte une pile de rechange. Ainsi, le cours a repris très rapidement. En sociologie, lorsque le micro ne fonctionne pas, l'enseignant préfère continuer son cours sans micro. Chaque faculté paraît ainsi avoir sa propre organisation. Aurait-il été concevable en sociologie de voir un agent d'entretien muni d'une pile ?

Une autre chose nous a étonnées. C'est l'attitude de deux filles avant que le cours ne commence. En effet, toutes deux étaient assises au fond de l'amphithéâtre munies de leur feuilles de cours qu'elles lisaient très attentivement. Mais dès que le cours a commencé, elles sont retournées s'asseoir devant, où elles avaient laissé leurs affaires. Après les avoir

interrogées, elles nous ont appris que c'était pour relire tranquillement le cours avant que le professeur ne commence. En fait en haut de l'amphithéâtre, il y a moins de monde.

L'enseignante de biochimie (seule femme observée) manifeste un réel souci pédagogique. En effet, elle commence son cours en résumant le cours précédent. De même, utilisant le rétroprojecteur, elle essaie de voir si cela passe bien auprès des étudiants. Elle les interpelle aussi en permanence : « *Vous savez...* », « *Comme je vous l'ai dit..* » et rythme son discours par des gestes de la main. Néanmoins au fil du cours, un certain malaise apparaît. En effet, les bavardages sont de plus en plus nombreux. Elle perd deux minutes avant d'accorder la pause aux étudiants et le cours finit en retard, alors que l'attention des étudiants n'est plus de mise.

Le fait que cet enseignant soit une femme et qu'elle enseigne une discipline apparemment mineure concourt-il à produire ce genre de phénomène ? En effet, il semble bien qu'en plus de la pédagogie déployée par l'enseignant, les étudiants réagissent aux propriétés sociales de celui-ci (sexe, âge apparent, grade, réputation, etc.), comme à la hiérarchie interne des matières enseignées (l'anatomie semblant ici plus importante que la biochimie par exemple)<sup>13</sup>. L'ordre ou le bavardage régnant dans les amphithéâtres, ou les salles de cours, est donc le produit d'une interaction sociale complexe, dont il faudrait pouvoir isoler et apprécier les différents paramètres. L'observation comparée des cours permet ainsi d'analyser sociologiquement ce que le sens commun, ou l'expérience vécue des agents, conduirait spontanément à « psychologiser », ou à individualiser, en fonction notamment du « caractère », ou de la « personnalité » supposés des enseignants. De même, il est à la fois paradoxal et intéressant de constater que c'est dans un des cours où le souci pédagogique est le plus affiché, que les étudiants sont les plus dissipés ou relâchés. Alors qu'à l'inverse, ils sont les plus tendus et attentifs (et donc les plus soumis ou dominés) dans les cours où l'enseignant a le « nez sur le guidon » et poursuit d'abord son programme, sans trop se soucier de la réception de son cours<sup>14</sup>.

## CONCLUSION

Suivre des études de médecine en première année demande donc des capacités physiques, mais aussi psychologiques, certaines. C'est une véritable épreuve d'endurance et l'on comprend que les étudiants soient particulièrement tendus et peu disponibles pour autre chose (ce qui apparaîtra notamment lors des interviews express réalisées en fin du cours). Ceci les distingue nettement des étudiants en sociologie, dont le comportement en cours nous paraît plus relâché. Lequel relâchement semble d'ailleurs être en affinité avec l'esprit anti-

---

<sup>13</sup> Il semble aussi qu'existe un certain mépris de la part des apprentis médecins vis à vis de la biologie (voir à ce sujet un des entretiens reproduits ci après), discipline dans laquelle une part non négligeable des recalés de la médecine vient pourtant se reconverter. Il serait d'ailleurs intéressant d'approfondir ces questions de hiérarchie interne à chaque faculté, ainsi que les préjugés que leurs membres ont vis à vis des autres facultés. En effet, que pensent les étudiants en médecine de la sociologie? Et inversement ? Quelles qualités leurs semblent nécessaires pour réussir dans telle ou telle matière? Ainsi lors d'une séance d'atelier, une étudiante a expliqué que pour elle un cours d'histoire était toujours basé sur le même modèle, soit : « *Un fait, une date. Un fait, une date...* »

<sup>14</sup> Une réflexion mobilisant la théorie des modes de domination weberiens (charismatiques, traditionnels, etc.) serait sans doute éclairante. Notamment en la couplant avec une approche de type interactionniste.

hiérarchique et post soixante-huitard de la discipline. Cette opposition du tendu et du relâché, qui recoupe sans doute des oppositions tant pédagogiques que politiques (et sans doute aussi dans les styles de vie, nous pensons notamment à l'opposition du « cool » et du « straight », l'habillement, etc.), nous paraît structurante de l'espace des facultés dans leur ensemble, comme de l'espace interne à chaque faculté ou discipline (les classes préparatoires étant sur ce plan un lieu de tension maximal, ce qui peut être rapporté à l'enjeu du concours). Ainsi on note qu'en sociologie aussi, les étudiants sont plus ou moins détendus ou relâchés, plus ou moins bavards ou attentifs en cours, selon le type d'enseignant (âge, sexe, rang hiérarchique, etc.), de pédagogie, de contenu dispensé, du degré de sélectivité supposé de l'enseignement, etc., ces différentes dimensions étant solidaires les unes des autres.

En observant ces cours, nous avons remarqué aussi que même si l'esprit est à la concurrence en médecine (chose peu concevable en sociologie), il existe pourtant un certain consensus du groupe. Ce consensus résulte notamment du fait que ces étudiants ont la même formation initiale (Baccalauréat S), proviennent généralement du même milieu et partagent un même objectif. Ils utilisent un langage érotique et partagent le même humour. D'où l'impression d'extériorité que nous avons parfois ressentie. Par exemple lors du cours d'histoire de la médecine, l'enseignant a dit en riant : « *Il a poursuivi ses recherches, voyez quel bon fils !* » A cette remarque, les étudiants ont rit de bon coeur, alors que nous ne trouvions pas cela particulièrement drôle. Ainsi, il existe sans doute un humour propre à la médecine, comme il existe peut être (mais ce serait à vérifier, car le milieu sociologique paraît nettement plus dispersé, et donc moins intégré) « un humour sociologique » (les américains parlant ici de *privat joke*). En ce sens, l'humour reflète bien à la fois « l'esprit » de chaque discipline, comme la cohésion interne ou le degré d'intégration du groupe social considéré. Lequel se fabrique notamment au travers des rituels de bizutage. En effet, on note que ce genre de rituel existe encore en médecine, comme dans les écoles d'ingénieurs. Soit dans des établissements fermés, aux débouchés socialement valorisés, et au recrutement social et scolaire très sélectif. A l'inverse, il n'existe pas ou peu en lettres et sciences humaines, qui de ce point de vue sont sans doute des disciplines plus anomiques, ou plus individualistes.

Ces rituels de bizutage ne participeraient-ils pas à la production d'une « élite » sociale ? L'extrait d'entretien suivant décrit bien les processus sociologiques conduisant les agents à devenir, bien malgré eux parfois, acteurs de ce phénomène social pourtant très critiqué et même condamné par la loi. De plus il offre l'avantage de synthétiser, comme de donner sens, à nombre des observations précédentes, en les rapportant notamment aux débouchés des études de médecine, soit à la profession médicale.

### **HIERARCHIE, CONFORMISME ET BIZUTAGE**

Quelles différences remarques-tu entre la faculté de médecine et celle de sociologie ?

Il y a le fait que d'une certaine manière, on se sent plus contrôlé en médecine. Et cela peut s'expliquer par l'esprit très tatillon de l'administrateur de la fac de médecine (d'où vos observations sur les toilettes, les poubelles...). Mais il faut voir aussi qu'il y a pas mal d'indiscipline de la part des étudiants, surtout en 1ère année. Car du fait de leur grand nombre, ils sont moins "contrôlables". Mais en même temps, on retrouve la même chose à l'hôpital, où les médecins, le chef de service, ton interne, la surveillante chef, etc., constituent un groupe qui, dans une certaine mesure, exerce un contrôle sur ton emploi du temps. Tu commences et



tu finis les matinées de stage différemment selon ce que te demande le chef de service. C'est l'interne qui te dit à la fin de la matinée quand tu peux partir. L'utilisation du matériel, des salles est aussi fortement contrôlée. Et il y a aussi le fait que de l'extérieur, la fac de médecine jouit d'un plus grand prestige, ou en tous cas d'une plus grande reconnaissance sociale. Ce qui se traduit notamment dans les signes extérieurs de richesse de chaque fac : les étudiants en médecine jouissent de bâtiments, d'une bibliothèque, d'encadrement universitaire plus confortables, plus riches. Ils jouissent, semble t il du moins, de plus de moyens. Enfin pour ce qui est du changement, oui les gens rentrent un peu dans le moule de l'esprit médecine. Car il y en a un. Individuellement, les gens sont plutôt sympas, et finalement assez réticents à l'esprit bizutage. **Mais quand ils se retrouvent en groupe, la peur de ne pas être intégré dans le nouveau groupe qui se forme en 2ème année, la peur d'être marginal, de "ne pas faire comme les autres ", fait que souvent les gens passent outre leurs sentiments, leurs idées, leur pudeur pour faire le bizutage. Même ceux qui refusaient au départ (boire en soirée, faire les sketches assez scatologiques du bizutage). Alors souvent, on voit en début de 2ème année les gens se transformer. En ce sens là, on peut dire que le bizutage joue très bien son rôle d'intégration des nouveaux étudiants: c'est un des bons moyens pour faire adopter aux nouveaux les us et coutumes de la fac.** Et puis je trouve que les habitudes vestimentaires évoluent avec les années de médecine. Dans le sens où dès qu'on commence les stages, malgré le fait qu'on a une blouse, on nous rappelle toujours qu'il est important d'avoir « une tenue correcte », comme ils disent. D'où un certain conformisme vestimentaire. Il n'y a qu'à comparer les tenues vestimentaires des 1ères années et des années supérieures... Je pense aussi que les gens font, en tous cas au début de la 2ème année, les gens font un réel effort de socialisation, ce qui n'est pas trop la priorité en 1ère année. Les gens sont moins stressés et cela se ressent forcément dans les rapports, qui sont plus ouverts, plus détendus. Car le concours n'est plus là à menacer l'année. On respire ! »

Autre manifestation de l'intégration du groupe social étudié, il est à noter qu'en fin de première année de médecine existe une soirée de « parrainage » organisée pour les reçus. Lors de cette soirée tous sont déguisés, les « aînés » (4, 5 et 6<sup>ème</sup> années) parrainant alors leurs « filleuls ». C'est en quelque sorte un rite de passage et d'intégration qui a pour objectif de permettre aux premières années de faire connaissance avec leurs aînés : « *En ce sens là, on peut dire que le bizutage joue très bien son rôle d'intégration des nouveaux étudiants: c'est un des bons moyens pour faire adopter aux nouveaux les us et coutumes de la fac.* » Pour clore cette « cérémonie », des faluches (voir ci après) symbolisant leurs appartenance à la faculté de médecine sont remises aux premières années. Lors de ces soirées, les étudiants chantent des chansons paillardes où le corps, objet de leurs études, est exprimé en tant qu'objet sexuel. Ce type de soirée se retrouve aussi dans les grandes écoles, comme l'E.S.C, alors qu'il est peu présent en lettres et sciences humaines, ce qui nous paraît à nouveau révélateur du degré d'intégration des groupes sociaux considérés.

## **ANNEXES MEDECINE**

Afin de compléter cette esquisse ethnographique relative à la faculté de médecine, nous reproduisons ci après des entretiens réalisés avec des étudiant, un enseignant, et d'anciens étudiants de médecine. Ces entretiens permettent notamment de prendre connaissance du sens vécu des agents, de la manière dont ceux ci construisent leur monde, et d'interpréter les observations et statistiques recueillies.

FALUCHE MEDECINE

## LE TEMPS EST SACRE !

(Entretien réalisé avec une étudiante en première année de médecine après un cours de chimie.)

« Est ce que je peux te poser des questions ?

Oui, mais j'espère que c'est pas long. Car je dois aller manger et **j'ai beaucoup de travail à faire.**

Que penses-tu de ce cours ?

Le cours est compliqué, je pense que c'est le professeur qui complique tout, car il a en plus un accent. C'est mieux expliqué dans un bouquin.

Vous n'avez jamais de pause dans vos cours ?

Non, c'est le seul professeur qui nous donne pas de pause. Les autres nous en donnent.

Pourquoi ?

Je ne sais pas, ce serait bien que tu demandes !

Est-il vrai que les premières places sont celles que les étudiants occupent le plus ?

Bien sûr, c'est la galère pour être au premier rang. Par exemple **ce matin, je suis arrivée à 7 heures 30, alors que le cours commence à 8 heures. Eh bien tout le premier rang était rempli.** Parfois, tu trouves des feuilles blanches sur la table, mais personne n'est assis. Mais ce sont des places que les copains réservent aux autres.

Quels sont les cours que tu trouves simples à comprendre ?

Le cours d'histoire de la médecine et l'anthropologie avec monsieur Nahel. C'est un super professeur.

Et quels sont ceux que vous pensez compliqués ?

Eh bien c'est un peu de tout, à part ce que je viens de dire. Mais les cours où nous avons beaucoup de mal à prendre les notes sont ceux d'anatomie et de société et santé. En anatomie, on a deux professeurs. Un en anatomie des membres supérieurs, lui est sympa, il refait sur le tableau les dessins pour ceux qui n'ont pas de photocopies. On arrive à comprendre son cours. Celui des membres supérieurs est un professeur qui est trop rapide et c'est dans son cours qu'on utilise nos dictaphones. Mais tu sais en cours, on essaie de comprendre. Et si on comprend pas, on continue à prendre les notes bêtement. Et on essaie de les comprendre chez nous. Mais heureusement, il y a des T.D.

Comment ça les T.D ?

Eh bien, c'est avec les T.D qu'on comprends mieux. Et en plus comme on est en groupe, c'est mieux pour travailler et le prof est plus disponible pour nous aider. Excuses-moi, mais je dois y aller. **Je dois vite aller manger et travailler.**

*(Je ne l'ai pas plus retenu, sachant que le temps chez les étudiants en médecine est très précieux. Me posant certaines question sur la pédagogie du professeur, je me suis donc dirigée vers lui. Ce dernier était également pressé.)*

Pourquoi les étudiants ne vous posent pas des questions pendant les cours, alors que j'ai remarqué que certains ne comprenaient pas tout ?

C'est comme ça. Heureusement, sinon ce serait le bazar. Ils doivent venir à la fin des cours, sinon on ne s'en sortirait plus. Si tout le monde pose sa question, le cours va ralentir. En plus, les redoublants poseront beaucoup de questions, afin de ralentir le cours de ceux qui font leur première année. Non, ils viennent nous voir à la fin des cours. Certains m'ont posé des questions sur le cours précédent, ou sur le cours d'aujourd'hui. Mais il y a aussi certains qui veulent savoir plus de choses sur un point, afin d'avoir plus de connaissance que les autres. Et donc se sentir plus avantagés.

J'ai remarqué que pendant les deux heures, vous n'avez à aucun moment regardé les étudiants. Pourquoi ?

**Car je n'ai pas le temps, je dois faire vite pour ne pas être en retard dans le programme.** Certains professeurs font leur cours avec le rétroprojecteur, ceux-là peuvent regarder les étudiants. Mais moi, comme les professeurs en physique ou en anatomie, nous travaillons surtout avec le tableau. Et donc, on ne regarde pas les étudiants. **En plus de cela, je sais qu'ils m'écoutent, car ils veulent tous avoir leur première année. »**

## AVEC LES « MAITRES » DE LA FACULTE DE MEDECINE

(Entretien réalisé auprès d'un étudiant de première année de médecine, après un cours d'histoire de la médecine.)

Pour passer en deuxième année, le travail à fournir doit être vraiment intense ?

Tu sais en médecine, il n'y a pas de secret pour réussir. Il suffit d'apprendre par coeur, et de recracher les termes utilisés par **les maîtres**. Car ils tiennent pour la plupart d'entre eux à leur cours. En fait lors de la correction, les maîtres ont une grille de correction. Dès qu'ils retrouvent leurs termes, ils mettent des croix, même si la phrase n'a pas de sens. Ils ne cherchent pas à savoir si on a acquis des connaissances à l'extérieur. Mais le passage doit concerner 1 étudiant sur 6. Ceux qui échouent au concours, se réorientent en biologie, où ils doivent passer un examen en septembre. Et ils obtiennent une équivalence en deuxième année de DEUG. Mais ici les gens (il montre du doigt les étudiants de l'amphithéâtre) considèrent ça comme une insulte! Mais bien souvent, les étudiants préfèrent refaire leur année de médecine.

Qu'entends tu par « insulte » ?

Eh bien en biologie, **la notation aux exams est plus souple** qu'en médecine. Il est plus facile d'avoir de bonnes notes en biologie qu'en médecine.

Est ce que les matières principales telles que la biologie, la biochimie, la physique et la chimie sont les matières qui permettent le passage en deuxième année ?

Non. La physique chimie n'est pas le filtre de la deuxième année. On y a longtemps cru. Mais en fait les matières littéraires, c'est-à-dire la psychologie, l'histoire de la médecine, l'anthropologie, et le cours de santé et société représentent 300 points sur les 1200 points du concours. Donc si elles représentent les 1/3 (?) de la note, il faut les réussir... En fait, il faut tout réussir !

Qu'entends-tu par « matières littéraires » ?

Ce sont des matières littéraires, car on ne doit pas recracher le cours, mais **faire intervenir des choses qui nous entourent**, des lectures... En anthropologie, le prof est monsieur Nahel. C'est un vrai dictionnaire. Il est super intéressant, et puis il est proche des étudiants. Il discute beaucoup et les étudiants interviennent en cours.

Pourquoi, dans les autres cours, vous n'intervenez pas ?

Non. S'il y a des choses qu'on ne comprend pas, on attends la fin de l'heure pour voir **le maître. C'est comme ça !** »

## DE LA MEDECINE A LA BIOLOGIE

**Entretien avec deux anciennes étudiantes en médecine**

1<sup>er</sup> entretien

### LA GUERRE DE TOUS CONTRE TOUS

Peux-tu décrire une journée d'une étudiante en Médecine ?

**J'arrivais à la fac une heure avant le début des cours**, pour pouvoir être dans l'amphi principal (600 places). Car dans l'autre amphi (amphi 200), c'est une retransmission du cours, mais le cameraman ne suit pas le prof. Généralement, on avait deux cours par jour, de 8h00 jusqu'à 12h00. L'après-midi, on n'avait pas cours. **Je rentrais chez moi à 13h00 et je travaillais jusqu'à 20h00.** Jusqu'à 20h30 je mangeais, et je me remettais **au boulot jusqu'à minuit. Le lendemain, je me levais à six heures.**

Pourquoi as-tu choisi biologie, plutôt qu'une autre matière ?

Je n'ai pas eu le temps de préparer des dossiers pour l'IUP, l'école d'ingénieur. Donc biologie est le DEUG le plus large pour continuer dans la recherche. De plus, on a une équivalence (en fonction de la moyenne au PCEM 1).

Quelles différences remarques-tu entre la faculté de biologie et de médecine ?

Concernant les lieux, la faculté des sciences possèdent des bâtiments plus vieux. De plus, il y a un mélange de tous les étudiants scientifiques. En médecine, il y a uniquement des médecins, car les pharma ont cours l'après-midi. Au niveau du programme, on a le même programme entre médecine et biochimie, physio. Mais en DEUG de biologie, on a beaucoup de T.P, alors qu'en médecine on a plus de cours magistraux. **Concernant l'ambiance, elle est meilleure en biologie qu'en médecine**, car une personne qui ne te connaît pas ne t'adresse pas la parole. Par rapport à l'emploi du temps, en médecine on a une demi-journée de cours. Alors qu'en biologie, on a cours jusqu'à 20h00 parfois.

Comment étaient les rapports entre les étudiants ?

On en n'avait aucun, car **la majorité des élèves se considérait comme des ennemis.**

Comment était les rapports avec les profs ?

On avait aucun rapport, car le prof fait par exemple un cours dans l'amphi 600, et il ne fait pas de T.P. **Donc il ne connaît pas les étudiants.**

Que retiens-tu de tes années de Médecine ?

Je pense que c'était génial, car les cours étaient vraiment passionnants.

Penses-tu que les photocopiés favorisent le passage en deuxième année ?

Oui, les photocopiés sont nécessaires. **Car il faut apprendre mot à mot les cours du prof.**

Que penses-tu des cours de l'association «Forme plus » ?

Je pense qu'ils sont nécessaires, car on n'a aucune méthode de travail en cours. Ce ne sont que des cours magistraux.

Penses-tu qu'il y a des inégalités entre les étudiants ?

Oui, car **certains élèves ne peuvent pas se payer les cours de « Forme plus »,** ou bien les photocopiés ou les livres. »<sup>15</sup>

## 2<sup>ème</sup> entretien

*« JE MANGE, JE TRAVAILLE ET JE DORS. JE ME SENS DONC MOINS SEULE...»*

« Peux-tu décrire la journée d'une étudiante de Médecine ?

Alors voici le début des cours : **début à 6 heures du matin** (si couchée avant minuit), petit déjeuner, plus révision des cours. Généralement je me récite, à l'écrit, un cours appris la veille. Cours de 9h à 10h00 : cours d'anatomie. Ensuite, pause de 15 minutes (pause café, photocopie, recherche de livres). De 10h15 à 12h15, cours comme la biochimie. Puis, **déjeuner rapide pour pouvoir être devant la table de travail à 13heures, ou au pire 13h30.**

De 13h30 à 16h30, j'apprends le cours d'anatomie de la matinée et je m'entraîne à rédiger un questionnaire et je fais des Q.C.M. De 16h30 à 17h00, je fais une pause « goûter », coup de téléphone aux parents. Je fais aussi mes petites courses. Par exemple, **j'achète une baguette de pain pour sortir de mon trou.** De 17h00 à 19h00, j'apprends le cours de biochimie de la matinée. De 19h00 à 20h00, exos de physique ou chimie. De 20h00 à 21h30, dîner (parfois devant la T.V). De 21h30 à 23h00, je revois mes cours. **Généralement, je me couche à 23h30/ minuit, avec un cours à la main** (attention, il faut arriver très tôt à la fac pour avoir une bonne place.) Je travaillais souvent à la B.U de 13h00 à la fermeture. C'est à dire 19h30.

Pourquoi as-tu choisi la biologie, plutôt qu'une autre discipline ?

J'ai choisi bio, car j'avais mon équivalence pour la deuxième année. Au cas contraire, je pense que j'aurais intégré une fac de psycho, ou une école d'architecture. Parallèlement à mon

---

<sup>15</sup> Nous avons ainsi appris l'existence d'un livre intitulé La cellule et coûtant environ mille francs.

année de médecine, je m'étais présentée dans un IUP de génétique. Mais cela s'est fait en retard, donc rejet. En fait, la deuxième année de bio me plaît, car on peut choisir ses options comme la géologie, la chimie, la psycho et la biochimie, car c'est dans la continuité de la médecine.

Quelles différences remarques-tu entre la faculté de biologie et la faculté de médecine ? (lieu, programme, ambiance, emplois du temps.)

En médecine, il faut beaucoup de travail personnel. Car le temps de cours est restreint. En biologie, l'emploi du temps est très chargé et il faut du boulot personnel, car le programme est chargé. **Les élèves se parlent plus facilement, alors qu'en médecine on peut remarquer la froideur de certains élèves.** De plus, les profs sont également froids en cours, mais en dehors ils sont relativement cool. En bio, les profs font participer les élèves. Au niveau des amphis en médecine, ils sont relativement surchargés, alors qu'en bio ils sont « vides » (car il y a peu d'élèves dans la promo, et en plus il y a beaucoup d'absents.) Les élèves de médecine ont plus tendance à affirmer leur mécontentement vis à vis du cours, ou du prof. Alors qu'en bio, les élèves s'expriment moins avec les profs pendant le cours, mais discutent beaucoup entre eux. Concernant les B.U, en médecine elle est assez surchargée, mais calme. En bio, il y a beaucoup de monde et beaucoup de bruit aussi.

Comment étaient les rapports entre les étudiants ?

Les étudiants ne cherchent pas à élargir leur cercle de connaissances, sauf, quand ils ont besoin de votre aide. **Un jour ils vous parlent, et un autre ne vous connaissent plus.**

Comment étaient les rapports avec les professeurs ?

En fait, ça dépendait des profs. En cours d'anatomie, le prof n'hésite pas à envoyer des « vannes » à propos des filles. Un autre prof entre, fait son cours, et repart. Mais quand on lui court après, et qu'on lui pose une question, il prend plaisir à nous répondre. En cours de Z, c'est le genre de prof « bêta » mais très gentil. Et ses cours sont très intéressants, avec des exemples bêtes, mais très efficaces. En cours de Biochimie-génétique, on gratte. Les profs parlent et font passer des transparents sur rétroprojecteur. En cours de chimie, le prof est peu respecté. **Mais comme c'est un concours, on fait avec.**

Que retiens-tu de tes années de médecine ?

Une bonne expérience, que se soit au point de vue apprendre à gérer son temps, ses cours, ses connaissances, ou au point de vue relation avec les autres personnes. En effet, j'ai appris à faire confiance aux personnes qui en valaient la peine et à me méfier des personnes qui vous appellent seulement en cas de besoin. Les cours j'adorais, mis à part quelques matières, soit à cause des cours qui ne me disaient rien, soit à cause de profs qui avaient le don de rendre les choses les plus faciles très complexes.

Comment définis-tu ton année de médecine ?

Il y avait une devise qu'il valait mieux suivre à la lettre : « *Je me lève P2, je travaille P2, je mange P2, je dors P2...* » Quand je dis P2, c'est pour ma deuxième année (de médecine = PCEM 2). **En gros, tout ce qu'on fait doit être dirigé vers les études, et rien à côté. En effet, il faut privilégier sa « carrière professionnelle » à sa vie privée. Voire même à son propre bien-être.** Je te l'avais déjà dit : je suis tombée malade en plein Ramadan et à la veille du concours. Mais, malade ou pas, fatiguée ou non, tu dois prendre ton mal en patience et aller de l'avant. **En première année de médecine, il faut tout sacrifier.**

Penses-tu que les photocopiés favorisent le passage en deuxième année ?

Dans un sens, les photocopiés aident au passage, car il y a tout dedans. Ce qui est très pratique pour certaines matières comme la biochimie, où les profs ne font que parler. Pour eux, tout le monde a le photocopié. Donc pas besoin d'écrire au tableau, ou de répéter ce qui a été dit. Dans un autre sens, les photocopiés embrouillent, car il y a trop de détails. Par exemple en anatomie, les profs parlent relativement lentement de façon à ce que les étudiants puissent prendre en notes. De plus, eux même nous conseillent de nous limiter au cours, car ce sont les connaissances qui sont exigées le jour de l'examen.

Que penses-tu des cours de l'association « Forme plus » ?

En fait, je n'ai pas pris de cours à « Forme plus ». **J'ai payé environ 4.000francs pour que, une fois par semaine, je me fasse interroger par écrit sur un sujet.** Ca prend du temps. Par exemple, je faisais un contrôle tous les mardis de 17h00 à 20h00. Généralement, ma journée du mardi c'était : 9h00 à 10h00 anatomie, 10h15 à 12h15 physio ou Biochimie, de 13h00 à 16h00, je révisais l'interro de Forme plus. **En plus, pour chaque interro on est classé. Et on a droit un bulletin en prime tous les trimestres.** C'est donc ce classement qui motive pour faire plus. Mais je trouve que ce n'est pas essentiel. En effet, si on connaît du monde avec qui on peut travailler régulièrement, on peut organiser des «groupes de colle » : on s'interroge les uns les autres. Et si on a des problèmes, les profs sont disponibles.

Penses-tu qu'il y ait des inégalités entre étudiants ?

Oui. **Tout le monde n'a pas les moyens pour s'offrir des colles, ou pour s'offrir des livres qui coûtent très chers, environs 600 francs.** Il y a aussi des inégalités de classes sociales. Tout le monde n'a pas des parents qui sont médecins, ou qui ont fait des études supérieures. J'ai une amie qui me racontait que tous les soirs à table, au lieu de parler potins ou de regarder les infos, son père lui posait des questions sur son cours. Eh oui, son père connaît bien le sujet, puisqu'il est X au CHU de Rouen. Elle a eu son année, et un des profs était même **son parrain**. Mais attention, **je ne dis pas qu'un enfant d'ouvrier ne peut pas avoir son année. Mais cette personne aura beaucoup plus à sacrifier** pour arriver à son but. Tout le monde ne vit pas chez ses parents qui sont d'un grand réconfort matériel et moral. On a quelqu'un à qui parler en arrivant à la maison, le dîner est déjà prêt. On a l'esprit « tranquille » pas de charges... Généralement, je passais mon après-midi jusqu'à 19h30 à la BU, pour éviter de rester seule chez moi. **Je mange, je travaille et je dors. Je me sens donc moins seule. ...»**



## ESQUISSE D'ETHNOGRAPHIE DE L'E.S.C DE ROUEN

### Savoir, ou savoir être?

Leprince Fanny et Lapeyronnie Yann

L'École Supérieure de Commerce de Rouen a été créée en 1871.<sup>16</sup> Mais c'est au milieu des années 1960, et « dans un projet d'expansion économique de grande envergure – le projet de la Basse Seine », que les autorités consulaires de Rouen auront « l'ambition de créer une école qui soit à la hauteur de la nouvelle région qui s'annonce. »<sup>17</sup> L'école dispose de ses premiers bâtiments neufs en 1966 et l'objectif de Gérard Morel, un docteur en géographie de 33 ans ayant participé à la création d'H.E.C et nommé à l'époque à la direction de l'E.S.C de Rouen par la Chambre de Commerce et d'Industrie locale (principal bailleur de fonds et soutien institutionnel de l'école), était de faire de cette école un « *petit H.E.C* ». C'est ainsi qu'à partir des années 1970, l'E.S.C de Rouen devient une des écoles les mieux cotées du réseau, son directeur mobilisant notamment des boursiers de la F.N.E.G.E (Fondation Nationale pour l'Enseignement de la Gestion des Entreprises), formés aux nouvelles techniques manageriales aux Etats-Unis. Les « américains » exporteront notamment ces nouvelles techniques et des pratiques pédagogiques dynamiques et interactives.

Aujourd'hui, et selon le classement de janvier 2001 de l'I.P.S.O.S et du Nouvel Economiste<sup>18</sup>, cette école se situe au dixième rang des écoles de commerce françaises, sachant que parmi ces dix premières six sont parisiennes, et que l'on trouve notamment parmi elles l'I.E.P de Paris (Science Po), dont la vocation initiale n'était pourtant pas d'être une « Business School ». L'E.S.C de Rouen est donc très attractive et recrute ses élèves bien au delà de la Normandie (55% viennent de la région parisienne). Ce qui est paradoxal, quand on sait que son principal bailleur de fonds est la Chambre de Commerce et d'Industrie locale (d'où certains conflits institutionnels possibles). En 2000, on comptait 7.385 candidats pour 320 places offertes en première et deuxième année. 88 % des étudiants de première année sont issus des classes préparatoires (concours Ecricome) et la majorité vient de la région parisienne, ce qui laisse augurer d'un recrutement social élevé. 30 places sont réservées aux titulaires d'un diplôme « bac+2 », ou diplôme étranger équivalent (dans le vocabulaire indigène, on les appelle les « *tremplins* »). De même en seconde année, 60 étudiants recrutés après un diplôme « bac +3 ou 4 » : « *apportent enrichissement mutuel et diversité à la promotion.* »<sup>19</sup> Il a été impossible de se procurer des données statistiques relatives à l'origine sociale des élèves de cet école, qui rappelons le est consulaire et payante. Nous savons simplement par le C.R.O.U.S que les boursiers y sont particulièrement rares (5% contre 24% à l'ensemble de l'université de Rouen). De surcroît, il faut savoir que cette école est payante

<sup>16</sup> Pierre Alain Schieb, Essai historique : l'E.S.C Rouen 1871-1991, Sup de Co de Rouen, 1992.

<sup>17</sup> Notre principale référence historique est le livre de Marie Emmanuelle Chessel et Fabienne Pavis, Le technocrate, le patron et le professeur : une histoire de l'enseignement supérieur de gestion, Belin, coll Histoire de l'éducation, 2001. Les extraits cités proviennent des pages 176 et suivantes.

<sup>18</sup> Ce classement s'effectue sur la base d'un sondage réalisé annuellement auprès des responsables du recrutement des « 2.000 premières entreprises françaises ». Ce sont donc les entreprises qui évaluent les écoles de commerce.

<sup>19</sup> Les écoles de commerce et de gestion ont connu au début des années 1990 une grave crise de recrutement liée notamment au passage des classes préparatoires à deux ans et à la crise économique (qui rendra plus difficile l'accès au premier emploi). Le nombre de candidatures ayant chuté, ces écoles se sont ouvertes plus largement aux diplômés de l'université et aux étrangers. Cf. L'Express du 27 février au 5 mars 1997.

et que les droits de scolarité s'élèvent à 38.600 francs par an... Des bourses sont néanmoins possibles.

Toujours concernant le public, on sait que celui-ci est composé à 55% de filles et que les étrangers en représentent une part importante. Ainsi dans l'école, un tableau d'affichage répertorie les noms, les nationalités et les adresses e-mail des étudiants étrangers. Nous avons appris qu'ils étaient principalement originaires d'Angleterre, Norvège, Autriche, Hongrie, Danemark, Espagne, Etats-Unis, Chili, Argentine, Chine, Mexique... Le Maghreb et l'Afrique noire sont donc peu représentés, alors qu'ils sont bien plus présents à l'université (cf. ci après en M.I.A.S). Présentant sa classe, une élève nous dira : *«Ce qui est bien, c'est que c'est multinational. Tu vois lui, on l'appelle l'Arabe. Il est syrien. Elle, elle vient de Hongkong, elle des Etats Unis, et moi c'est la Grecque.»* On note aussi que tous les panneaux d'orientation, ou d'informations, sont traduits en français et en anglais. De plus, on sait que les étudiants doivent parmi les neuf langues enseignées à l'E.S.C, maîtriser deux langues étrangères dont l'anglais, et réussir le permis de conduire informatique européen.

Concernant la formation justement, on note une forte symbiose entre l'Ecole et le mondes des entreprises, dont elle s'efforce d'être l'émanation la plus fidèle. Ainsi plus de *« 700 entreprises soutiennent l'école en lui versant leur taxe d'apprentissage »*, dont A.X.A assurances, Euroguard, Manpower, Leroy Merlin... L'esprit entrepreneurial imprègne le cursus, comme les consciences. Ainsi dès la première année, les étudiants doivent développer un projet « start-up », depuis l'idée jusqu'à la construction, les meilleurs projets recevant une aide de l'école pour leur concrétisation. Les élèves effectuent aussi un stage obligatoire d'au moins quatre mois au sein d'une entreprise française et étrangère, la plupart de ces stages se déroulant d'ailleurs en région parisienne (on retrouve à nouveau ici le tropisme parisien). De même, et selon la documentation fournie, 500 « professionnels » interviennent dans le cursus pédagogique, des rencontres entreprises-étudiants sont régulièrement proposées pour faciliter la recherche de stages et du premier emploi, et un grand nombre de stages comme d'offres d'emploi sont directement proposés aux étudiants. Néanmoins, l'idée que les étudiants trouvent un stage sans problème doit être nuancée. En effet, une élève nous fera prendre conscience que la plupart des stages proposés sont rémunérés seulement à 33% du S.M.I.C, et que : *« les entreprises profitent des jeunes, ils sont sous-payés alors qu'ils exercent des tâches énormes.»* Elle ajoutera également qu'en 1993, il fallait un an à un diplômé de l'E.S.C Rouen pour trouver un emploi. Cette affirmation, bien que non confirmée officiellement, prouve que ces étudiants sont également confrontés aux fluctuations de l'offre et de la demande sur le marché du travail.

Toujours selon la documentation fournie (il est difficile, en si peu de temps, d'aller au delà des apparences produites par une institution si exercée en la matière), la formation dispensée à l'E.S.C permettrait de se lancer dans la création d'entreprise, les métiers de la finance, du marketing et de la publicité, du culturel et de communication, des ressources humaines, du social et de l'humanitaire, de l'informatique, de la production... Selon ses créateurs, Jules et Jacques Siegfried, qui ont d'ailleurs donné leur nom à un Boulevard du campus, l'E.S.C visait aussi à l'origine : *« à former des chefs ou des directeurs de comptoirs à l'étranger, des agents consulaires capables de représenter dignement la France dans les relations du commerce international.»*

Tous les moyens sont mis en œuvre pour la réussite de cette future élite. Ainsi les 1.200 étudiants de l'école bénéficient de 210 ordinateurs en réseau et en libre service dont 30 accessibles 24 heures sur 24, de l'accès permanent à Internet, d'un intranet pédagogique permettant d'accéder aux photocopies, aux annales des examens ou à des éléments de corrigés,

d'une salle des marchés reliée en temps réel par satellite aux sources d'information des agences d'information financière, d'une bibliothèque comportant plus de 14.000 ouvrages, d'une cd-thèque...

## UN CADRE SOMPTUEUX

Dès l'arrivée sur le parking, cette école diffère du reste de l'université. En effet, on remarque sur le parking étudiant que la majorité des voitures sont immatriculées en région parisienne, et que beaucoup sont des voitures haut de gamme. Nous avons pu observer une voiture décapotable gris métallisé, une Mégane scenic etc...

Entrant plus avant sur le site, nous découvrons alors un grand espace vert avec des bancs, de nombreuses jardinières, une petite mare à poissons, un chemin bien tracé et fléché, ce qui n'est pas sans évoquer un jardin public. Le bâtiment quant à lui est imposant et paraît luxueux en raison du grand nombre de fenêtres teintées et de son bon entretien. Aucun tag ou affiche politique ne sont d'ailleurs visibles. Comme en médecine, tout est propre et paraît sous contrôle. Le bâtiment est peint en vert, couleur qui domine également dans les couloirs, et qui peut symboliser l'espoir de réussir une belle carrière... Enfin trois drapeaux : celui de l'E.S.C, de la France et de l'Europe se dressent fièrement au sommet de l'édifice et soulignent le caractère international de l'école. En comparaison, l'entrée principale de l'U.F.R de psychologie, sociologie, sciences de l'éducation paraît nettement moins glorieuse et conquérante. Cette impression est renforcée quand on pénètre dans l'établissement, et qu'on observe le comportement de ses membres.

Deux entrées s'offrent à nous. L'entrée principale introduit dans un hall très animé. Une des nombreuses associations d'étudiants que compte cette école a mis de la musique, des garçons jouent au ping-pong, tandis que d'autres discutent en buvant un café ou en fumant une cigarette. Bien que cet endroit soit une zone fumeur, les mégots par terre sont rares. Des magazines ou des journaux tels que L'Express, l'EPOK, la Tribune, etc., bref la presse pour cadres, sont gracieusement mis à disposition des étudiants. De même, des objets à l'effigie de l'Ecole comme des casquettes, des tee-shirts ou des tasses sont en vente dans ce hall, ce qui n'est pas sans rappeler ce que nous avons déjà observé en médecine, mais n'a guère son équivalent dans les autres facultés visitées, dont l'esprit de corps, ou communautaire, paraît nettement moins développé.

En arrivant par la seconde entrée, nous observons à droite un petit salon constitué de petites chaises vertes en plastique et d'une table sur laquelle sont disposées des brochures. A gauche est reproduit un planisphère indiquant toutes les E.S.C existantes dans le monde. En face, un tableau d'affichage électronique indique l'heure, la date, et nous souhaite la bienvenue. A ses côtés, un bureau d'accueil ouvrant à partir de 8 heures 30 du matin est entouré de nombreuses plantes. Plus au fond, on trouve dix tables propres en bois moderne écru, entourées chacune de six chaises, et formant une salle de travail qui semble être très appréciée par les étudiants. En effet qu'il soit 8, 16 ou 18 heures 30 cette salle est très animée, bien plus que la bibliothèque qui ne comptait que 5 à 10 élèves aux même heures. Cette sous utilisation de la bibliothèque nous a étonnés. De même, nous avons été frappés de voir que ces élèves paraissaient toujours vivre en groupe. Comme si le repli sur la sphère personnelle ou privée était impossible, ou à tout le moins guère encouragé par l'institution et le groupe lui-même, dont l'objectif principal justement, paraît être de faire ou de fabriquer, en l'intégrant au maximum, le groupe, afin notamment d'accroître sa puissance sociale.

D'ailleurs dans la salle de travail, la plupart des élèves travaillent en groupe et un film y fut même réalisé. Tout cet espace est non-fumeur, une affiche traduite en anglais le rappelant. Quand des élèves ne respectent pas cette consigne, la secrétaire le leur fait remarquer rapidement, et ceux-ci partent sans discuter. Cet endroit est très lumineux, puisque éclairé par la lumière provenant d'un toit vitré. Le carrelage et le mobilier blancs donnent également une impression de netteté à l'ensemble.

Ces deux entrées sont reliées par un couloir, où de nombreuses affiches sont collées au mur : des cartes de Normandie, de France, d'Étretat, ainsi que des articles de presse mettant en valeur l'E.S.C Rouen (cf. photo). On remarque ainsi dans cette école une tendance à ce qu'on pourrait appeler l'autovalorisation narcissique collective perpétuelle, celle-ci ayant sans doute pour fonction de donner un maximum d'assurance au groupe et aux membres qui le composent. Laquelle assurance fait sans doute partie des qualités attendues chez tout « manager ».

#### Photo

Nous avons d'ailleurs appris que la capacité des élèves et des associations à faire parler par la presse ou les médias de l'école, comme de ses activités, était vivement encouragée par l'École, comme par ses principaux sponsors.<sup>20</sup> Cette mise en scène de l'école par elle-même est continuelle. L'École se préoccupe ainsi au plus haut point de son « image », forme de capital symbolique qu'il faut entretenir et préserver à tous prix. Par exemple, et afin d'entretenir sa bonne réputation, les élèves doivent avoir une conduite exemplaire. Ainsi, le règlement intérieur de l'école stipule que :

---

<sup>20</sup> Ainsi, la Caisse d'Épargne est à l'initiative d'un « Trophée communication ». Celui-ci vise : « à récompenser les associations qui ont le mieux communiqué en interne et en externe. Tous les élèves de l'école sont donc appelés à voter pour décerner le prix « communication interne », le prix « communication externe » étant remis à l'association qui a comptabilisé le plus grand nombre d'articles de presse et de passages radios. » (Source : Document sur les associations d'étudiants disponible sur l'intranet de l'école). Au passage, signalons aussi le concours initiative : « organisé chaque année par la Fondation B.M.W, et qui a pour objet de reconnaître et de soutenir des projets étudiants susceptibles de générer une activité nouvelle. »

**« Les étudiants doivent contribuer au bon renom de l'E.S.C ROUEN tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Ecole, en particulier par leur tenue et leur comportement. »**

De même, et à notre grande stupéfaction, nous avons appris que son article 6 réprimait toute activité politique ou religieuse à l'intérieur de l'école :

« S'il est naturel que les étudiants s'informent sur tout ce qui contribue à développer leur personnalité, tant sur le plan culturel que professionnel, civique ou moral, en revanche toute activité militante, aussi bien politique que religieuse, est strictement interdite dans l'enceinte de l'Ecole.

En conséquence de quoi, tout affichage et distribution de documents pouvant servir de support à une action militante éventuelle est à proscrire. »

Venant d'une faculté de lettres et sciences humaines, où l'affichage politique occupe une place non négligeable sur les murs, ce « refoulement » du politique pour parler comme les freudiens (s'agirait-il d'une chose particulièrement « sale » ?) nous a particulièrement étonné. Evoquant ce dernier point avec des étudiants d'histoire, qui au fil des observations nous sont apparus comme étant les plus explicitement politisés des étudiants rencontrés, ceux-ci se déclarèrent stupéfaits et ne comprenaient guère cette démarche, disant que l'existence de différents partis politiques est le principe même de la démocratie et qu'on a pas à le cacher. C'est pour cette raison d'ailleurs que l'on trouve de nombreuses affiches politiques dans les couloirs, comme dans les amphithéâtres d'histoire (mais nettement moins qu'en sociologie, où le public étudiant est plus féminin), et qu'un journal au titre évocateur, Le Bolchevik, est en vente dans le hall. Chose véritablement inconcevable à l'E.S.C, établissement tout orienté vers l'exaltation continue des valeurs entrepreneuriales, capitalistes et marchandes, et où les idées néolibérales doivent régner en maître dans les programmes<sup>21</sup>.

« L'image » de marque de l'Ecole joue donc un rôle essentiel et tout se passe comme si enseignants et enseignés devaient en permanence donner l'impression que tout va bien, qu'ils forment un corps soudé, ou mieux encore, une grande famille sans contradictions ni divergences. Ainsi, un des panneaux d'affichage de l'E.S.C exhibe les faire parts de naissance envoyés par les diplômés (cf. photo). Un texte produit par l'école stipule aussi que : *"l'école est une communauté, un respect et une confiance réciproques doivent être à la base des relations entre l'administration, le corps enseignant et les étudiants."* Cette mise en scène de l'école par elle-même se poursuit aussi au travers de l'exhibition des cartes de visite d'ancien diplômés, ainsi que par l'affichage des salaires qu'ils peuvent espérer toucher à leur premier emploi (soit, toujours selon la documentation fournie, entre 16.750 et 17.500 francs par mois).

<sup>21</sup> L'E.S.C a pourtant connu sa période gauchiste, mais c'était au début des années 1970, plus précisément en 1973.

Photos

Au premier étage, on trouve des salles de cours, avec des tables individuelles, équipées de tableaux, de projecteurs et pour certaines du « système power-point », qui permet de visualiser l'écran d'un ordinateur sur le tableau. Mais il y a aussi une salle de repos et quelques secrétariats. Au second étage, en plus des salles de cours, on accède à l'affichage des emplois du temps, qui changent toutes les semaines.

Une rangée de boîtes à lettres en bois, étiquetées au nom de chaque élève, souligne une fois de plus que tous les moyens sont mis en œuvre pour qu'ils réussissent. Les élèves y trouvent des photocopiés de cours, le journal hebdomadaire de l'école, toutes les informations concernant les conférences, les diverses manifestations organisées par les associations... Nous avons alors le sentiment que ces élèves sont maternés, puisque tout est mis à leur disposition, sans qu'ils aient la peine de chercher eux-même. Ceci se confirmera lorsque nous remarquerons un tableau où sont répertoriées les offres de stage et d'emploi. Les étudiants ne semblent donc pas rechercher un emploi dans les petites annonces, comme la plupart des jeunes peuvent le faire, mais c'est l'entreprise qui, par l'intermédiaire de l'école, les solliciterait directement. Cette impression globale de maternage se confirme lorsqu'un professeur nous dit : « *ils ont à leurs dispositions sur Internet l'ensemble des cours et des exercices. Et s'ils ne comprennent pas quelque chose, ils peuvent toujours m'envoyer un mail pour que je leurs explique.* » Ceci explique également le peu de monde dans la bibliothèque, la recherche d'explications dans les livres paraissant fastidieuse et inutile. Le groupe sans cesse mobilisé, dynamique et interactif, des enseignants comme des enseignés, permettant alors d'éviter ce qui peut apparaître comme une perte de temps, dans un univers tout orienté vers l'action et l'apprentissage des fonctions manageriales<sup>22</sup>. Ce qui n'est pas sans évoquer une sorte d'utopie ou de fantasme pédagogique entrepreneurial.

Les couloirs du second étage sont eux aussi très animés, et nous remarquons un va et vient incessant d'étudiants. Nous y croisons également des professeurs, qui parlent aux étudiants ou à leurs collègues. Une bonne entente semble régner: les professeurs se font la bise, se tutoient, s'appellent par leur prénom. Un enseignant dira à un autre : « *Tu as cours en salle 208* », et celui-ci répondra : « *Je sais, mais je vais dire bonjour à Chantal !* » Enfin au dernier étage, on trouve des salles de cours et les bureaux de quelques associations.

A chaque étage, comme dans les escaliers, des affiches informent des diverses manifestations continuellement organisées par les associations, mais toujours dans des endroits prévus à cet effet. En effet, il n'y a aucun affichage « sauvage ». Aucun détail ne semble perturber la netteté des lieux. Les nombreuses toilettes confirment cette impression. Elles sont très propres et sentent bons. On y trouve un porte manteau, une poubelle fermée, une brosse pour nettoyer la cuvette, du papier toilette. A l'extérieur, deux grands lavabos blancs, du savon, du papier pour s'essuyer les mains, un grand miroir et une grande poubelle. Des femmes de ménages sont en permanence à l'école afin de contrôler, entre autre, l'hygiène

---

<sup>22</sup> Cela dit, il semble bien que l'autonomie pédagogique des écoles de commerce vis à vis de la demande entrepreneuriale croisse à mesure que celles ci sont plus légitimes et donc placées plus haut dans la hiérarchie des écoles. Les plus grandes par exemple développent la recherche en leur sein, en collaborant notamment avec les universités (Cf. La formation des cadres et ingénieurs : entre savoirs et savoir-être : contribution à une sociologie du processus d'internationalisation, Thèse de doctorat de sociologie, Université de Nantes, 1998 Gilles Lazuech, p 199). Toujours concernant la hiérarchie des écoles, Lazuech observe que : « *L'usage que font les petites écoles du discours incantatoire sur les qualités du manager s'inscrit dans une tentative de remise en cause du principe de sélection et de consécration par l'excellence scolaire, principe sur lequel est construite la hiérarchie des écoles.* » (p 186).

des lieux. Ce qui détonne passablement avec ce que nous avons pu observer en droit (toiles d'araignées, fuites d'eau, traces sur les murs, mauvaises odeurs, absence de papier ou de savon...), ou dans notre propre U.F.R.

Enfin à gauche de ce grand bâtiment se trouve une passerelle faite de baies vitrées permettant d'accéder aux bureaux des secrétaires et des professeurs. Ceux-ci sont spacieux. On y trouve de la moquette, quelques fleurs, un grand bureau avec un ordinateur... Les secrétariats sont nombreux, car chaque matière possède sa secrétaire. Sûrement afin d'éviter des problèmes d'organisation ou de gestion qui pourraient troubler les élèves ! D'ailleurs, une secrétaire dira : « *Nous avons de bonnes relations avec les étudiants, ils viennent souvent nous voir. Et avec le prix qu'ils paient pour entrer à l'école, on est à leur disposition, on leur doit un service.* » Manifestement à l'E.S.C aussi, le client est roi (ce qui, comme on le verra plus loin, n'est pas sans conséquences pédagogiques). Lors d'un entretien, un élève dira : « *Les secrétaires, on appelle ça notre maman.* » Situation qui préfigure peut être la relation que ces managers en herbe entretiendront avec leur secrétaire personnelle<sup>23</sup>. Par comparaison, signalons qu'au département d'histoire de Rouen, on compte deux secrétaires pour 1.300 étudiants...

Ainsi ce bâtiment, et à l'image des futurs managers de ce pays, est propre, luxueux et spacieux. Tous les moyens matériels et administratifs sont mis en œuvre pour que les élèves réussissent. L'ambiance, les affiches observées dans les couloirs, montrent qu'ils forment une unité, une communauté. Ou du moins que cet objectif est apparemment ardemment poursuivi par chacun.

Du bâtiment, passons à ceux qui l'occupent. Les étudiantes sont assez coquettes. Elles ont souvent les cheveux longs attachés, ou alors très bien coiffés. Beaucoup d'entre elles se maquillent. La majorité a des ongles longs et vernis et porte aussi beaucoup de bijoux comme des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets en or ou en argent... Les filles portent des pantalons de toile, mais aussi des jupes et ont des pulls de couleurs assez claires, sans tendances particulières. Elles ont souvent un sac à main en plus de leur cartable en cuir, ou de leur sac à dos. Ainsi les étudiantes de l'E.S.C sont assez coquettes, même si elles restent simples et distinguées.

Les garçons pour leur part sont aussi assez coquets. Ils ont tous les cheveux courts (nous n'avons remarqué aucun étudiant avec les cheveux longs, ces derniers paraissant concentrés dans des disciplines apparemment plus « critiques », comme les lettres et sciences humaines) et semblent assez stéréotypés. Par exemple sur une classe de douze garçons, six avaient la même coupe de cheveux et un autre groupe de quatre élèves avait aussi la même coiffure. Il en est de même pour les vêtements, dont la couleur dominante est le bleu marine. En effet, ils portent pour la plupart des pantalons en toile noire ou des Jeans de couleur crème et ont souvent une chemise en dessous de leur pull. Cette présence accrue des chemises chez les garçons a aussi été repérée en Droit. On peut se demander s'il ne faudrait pas l'associer au costume cravate traditionnel, les étudiants anticipant en quelque sorte sur leur futur habit professionnel. De même, la plupart portent des chaussures de ville, et non des baskets comme nous l'avons observé dans d'autres facultés. Beaucoup d'élèves sont bronzés aussi et ont donc dû passer leurs vacances au ski (les observations ont été réalisées à la rentrée des vacances de février). Ce qui atteste encore d'un recrutement social plutôt élevé, et n'est pas sans évoquer certains clichés publicitaires.

---

<sup>23</sup> Sur les relations patron/secrétaire, on pourra lire l'article à la fois terrible et drôle de Josiane Pinto : « Une relation enchantée : la secrétaire et son patron », Actes de la Recherche en Sciences Sociales, N 84, 1990.



Ces étudiants ont des sacs à dos ou des sacoches en cuir. Ils ont pour une grande partie des troussees composées de stylos plumes, mais aussi de stylos de couleur dont ils se servent beaucoup. Ils écrivent principalement sur des blocs-note ou des feuilles blanches. Nous avons observé aussi deux étudiants prenant leurs cours sur un ordinateur portable. Nombre d'entre eux possèdent des agendas et sont munis de montres. Ce qui est paradoxal, car ils arrivent souvent avec cinq ou dix minutes de retard au cours. Et en courant d'ailleurs, comme si le dynamisme qu'on attend d'eux dans leur études comme dans leur future profession trouvait là encore à s'exprimer. En cours, et contrairement à ce que nous attendions en raison de l'étiquette de « grande école » (une prénotion de perdue !), leur prise de notes est peu sérieuse. Ils sont très bavards et par conséquent peu attentifs aux cours. A l'inverse lorsqu'ils s'intéressent au cours, ils sont toujours très actifs et posent beaucoup de questions. Ainsi, loin de répéter le système du cours magistral où l'enseignant viendrait délivrer sa science du haut de sa chaire, certains cours s'articulent autour d'un système de questions/réponses, sachant que la participation des étudiants est très vivement encouragée par l'institution. Les élèves évaluent aussi leurs enseignants en leur attribuant une note, et l'entretien ci après montre comment, au travers de l'usage de techniques théâtrales, on leur apprend à se débarrasser de leur éventuelle timidité. En fait, ceux ci se doivent d'être perpétuellement dynamiques et compétents sur tout. Comme le dira une étudiante : *"On nous dit toujours d'essayer d'avoir un avis sur tout."*

## DESCRIPTION DE SIX COURS A L'E.S.C

L'enseignant du cours **d'opération de l'entreprise** (cours de 10h45 à 12h45) est présent avant les élèves, qui arrivent les uns après les autres entre 10 heures 45 et 10 heures 55, heure à laquelle le cours commence effectivement. Le professeur ne fait aucune réflexion à propos du retard des étudiants, comme si cela était habituel. Il commence son cours en annonçant un devoir sur table pour la semaine suivante. Pendant ce temps, les étudiants continuent à s'installer lentement et ne réagissent pas à la nouvelle de la future interrogation. Le cours porte sur le taylorisme. Le professeur s'appuie sur des transparents qu'il place au fur et à mesure sur le rétroprojecteur tout au long du cours. Le débit est assez lent. Les étudiants notent très peu et discutent beaucoup entre eux. D'ailleurs, le professeur les reprend souvent en claquant des doigts. Ou lorsque les élèves sont trop agités, le professeur fait de l'humour, ou les incite à prendre la parole pour capter leur attention. Le cours dure deux heures sans pause. Mais aucun élève ne la demande, même si vers la fin ils paraissent un peu fatigués. À 12 heures 45, le professeur dit : *"Bon il est l'heure, à la semaine prochaine"*, puis sort de la salle en premier. Les élèves sortent ensuite en prenant leur temps.

Comme le précédent, le cours de **théorie des organisations**, qui débute normalement à 10 heures 45, commence en fait à 10 heures 55. L'enseignant, qui était pourtant à l'heure, observe sans dire un mot les étudiants arriver les uns après les autres et commence son cours sans faire de remarques à ce propos. Il se déplace au centre de la salle avec deux marqueurs à la main. Il parle avec un débit assez lent, sans dicter, en faisant de grands gestes avec ses marqueurs et en donnant des exemples concrets. Malgré ses efforts pédagogiques, les étudiants n'écoutent pas et notent très peu. L'enseignant intervient plusieurs fois pour les rappeler à l'ordre en frappant du marqueur sur son bureau, ce qui ne perturbe guère les étudiants. À 11 heures 35, le professeur regarde sa montre et dit : *"J'accélère un peu."* Alors, il allume le rétroprojecteur et fait défiler des diapositives tout en les commentant assez

rapidement. Ce changement de rythme transforme l'attitude des étudiants, qui se taisent et prennent des notes sérieusement. À 12 heures l'enseignant distribue des photocopies, demande à ses étudiants de le lire, puis sort de la salle pendant cinq minutes. Pendant ce temps, les étudiants lisent sans faire de bruit. Le cours finit à l'heure.

L'enseignant **d'analyse financière** et les élèves arrivent ensemble à l'heure. S'agirait-il d'une matière jugée plus importante que les autres ? Le professeur tient une tasse de café dans sa main, qu'il finit de boire avant de commencer son cours. Les premières paroles qu'il prononce sont : *"Allez un peu de sérieux, on y va."* Il distribue des photocopies reproduisant des tableaux et articule son cours autour d'un commentaire de ces tableaux. Il y a trois retards à 16h27, 16h30 et 16h37, alors que le cours a commencé à 16 heures. Mais l'enseignant ne fait aucune réflexion. Il ne dicte pratiquement pas, ce cours se déroulant plutôt comme un jeu de questions /réponses entre le professeur et ses élèves. Les élèves se prennent pratiquement tous au jeu et n'hésitent pas poser des questions. Manifestement, le cours leur paraît important. Le professeur ne fait pas de pause, mais une élève sort de la salle à 17 heures pour téléphoner. De même, trois sonneries de téléphone portable retentiront sans impliquer de réaction de gêne chez les étudiants, et l'enseignant ne fera aucune remarque. Le professeur est debout et se déplace dans la salle tout en se rapprochant à chaque fois de l'élève avec qui il converse. Il argumente son cours en s'appuyant sur le rétroprojecteur et en prenant des exemples concrets. Ce cours est en fait plus une discussion, ou une conversation plus ou moins ordonnée, qu'un cours proprement dit. À 18 heures, le professeur éteint le rétroprojecteur et dit : *"A la semaine prochaine"*. Des étudiants vont le voir, tandis que les autres sortent lentement.

Le cours de **méthodes quantitatives** commence à l'heure. Deux élèves seulement arriveront en retard, dont un portant le tee-shirt d'une association (nous sommes en période d'élection des membres des bureaux d'associations). Le professeur écrit beaucoup au tableau et utilise trois marqueurs de couleurs différentes (noir, rouge, bleu), qui fonctionnent parfaitement bien, pour différencier les thèmes. Il essaie de schématiser le plus possible le contenu de son cours au tableau, et pose beaucoup de questions aux étudiants. Contrairement à ce que nous avons observé jusqu'alors, les étudiants sont sérieux, ne bavardent pas, et s'empressent de répondre aux questions. Malgré cette attitude exemplaire des étudiants, l'ambiance est décontractée et évoque un peu la décontraction à l'américaine. En effet, un élève juste en face du professeur pose ses pieds sur la table de devant, le professeur s'assoit souvent sur son bureau ou sur les tables des étudiants. Le cours se déroule sans pause, mais termine cinq minutes avant la fin.

**Conférence projet start-up** (14h15-16h15). L'intervenant est le créateur de la start-up Etnoka.fr, qui est un site Internet sur lequel les étudiants peuvent s'échanger des cours, des devoirs, et qui s'étend à une multitude d'offres plus particulièrement réservées aux étudiants. Cette conférence a fait l'objet d'une grande publicité, puisque chaque élève a reçu un tract dans sa boîte à lettres personnelle et que de grandes affiches ont été disposées dans l'ensemble de l'école. De plus les étudiants ayant un projet « start up » à monter, ceci pouvait les intéresser. Pourtant cette publicité a été inefficace, puisqu'il a fallu attendre 14h30 pour atteindre un nombre maximal de 15 élèves dans le plus grand amphithéâtre de l'E.S.C (le grand auditorium). Néanmoins les élèves présents sont très intéressés, et posent beaucoup de questions. L'intervenant a structuré son récit sous la forme d'un cours, dont il donne le plan par l'intermédiaire du « système power-point », qui décidément paraît très en vogue dans ce milieu. Il est très vite interrompu dans son cheminement par les questions des étudiants, plus particulièrement centrées sur le côté économique de son entreprise. Les chiffres et la question

de l'argent passionnent particulièrement les étudiants qui, sans complexe, l'interrogent de manière incisive sur ce point. Le journal de l'École annonçant cette conférence (Flash, n°379) présente ainsi le fondateur de cette « start up », comme celui « *qui a levé plus de 30 millions de francs* ». Ce qui a été rendu possible grâce au capital social de relations particulièrement bien placées que l'intervenant a réussi à mobiliser à son profit. Dans cet univers, l'argent paraît être la valeur centrale, ou ultime, à laquelle tout finit par être rapporté. Ce qui n'est pas sans rappeler « *l'équivalent général* » de toutes choses dont Marx parle dans le Capital. La conférence se termine 30 minutes avant la fin. Pour conclure, l'intervenant dira: "*Je vous remercie, dommage qu'il n'y ait pas eu plus de monde.*"

Mardi, de 14 heures à 16 heures, le cours de X, comme à l'accoutumé, commence environ cinq minutes en retard. Dix minutes supplémentaires seront encore nécessaires pour que les étudiants se concentrent un minimum. Neuf élèves arriveront les uns après les autres en retard, sans que cela ne gêne apparemment quiconque. Ce cours ressemble à un T.D et repose essentiellement sur la correction d'exercices. A tour de rôle, sans qu'il y ait besoin de désigner qui que ce soit, les élèves, bien que souvent les mêmes, vont au tableau. Le climat de ce cours est très décontracté. En effet, différents événements montrent que les étudiants ne sont pas très attentifs. Un jeune homme au fond construira un avion en papier pendant plus d'une heure ; un téléphone portable sonnera, ce qui semble ordinaire puisque qu'aucune réaction n'apparaîtra, l'élève écoutant sa messagerie en se baissant sous la table. Une fille écrira sur la main d'une autre, celle-ci se laissera faire et d'un air ironique elles diront : « *Oh ! C'est magnifique !* »

Le brouhaha est omniprésent et le professeur, un jeune homme d'une trentaine d'années, réclame souvent le silence en répétant : « *S'il vous plaît* ». Mais sans trop d'autorité, puisque le silence ne se fait que très rarement. En raison de l'attitude du professeur, ce cours évoque plutôt une pièce de théâtre, voire une comédie. Ainsi, un élève arrive avec près d'une demi-heure de retard. Il est habillé en costume gris et porte une cravate. A son arrivée, le professeur demande : « *C'est pour nous que vous vous êtes habillé comme ça ? J'en suis très flatté.* » Et toute la salle applaudit. De même, un élève corrige deux fois de suite un exercice. Alors, le professeur s'exclame : « *Votre camarade fait un bis, sous vos applaudissements !* ». Enfin, le professeur demande à un élève d'aller au tableau : « *Cher ami auriez vous l'obligeance d'aller corriger l'exercice ?* » Celui-ci répond qu'il ne veut pas. Alors, l'enseignant lui dira d'un ton théâtral : « *Comment ça non ? cife, cife, jeudi il faudra savoir faire cet exercice.* » Ainsi, le professeur utilise des termes peu utilisés dans un cours ordinaire tels que : « *Cife, il faut se méfiate, plait-il ?* » « *Vous avez un petit laïus* ». Et s'adressant à ses élèves, il dit souvent : « *Chers amis. Mes chers enfants.* » Il les remercie aussi à chaque fois de leur prestation et s'inquiète de savoir s'ils ont des questions. Enfin nous observons qu'au fur et à mesure, les étudiants se démotivent. Car ils baillent, s'étirent, se tiennent la tête, etc. Dès lors, nous remarquerons que dans chaque cours le retard, la décontraction, la participation orale sont toujours présents et ce au lieu d'une atmosphère sérieuse et studieuse. Les élèves le reconnaissent eux-mêmes : « *Pendant le cours c'est relax. On a l'impression qu'on ne fait rien, on travaille quand même, mais bon...* »

## **L'E.S.C : « UNE MÛRISSERIE A BANANES »**

Le relatif peu de sérieux manifesté par ces élèves lors des cours nous a étonné. Initialement, et ayant observé antérieurement la première année de médecine où règne un

sérieux impitoyable, nous nous attendions à toute autre chose de la part d'élèves d'une grande Ecole.

En fait, nous avons compris ensuite qu'au plan strictement scolaire, les choses sérieuses se passent avant d'entrer à l'école. En effet, c'est en prépas et pour le concours que le maximum de sérieux et de travail dans les études sont demandés. Sitôt le concours passé et l'intégration à l'école obtenue, les élèves se relâchent intellectuellement. Et cette école n'apparaît plus vraiment comme un lieu où les élèves viennent apprendre un savoir proprement dit (d'où par exemple la faible fréquentation de la bibliothèque), mais plutôt comme un lieu où les élèves font l'apprentissage d'un nouveau rôle social, celui de manager. Bref, il s'agit plutôt alors d'acquérir ce « savoir être » qui distinguera le manager de ses subordonnés et légitimera le rapport hiérarchique existant. D'où la relativisation de l'importance des notes dans cet univers.

ENTRETIEN AVEC UN ETUDIANT D'HEC REALISE PAR Y-M ABRAHAM<sup>24</sup>

*"Quand je me suis aperçu qu'avec 3 "D" ça devenait un peu chaud, parce que tu passes en commission de discipline, etc., j'ai essayé de faire gaffe. C'est-à-dire que j'ai été au minimum de cours pour ne pas que ça gueule. Les veilles de test, je me mettais au boulot vers 11 heures du soir, quand tout est à peu près calme. Et de 11 heures du soir à 4 heures du mat', "boum", je rattrapais tout le cours avec des photocopies que j'avais faites avant et puis voilà. Ce qui est fou, c'est que j'avais souvent rien compris, je savais rien faire, j'étais nul dans toutes les matières, et malgré tout il se trouve que tu t'en sors en faisant deux-trois pirouettes sur ta copie, et tu te tapes un "C" ou un "C-" et puis voilà, puis t'en parles plus et tu t'en fous..."*

On attend ainsi des élèves à ce qu'ils participent activement aux cours, les cours « pratiques » étant manifestement privilégiés par rapport aux cours « théoriques », sans doute perçus comme trop scolaires et détachés de la vie réelle de l'entreprise, ou de ce qui est alors conçu comme la « vraie vie ». D'où sans doute un certain anti-intellectualisme, courant dans les milieux patronaux, et l'exaltation continue des valeurs sportives ou guerrières. D'où aussi l'importance cardinale des associations étudiantes dans cet univers, principaux lieux de « travaux pratiques » des étudiants, et donc de mise en pratique de ce qu'on leur apprend. Ainsi, l'école ne compte pas moins d'une trentaine d'associations<sup>25</sup> aux vocations très diverses et qui permettent aux élèves de mettre en valeur et de faire la preuve de leurs talents de futur manager. La vie associative paraît ainsi dévorer la vie scolaire proprement dite et ce phénomène est d'ailleurs encouragé par l'institution, qui alloue chaque année une certaine somme d'argent aux associations et propose des formations spéciales sur la vie associative. Comme il est dit dans un document distribué par l'école: *"Un engagement dans la vie associative, peut être une expérience complémentaire très formatrice ..."* Ainsi 76 % des étudiantes et 74 % des étudiants de première année, font partie du bureau d'une ou plusieurs associations. Pour nombre d'entre eux, il apparaît que *"c'est une façon de se connaître tous et d'avoir un esprit de communauté"*. Cette communauté se crée d'autant plus facilement que le recrutement social paraît homogène et que les associations sont un des moyens privilégiés

<sup>24</sup> Extrait du travail de Yves Marie Abraham : Du souci scolaire au sérieux managerial, ou comment devenir un HEC ? , Enquête sur l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, juin 1997. Nous remercions Oliver Godechot pour cette référence stimulante.

<sup>25</sup> A notre connaissance, il n'existe pas d'association spécifique aux étudiants en sociologie.

pour renforcer l'intégration du groupe et développer le capital social de chacun, qui lui sera si utile plus tard dans la vie professionnelle. Ainsi un étudiant nous apprendra que les élèves de l'école se retrouvent souvent à Paris, se présentent réciproquement leurs amis, etc. : *« Comme ça, on élargit le cercle. Si c'est un bon contact, on le présente aux autres... »*

En fait, ces associations sont à considérer comme des entraînements à la vie active, ou des " jeux d'entreprise". En effet si l'on compare les associations de l'E.S.C à celle d'histoire par exemple (Olympie), on remarque qu'elles n'ont vraiment les mêmes finalités. A Olympie, le but est *"de prendre en main les nouveaux arrivants, on sert de référent..."* Olympie a pour vocation de venir en aide aux étudiants. Alors qu'à l'E.S.C, l'association est davantage considérée comme une petite entreprise qu'il faut apprendre à gérer le mieux possible : *"Il y a des gens qui viennent ici pour se faire l'expérience pratique de ce qu'ils apprennent en cours, tout ce qui est gestion, communication et gestion de l'organisation... Moi je viens surtout pour me perfectionner, prendre de l'assurance et des contacts dans ce qui sera peut-être mon job demain."* Un deuxième année, membre d'une association, nous expliquera aussi : *« Cette année, on était dix deuxièmes années et on a recruté six premières années. Ce qui était difficile quand y en avait quarante à se présenter. Et c'est difficile de savoir en un entretien, si la personne est bien motivée. Car il faut vraiment être super motivé. »* Ainsi, les élèves s'entraînent à se faire subir entre eux, ce qu'il leur faudra faire subir aux autres plus tard dans leur future profession.

#### **« Pouvez-vous me décrire votre association ?**

En fait et nous on s'appelle association Scandimania. On organise un raid étudiant en Laponie en motoneige. En fait l'association est composée de cinq premières années et de ( ? ) 2<sup>ème</sup> années, qui ont chacun un poste déterminé: président, un trésorier, un responsable des sponsors, un responsable communication, un responsable logistique. Et les 101 premières années sont réparties dans les postes sponsors et communication, et sont sous la responsabilité des deuxièmes années. Et donc les premières années sont recrutées en septembre, quand ils arrivent à l'école. On leur montre tout ce qu'il faut faire. Et ensuite forcément en deuxième année, ils reprennent un des postes des deuxièmes années.

#### **Vous les recrutez comment ?**

On les recrute par entretien. En fait, on met une annonce dans l'école en disant que Scandimania a besoin de cinq personnes pour assurer un raid en Laponie. Et donc à ce moment-là, il peut y avoir une trentaine de personnes qui se présentent. Et donc on les juge par rapport à leurs motivations, leur dynamisme et leur intérêt pour l'association. »

Finalement en observant ces cours et en interrogeant les élèves, nous avons découvert des étudiants très sérieux lorsqu'il s'agissait de cours pratiques comme le cours de "cas Business plan de start-up" (qui, comme tous les autres cours pratiques, est inscrit en plus gros caractères que les cours théoriques sur l'emploi du temps), où les étudiants doivent créer une « start-up ». De la même façon, nous nous sommes entretenus avec des membres d'associations très motivés et consciencieux dans leurs tâches. Alors que de l'autre côté, nous avons des élèves dissipés dans des cours théoriques, et qui sont pour la majorité trop faciles pour eux (serait ce lié à la dispersion scolaire du recrutement ?), et qui par conséquent

n'améliorent pas leur niveau<sup>26</sup>. Nous nous sommes alors interrogés sur la nature de l'enseignement dispensé par cette école. Pour René Sylvestre, un ancien de l'E.S.C devenu le patron de L'Etudiant : *"Comme pour toutes les grandes écoles, l'essentiel s'est passé avant, en prépas ou ailleurs. Toutes ces institutions sont d'ailleurs surtout des mûrisseries à bananes, qui existent parce que vingt ans, c'est trop jeune pour démarrer chez I.B.M. Alors, il ne faut pas se tromper d'objectif ; il faut apprendre, certes, mais surtout vivre, se comprendre, se connaître, devenir soi-même (il était temps). Donner, crier son opinion et non plus seulement celle de Bergson ou de Victor Hugo. L'école permet de le faire, parfois sans le savoir. Merci ! »*<sup>27</sup>

Il est donc évident que l'E.S.C n'est pas principalement une école du savoir. Sur ce point, Gilles Lazuech<sup>28</sup> souligne que les écoles supérieures de commerce sont des écoles où l'on apprend moins un savoir, qu'un « savoir être ». En d'autres termes pour Lazuech, les écoles de commerce, au même titre que les écoles d'ingénieurs, seraient plus des écoles du pouvoir où les futurs managers et dominants font l'apprentissage de leur métier. Selon lui, ce sont les recruteurs des entreprises qui à partir des années 1980 instaureront de nouveaux critères de sélection et la : *"nécessité de sélectionner des élèves sur d'autres disciplines que des critères purement scolaires et de les former aux compétences managériales"*. Ainsi, et d'après des patrons d'entreprise interrogés, les recrutements se font par ordre décroissant d'importance: sur la réputation de l'école, les stages en entreprise (75 % d'entre eux pensent qu'ils sont importants), la participation à la vie associative (important pour 60 %), le fait d'avoir été président d'une association (57 % des patrons trouvent ce point important), alors que seulement 7 % des patrons pensent que le niveau scolaire joue un rôle important<sup>29</sup>. Ce qui souligne le fait que l'E.S.C est avant tout une école où l'on apprend un « savoir être ». Ainsi, nous avons observé que dans la majorité des cours, les élèves sont mis en situation de patrons et de décideurs, et non l'inverse.

Pour finir, on peut s'interroger aussi sur le destin professionnel du groupe formé par ces élèves. Celui ci n'est pas homogène, et il n'est pas anodin par exemple de remarquer que 80% des présidents d'association sont des hommes (alors que les filles forment 55% de la population à l'E.S.C). Et en vérité, le fait d'être patron se conjugue encore en France au masculin. L'exercice de la domination est donc encore l'apanage du « sexe fort », les femmes étant souvent reléguées du côté de secteurs et professions moins prestigieux. On peut donc penser que les filles ne rentabilisent pas autant que les garçons leur diplôme sur le marché du travail. Une étude du devenir professionnel effectifs des uns comme des autres serait sans doute intéressante. Mais ce groupe est aussi clivé socialement. Et il serait judicieux de comparer le devenir professionnel des quelques élèves de classes moyennes ou populaires que compte cette école, avec celui de leurs camarades d'origine favorisée, dont les capitaux sociaux sont d'emblée plus élevés<sup>30</sup>. Or, on a vu plus haut l'importance de ce dernier point, notamment pour qui veut lever des fonds afin de créer une entreprise.

En conclusion, il est nécessaire de rappeler que l'E.S.C est une école consulaire, qui repose essentiellement sur les frais d'inscription des étudiants et le financement des

<sup>26</sup> Yves Marie Abraham évoque ainsi le sentiment de « régression intellectuelle » que certains anciens élèves de classes préparatoires expérimentent à leur entrée à H.E.C.

<sup>27</sup> Entretien reproduit dans Le Fax (journal de l'E.S.C Rouen), n°34, novembre 2000, page 5 et suivantes.

<sup>28</sup> La formation des cadres et ingénieurs : entre savoirs et savoir-être : contribution à une sociologie du processus d'internationalisation, Thèse de doctorat de sociologie, Université de Nantes, 1998.

<sup>29</sup> Cf. Lazuech p 90.

<sup>30</sup> Sur cette base, Yves Marie Abraham construit une typologie des élèves d'.H.E.C en décrivant les différents modes d'adaptation possibles à l'institution et à ses valeurs.

entreprises. Un établissement public comme l'université ne peut donc pas être strictement comparé à cette école, tant en ce qui concerne ses bâtiments et ses équipements, que les relations existantes entre les élèves et les enseignants, puisque dans ce genre d'école les étudiants sont essentiellement réunis en groupes d'une trentaine de personnes (ce qu'ils appellent une « huitième de promo »), ce qui facilite davantage les relations plus personnelles et permet un suivi pédagogique rapproché. Néanmoins ce détour par l'E.S.C nous paraît pertinent, car il permet, par différence, de mieux apprécier et évaluer l'enseignement dispensé ailleurs. Ainsi, la question de l'interactivité entre enseignants et étudiants, en lien avec celle de l'apprentissage de savoirs ou d'un savoir être, nous ont permis de considérer d'un autre oeil la formation dispensée en sociologie. En effet dans ce dernier cas, il est aussi question au travers des ateliers ou des travaux de terrain, méthodologie, etc., d'acquérir un certain savoir être, ou autrement dit un métier (de sociologue), mobilisable lors de travaux de recherche empiriques. Mais pour autant, la formation sociologique ne se réduit pas qu'à cela. En effet, il faut ensuite faire quelque chose des données recueillies, mettre en forme, problématiser, modéliser, et finalement écrire, chose par toujours aisée. Ces capacités pratiques sont donc mises au service d'un projet intellectuel ou scientifique. Alors qu'à l'E.S.C, ce sont d'abord des objectifs pratiques qui sont poursuivis.

## Avec un étudiant de première année de l'E.S.C

Nous reproduisons ci après des extraits d'un entretien réalisé par Fanny avec un élève de première année d'une vingtaine d'années, dont la mère travaille dans les professions intermédiaires et le père dans la recherche, mais en tant que gestionnaire. Cet élève est boursier et d'origine étrangère par son père, d'où sans doute le regard relativement distancié qu'il porte sur son univers. Avant de faire l'E.S.C, celui ci voulait faire S.T.A.P.S :

### **«ON EST TOUS ENSEMBLE, C'EST UNE COLONIE DE VACANCES.»**

Z : « Je me suis renseigné sur les **S.T.A.P.S** et on m'a dit que ce n'était pas top. Donc après on m'a conseillé soit Paris Dauphine, soit faire une prépa pour les grandes écoles.

F : T'as postulé qu'à Rouen ?

Z : Non j'ai postulé à Rouen, Reims, Nancy, Marseille, ça j'ai tout eu. J'ai postulé à l'Isec, j'ai postulé à l'Igesec.

F : Et t'as choisi Rouen comme ça ?

Z : J'ai choisi Rouen, premièrement parce qu'elle était bien classée. Deuxièmement elle est plus internationale, et moi je recherchais ça.

F : Pour toi, quelles sont les qualités pour être étudiant à l'E.S.C ?

Z : Déjà en général, on est tous des gens de prépas. Donc on a déjà bossé pas mal, c'est une question d'apprentissage toujours. Mais c'est vrai aussi... C'est à dire j'ai vu beaucoup de gens quand on travaille ensemble, on se fixe des objectifs. Je sais pas moi, on se dit de telle heure à telle heure on doit faire ça, on doit finir tel chapitre, on doit bosser toute la soirée.

F : **Ouais nous quand on travaille en groupe, souvent on fait la moitié de ce qu'on avait prévu.**

Z : Ouais **c'est la rigueur**. Nous après l'école on se lâche, mais par contre la rigueur tu vois tu l'as toujours.

F : En fait, il faut aimer travailler. Y a pas de « touristes » qui viennent et qui...

Z : Oui, oui, non. Justement je te dis qu'en prépas, on t'a appris ça. C'est un outil qu'on te donne, et après tu en fais ce que tu veux.

F : Au prix que vous payez... C'est tellement cher, que je croyais que vous alliez à tous les cours.

Z : Ah non. Par exemple ce matin en contrôle de gestion, y a la moitié de la salle qui n'était pas là. Du moment que tu paies, tu paies pour avoir un (?)

F : Ouais. Mais il faut quand même que tu réussisses tes exams. **En fait, il perdent 40.000francs...**

Z : 38.000 francs !

F : Comme ça, en faisant rien !

Z : Et même si tu redoubles, tu paies le double.

F : Ca devrait motiver, mais ça c'est ceux qui font rien. Si tu vas régulièrement en cours, si t'es sérieux...

Z : Ouais, et il faut être vraiment un peu « con », si je peux me permettre. Mais tu vois sur 260 maximum, les gens qui ont tous les modules ça doit être une centaine, 150 maximum.

F : Est-ce que tu peux me décrire une journée type. Par exemple entre deux cours est ce que tu vas à la cafét, à la bibliothèque ?

Z : Et bien on arrive le matin. Déjà si on a le temps, on va voir si on a des mails. Donc après **on va en cours avec toujours 5 ou 10 minutes de retard**. Les profs, ils arrivent aussi 5 minutes en retard. Après les cours tu y vas, c'est tranquille. Tu te détends, donc les cours ils se terminent soit à l'heure, soit en avance.

F : Jamais en retard ?

Z : Jamais en retard. Donc après on a la pause de 10h30, qui normalement est sensée se terminer à 10h15. Les gens vont généralement fumer, mais moi personnellement je ne fume pas, soit prendre un café. Normalement on est sensé finir les cours vers 1heure moins le quart. Mais souvent, ils se terminent vers 12h30. Euh voilà, soit on va au resto universitaire, soit y'en a pas mal qui mangent aussi à la cafét. Mais y'a la queue, et c'est plus cher



aussi. Après, soit on a cours, donc on y va, soit on va sur Internet. On fait du travail de groupe, ou on lit le journal. Si jamais on a cours, on reprend à 2h30 et on arrête à 4h20. Voilà c'est tout. Quand le cours est fini, eh bien on rentre.

F : Tu pars direct, ou souvent vous traînez une petite demi-heure ?

Z : En général quand c'est à 6h30, on part parce qu'on en a marre. Si c'est à 4, on peut rester une demi-heure

F : Et le soir en rentrant chez toi ?

Z : Donc le soir en rentrant chez soi... Bah ça dépend : si c'est le jour des synthèses je révise. Si ce n'est pas le jour des synthèses, soit je vais chez des copains, soit c'est eux qui viennent chez moi, soit on fait du sport. Le soir en général, on mange soit chez l'un, soit chez l'autre. **On n'est jamais seul.**

(...)

F : Et pourquoi les emplois du temps changent toutes les semaines ?

Z : Premièrement parce que certains cours ne durent pas toute l'année par exemple, c'est seulement pour avoir les bases. C'est à dire qu'on recherche le côté plus généraliste, et c'est pour avoir une capacité de synthèse globale. On a pas forcément besoin de savoir tout, parce que dans le monde de l'entreprise on est sensé faire ça. Entre autre, ils disent aussi que dans l'entreprise on n'a jamais un programme. Donc en fait, on doit s'adapter selon les situations.

F : Il n'y a pas de routine.

Z : Voilà.

F : **Quelle image tu as de la socio ?**

Z : De la ?

F : De la sociologie, souvent on a une mauvaise réputation.

Z : Non, ça dépend. En fait, dès que c'est quelque chose d'important. En général, c'est comme un texte de littérature. On peut écrire 15, 20 textes et ce sera toujours la même chose. Enfin ça dépend de la personne, de sa mentalité... Elle peut faire quelque chose de bien, ou de nul, **c'est de la psycho-pipeau.**

F : Vous appelez ça comment ?

Z : Psycho-pipeau.

F : Ah ouais, vous avez quand même une sale image de nous. Vous êtes là : Ouais, ils parlent, mais ils parlent pour ne rien dire.

Z : Non. Par exemple y a des trucs intéressants. Moi y a ma cousine qu'a fait psycho comme toi.

F : Moi je suis en socio !

Z : Ouais c'est pareil.

F : Vous ne dites pas : ils sont à la fac, ils n'ont pas beaucoup d'heures de cours...

Z : Oui, non. Mais par exemple tu vois **on se compare pas mal à la fac.** Tu vois par exemple, j'ai été à la réunion de Z et on se disait : pourquoi on n'a pas de T.D comme à la fac de droit ?

F : Vous n'avez pas de T.D ? De pratique à part votre stage ? Pourtant vous êtes en petit groupe.

Z : Oui, mais on est supposé comprendre la théorie et savoir l'appliquer de nous même.

F : Vous n'avez pas de T.D !

Z : On n'a pas de T.D en droit, mais dans d'autre cours on a des exercices, pas en socio.

F : Vous faites de la socio ?

Z : Oui, **on a fait de la théorie des organisations, de la psychologie sociale.**

(...)

F : Est-ce que tu fais partie d'une association ?

Z : Oui, une association (...)

F : Et ça, ça rapproche aussi les élèves, ça permet de vous intégrer ?

Z : Oui, parce que en fait il y a une campagne, donc chaque année y a des listes. Y a plein d'activités, y a des lots à gagner, y a plein de soirées... Par exemple une association a organisé une sortie patinoire. Y a plein de choses à gauche à droite. Généralement dès que quelqu'un fait partie d'une assoc, il a un polo. En général dès qu'on arrive y a la campagne B.D.E qui commence voilà euh... Donc on commence à se connaître un peu, juste après y a la campagne B.D.S

F : Et **les soirées organisées par l'E.S.C**, tout le monde y va, ou tu vois toujours les mêmes personnes ?

Z : En général y a... Personnellement, je n'y vais pas trop souvent. Ouais mais en général, on y voit toujours les même gens. **En fait c'est pour remplir le temps, on ne peut pas rester le soir à rien faire.**

F : Il y en a beaucoup qui y vont ?

Z : Ca dépend des soirées. Une soirée comme ce soir, il y aura 300, 400 personnes avec les deuxièmes années.

F : Mais les soirées dans les bars par exemple, il doit y avoir moins de monde. Ca doit toujours être les mêmes personnes ?

Z : Non. Dans les bars généralement, ça marche avec le partenariat. C'est à dire les gens recherchent le bar eux même, mais moi je ne m'occupe pas de ça.

F : Donc ça c'est une assoc qui s'occupe d'organiser des soirées dans les bars ?

Z : Non, non. Dans chaque assoc, y a des personnes qui prennent contacts avec les bars, et d'autres qui s'occupent d'autres choses. Chacun son rôle. En général, comment ça se passe ? Avec les partenariats avec les bars, souvent y a des offres. L'autre fois il ont eu 3.000 francs de consommations de bière gratuite.

F : Et ça leurs apporte quoi, ça permet de faire connaître le bar ?

Z : Ça permet de faire connaître le bar premièrement. Deuxièmement, **ils savent que les gens de l'E.S.C ils sortent souvent. Ils dépensent beaucoup et en plus lorsqu'il y a une soirée comme ça, il y a au moins 300 personnes.**

F : Et est-ce que vous avez des habits spéciaux quand vous sortez, des bérêts, des chansons paillardes comme les étudiants de pharmacie peuvent avoir ?

Z : Nous en fait, comme je te l'ai dis, dans chaque liste chacun a son polo.

F : Donc dès que tu sors dans une soirée, tu mets ton polo qui prouve que tu es de l'E.S.C ?

Z : Non non, non, jamais. Si c'est une soirée organisée par une association, là les gens de l'association mettent leur polo pour qu'on les repère, sinon non. **Mais en général, on reconnaît ceux de l'E.S.C. Parce que ce sont des gens qui sont bien habillés, ça peut être une chemise et un jeans, mais ce sera le dernier jean à la mode, ou ça peut être la chemise à 2.000francs.**

F : Maintenant la relation avec les profs . Donc quelles sont les relations avec les profs ?

Z : En général avec la plupart des profs, il n'y a aucun problème. Euh... **Sinon y a certains profs qui nous tutoient, et nous on les tutoie aussi.**

F : Ah oui ! tu tutoies les profs ?

Z : Enfin certains.

F : Les jeunes, non ?

Z : Non pas forcément.

F : C'est eux qui vous le disent, ça ne vient pas de vous même ?

Z : Ouais dès le début, ils nous disent de les tutoyer.

F : Vous ne les appelez pas par leur prénom quand même, si ?

Z : Euh... Certains oui, ça arrive. **Mais en fait y a un rapport étroit entre le prof et l'élève. C'est à dire que même si un élève dort en cours et qu'à un moment il se réveille et qu'il demande une explication, le prof répond sans problème.** Et à la fin du cours, on peut aller le voir...

F : Oui, un prof m'a même dit que **si vous ne comprenez pas quelque chose, vous pouvez lui demander les explications sur Internet. Et il vous répond.**

Z : Oui. Et il y a aussi sur intranet les cours, les exercices corrigés. **Donc soit on lui envoie un mail, soit on va le voir à la fin du cours, soit on va dans son bureau.**

F : **Ils sont à votre disposition, ils sont là pour que vous réussissiez.** C'est pas vous qui êtes à leurs dispositions. Et tu les croises dans les couloirs, tu les vois à la cafétéria, ils vont aux soirées. Ou ça reste quand même à l'intérieur...

Z : Non, non. On les croise à la cafétéria, dans les couloirs, on se dit bonjour, on se parle.

F : Tu les rencontres dans la rue...

Z : Oui, on peut parler un quart d'heure dans la rue, et pas forcément de l'école. Et aussi **ils connaissent bien le monde de l'entreprise. Par exemple pour le stage, ils peuvent nous aider.** D'ailleurs il y a un tutorat, **chacun dans l'école à un prof tuteur.** Donc déjà on est sensé avoir des rendez-vous avec les profs.

F : Avec tous les profs ?

Z : Non, le tuteur. Ça arrive 2, 3 fois par an. Et puis on peut discuter si jamais il y a un problème sur le stage, les cours...

F : Et les profs, ils vous connaissent tous, plus ou moins, au moins de vue ?

Z : Y en a, ça dépend du prof. Ils connaissent les têtes, et puis si tu vas souvent les voir ils te connaissent mieux. Mais y a quand même pas mal de professeurs qui nous connaissent bien.

F : Et sinon, t'as beaucoup de profs femmes ou hommes ?

Z : Je dirais plus d'hommes.

F : Des plus vieux, des plus jeunes ?

Z : Y a de tout, **y a très peu de vieux. C'est à dire la moyenne d'âge doit être d'environ 30, 35ans.**

F : Et c'est des profs profs ? Ou avant c'était des directeurs d'entreprises qui sont devenus profs, qui donnent leur savoir ?

Z : Y a des gens qui ont fait un master ? Y a des gens qui sont en train de faire un master, y a des gens qui avaient une entreprise et qui sont devenus profs.

F : Et y a des cours très calmes ? Parce que moi j'ai vu que des cours où vous êtes très décontractés.

Z : Euh, y'en a pas beaucoup. **En droit on est calme, sinon tout est décontracté.** On n'est pas stressé.

F : Les profs n'ont pas à faire d'autorité. **Je ne les ai jamais vu s'énerver** en vous demandant de vous taire.

Z : **Il faut dire que les profs ils sont très bien payés, donc ils viennent ici pour le cours, c'est dans l'esprit de camaraderie.** Ils font leur cours, mais pas dans l'esprit vous devez apprendre ça, ça, ça. Parce que ils savent que même si on vient en cours et qu'on prend 0 note, y a des gens qui ont la possibilité d'assimiler tout leur cours... Moi par exemple, j'ai fait un exercice chez moi en 5 minutes, et le prof il a mis deux heures pour faire la correction de l'exercice.

F : Donc, tu n'a pas besoin d'être attentif ?

Z : Voilà.

F : Quel est le prof que tu préfères et celui que tu aimes le moins ? Et pourquoi ?

Z : Personnellement, je n'ai pas un prof que je préfère.

F : Y a pas un prof qui...

Z : Bah, oui y a certains profs qui ont l'impression qu'on ne fait pas grand chose.

C'est à dire quand on sort de prépas, on peut travailler 3 fois plus qu'on ne le fait ici. **Ici, on a l'impression qu'on ne fait rien. On travaille quand même, mais bon voilà.** Donc en fait pour certains, c'est une perte de temps. Pour d'autres c'est après la prépa qu'on doit arrêter de travailler, ne rien rien faire.

F : **La prépa, ça a l'air d'être quelque chose de....**

Z : Oui enfin. **Y en a certains que ça a marqué pour la vie** et d'autres qui prennent ça à la légère. Bon **ceux qui viennent de la fac, ils ont l'impression qu'on est supérieur à eux. Alors que c'est vraiment pas le cas. Et y a certains trucs où ils sont meilleurs que nous.**

F : Vous ne faites pas de différences entre ceux qui viennent de la fac, et ceux qui viennent de prépas ?

Z : Si, si quand même un peu. Enfin y a des gens qui viennent de la fac et on dit en blaguant toujours : **T'es de la fac, c'est normal que tu ne comprennes pas.** Ou par exemple les maths, tout ça, y a des gens de la fac qui ne comprennent pas tout.

F : Quel est le cours qui t'intéresse le plus, et pourquoi ?

Z : Celui qui m'intéresse le plus ? Oh, c'est quand même contrôle de gestion.

F : Oui, y a aussi **beaucoup d'interactions entre les élèves et les profs. T'expliques ça comment ?** Le prof demande qui veut aller au tableau, direct ils se lèvent....

Z : Non, en fait... Ca c'est l'esprit... **Au début de l'année, on nous fait, je ne sais plus comment on appelle ça. Mais y a des gens de théâtre qui viennent et ils nous mettent en plein milieu de 50 personnes et ils nous font ridiculiser. Et ils nous disent fais toi ridiculiser. Donc après, t'as peur de rien faire. C'est à dire que les timides qui deviennent tout rouge lorsqu'on commence à parler ou quoique ce soit, tu ne penses plus à ce que les autres vont dire de toi.**

F : Oui, c'est vrai tout le monde pose des questions. **Y en a pas 3 ou 4 qui ne parlent jamais.**

Z : Enfin, y en a toujours. Y en a toujours des gens un peu timides, mais pas comme avant.

F : Vous êtes très volontaires.

Z : Oui. Alors qu'en prépa, quelqu'un aurait demandé qui va au tableau, personne n'aurait répondu.

F : Ouais c'est comme nous, il faut qu'ils désignent.

Z : Voilà en fait on se sent mieux, justement quand il y a quelqu'un qui te désigne, tu sens le regard des autres. **Ici on a plutôt l'esprit : oui, toi t'as travaillé ça, tu connais ça. Et même celui qui est nul, on essaie plus ou moins de se mettre à sa place et on l'aide.**

F : C'est l'esprit vous êtes tous ensemble ?

Z : **On est tous ensemble, c'est une colonie de vacances.**

F : Oui l'autre jour, un élève va deux fois de suite au tableau. Et ils l'ont tous applaudi, après le prof il a fait une révérence.

Z : Oui en plus **ici, le prof ça ne va pas être quelqu'un qui va être là pour te « casser ». C'est quelqu'un qui est là, qui a connu deux, trois trucs de plus que toi, et qui te les apprend.**

F : Oui, vous ne faites jamais de pauses quand vous avez deux heures de cours à la suite ?

Z : C'est très très rare.

F : Et vous n'en demandez pas ?

Z : Non. Parce que pour nous, comme je te l'ai dit : pendant le cours, c'est relax.

F : Les relations aussi avec les secrétaires et l'administration, comment elles sont ?

Z : Et bien aucun problème. **Les secrétaires, on appelle ça notre maman.**

F : Toutes les secrétaires ! Je crois qu'il y a une secrétaire pour chaque matière.

Z : Enfin je connais où il faut s'adresser à chaque fois. En gros il y a une secrétaire pour les cours, et les salles aussi, et une secrétaire pour le stage, après y a une secrétaire en ce qui concerne toute l'administration. L'administration elle est divisée en deux, donc tu as le bâtiment A. Si tu as un problème ou quoique ce soit au sujet des études, tu y vas. Si t'as un problème avec la salle, avec un cours, tu vas aussi ici.

F : Ah oui. Si tu ne comprends pas un cours, c'est aussi la secrétaire que tu vas voir ?

Z : Ouais. Mais tu contactes le prof, mais si tu ne comprends pas. Je sais pas, si t'as perdu ta salle, tu ne sais pas où est-ce que tu es, tu vas voir la secrétaire. Ou si tu ne comprends pas l'intérêt du cours, tu vas voir la secrétaire.

F : Ah tu peux dire : Je n'aime pas ce cours là, ça se passe mal ?

Z : Euh, en fait à la fin de chaque cours, mais je crois que vous faites pareil aussi, **à chaque cours y a des feuilles qu'on remet. On note le prof, voilà.**

F : Et ils en tiennent compte ?

Z : Euh, **nous on pense qu'ils n'en tiennent pas compte.** Par contre, si il y a un problème, on a le délégué de classe qui va voir le prof direct. **Et si jamais ça ne marche pas, on va voir directement le directeur des études.** Et si jamais il y a vraiment un problème, comme on en a eu cette année. Euh le responsable de promo il va voir le directeur.

F : Et il y a souvent des problèmes ?

Z : (...) Parfois, et le délégué juge aussi si c'est vraiment important ou pas. Il ne faut pas que ce soit personnel aussi. Donc après si il le faut, il va voir le responsable.

F : Mais il n'y a pas de trucs graves ?

Z : Non, enfin cette année y a eu avec un prof, un cours... Mais on s'est vite réuni, on a parlé avec le directeur d'études, le prof. De toute façon, dès qu'il y a un problème, il faut que ça communique. D'ailleurs ici à l'école, si jamais ça ne communique pas comme ça, il y a tellement de rumeurs. C'est à dire que tout marche par rumeur ici. Donc là il y aurait eu des problèmes. En une journée tout le monde est au courant.

F : Nous on a trouvé que vous étiez beaucoup maternés, vous avez tous les cours, les exercices sur Internet, si vous ne comprenez pas quelque chose vous pouvez envoyer un mail au prof pour qu'il vous explique, vous avez à l'école même des offres de stage, alors que nous on doit faire les petites annonces. Est-ce que t'es d'accord avec ça ?

Z : En fait, c'est ce que je te disais tout à l'heure. **On paie l'école pour avoir ça.** Enfin, on paie l'école pour avoir les cours. **Encore que nous, on trouve que ce n'est pas bien fait.**

F : Ah bon ?

Z : Justement. **C'est une vision qu'on a ici de prendre les choses par le haut, un peu... Il faut que ce soit parfait. On demande encore plus, encore plus...** Tout le monde, tout le monde qui est là, te dira ça.

F : Mais tu te sens materné ?

Z : Materné, ouais. Non, non, non, la plupart des gens justement qui sont rentrés en prépas, comme moi par exemple, **je savais que si j'allais à la fac, j'aurais pas pu me motiver tout seul. Y a beaucoup de gens qui vont ici pour ça, 60 à 80%.**

F : Tu te rends compte où va l'argent que tu donnes à l'école ?

Z : Oui, y a les profs. Les profs sont payés par l'argent que l'on paie. Enfin les profs peut-être pas trop. Enfin, nous on paie 38.000 francs, et je crois que la Chambre des Commerces paie elle aussi 38.000 francs. **Donc en gros, un élève coûte à l'école environ 80.000 francs.** D'une part, ça part pour les profs en grande partie. Après, ça part pour tout le matériel de l'école, ça part aussi pour les échanges internationaux, ou les profs qui voyagent dans d'autres universités. Euh, qu'est-ce qu'il y a encore ? L'administration et euh.... Oui quand par exemple, y a des stands à gauche à droite de l'école, c'est à dire pour recruter des élèves de prépas au Salon de l'étudiant, tout ça c'est nous qui payons, les publicités... **Y a aussi des profs qui viennent de Paris. Donc on leurs paie le transport, l'hôtel.**

F : Et tout est beau, y a pas un détail qui....

Z : Nous justement, on trouve que ce n'est pas si bien que ça. Comme on a fait le tour des autres écoles de commerce aussi, on ne trouve pas que c'est une superbe école au niveau bâtiment...

F : Ah oui, quand y a des conférences tout le monde y va ou y a une personne, enfin peu de monde ?

Z : Vue qu'il n'y a pas d'absence. Euh ça dépend du type de conférence. Y a des **conférences** où il y a eu 10 élèves sur 260. Non ça ne nous intéresse pas. Surtout quand on voit que c'est obligé d'y aller. **Quand les profs nous disent d'y aller, alors là on y va encore moins.** Je parle en général.

F : Et les bouquins qui sont à votre disposition vous les lisez ou...

Z : Oui, oui, moi personnellement. Je prends les Echos, ou quoi que ce soit. En général, ils les mettent le matin et le soir y en a plus. En fait, on est des gens qui ont beaucoup voyagé. Donc on lit beaucoup pour savoir ce qui se passe dans le monde.

F : Tu as participé au trophée des Caraïbes ?

Z : Non. Ca, ça marche, comment ça marche ? Donc X a fait une liste cette année pour la Laponie. **Donc en fait en gros pour la Laponie, c'est deux personnes et 27.000 francs. Le trophée des Caraïbes c'est 5 personnes, c'est 80.000 francs.** Donc ça, c'est l'argent qu'on ne paie pas de notre poche. C'est de l'argent qu'on démarche au niveau des sponsors. Donc le projet en Laponie, ça n'a pas marché (...) Donc en fait ça se passe comment ? On fait une plaquette qu'on envoie aux entreprises. En général ça marche par les contacts qu'on a dans les entreprises, comme pour les stages, **tout marche par piston. Même si il y a des offres de stage à l'école, si tu veux avoir un bon stage, tu dois être pistonné.**

F : C'est peut-être pour ça que tout le monde est en contact avec tout le monde ?

Z : Voilà.

F : **En fait vous avez un copain, vous le présentez à un autre, parce que il peut lui servir.**

Z : **Voilà, voilà. Mais on ne le dit pas expressément, mais c'est comme ça.** C'est un plus. C'est comme là, je ne sais pas si tu l'a vu tout à l'heure. Mais y a quelqu'un qui m'a demandé mon adresse, car il connaît quelqu'un qui se trouve où je vais, donc je suis un bon contact, voilà. Euh.... Voilà pareil pour le trophée des Caraïbes. **Tu démarches toujours auprès des entreprises.** Donc si jamais tu travailles dans l'assoc en plus, l'assoc prend elle-même, elle doit avoir quelques ressources.

(...)

F : Vous êtes fiers d'appartenir à une école ? Par exemple à l'extérieur, tu es fier de dire ; moi je suis de l'E.S.C ?

Z : Ah oui toujours, toujours.

F : **Vous vous rendez compte de l'argent qui circule devant vous ?**

Z : **Bah, ça pour nous c'est naturel. C'est quelque chose d'établi, c'est normal. C'est l'esprit de l'école. Et même si pour moi-même c'est pas, c'est pas naturel, je fais semblant de trouver ça naturel pour pouvoir m'intégrer et m'inscrire dans le groupe.**

F : Ca fait plusieurs fois que je vais à la bibliothèque et à chaque fois il y a très peu de monde. Par contre dans la salle de travail à l'entrée, il y a toujours pleins de monde. Pourquoi ?

Z : Euh en général on va pas à la bibliothèque, car on n'a pas le droit de parler. Et dans la petite salle on travaille souvent en groupe. Donc on parle plus fort, et parce que c'est plus animé aussi.

## **LE DROIT, UNE FACULTE NORMATIVE ?**

Deconinck Marie  
Feray Olivier

L'étude faite sur la faculté de médecine nous a permis de prendre conscience que nos observations et entretiens pouvaient révéler des pratiques pédagogiques particulières et même un habitus propre aux apprentis médecins. Cette encourageante constatation nous a aidé dans nos recherches. En effet, et afin de pouvoir déceler autant de caractéristiques et d'interprétations dans les différentes facultés que nous avons prévues d'étudier, nous avons réfléchi plus en profondeur à notre technique. Ainsi lorsque les observations concernant la faculté de droit ont débuté, il ne s'agissait plus seulement de décrire, mais aussi d'interpréter directement pendant, et de pratiquer des « entretiens express » ou des « entretiens approfondis » si possible juste après les cours avec des professeurs ou des étudiants. Nous partions alors, encore une fois, avec l'idée que le « micro » pouvait nous amener au « macro » et inversement.

Les étudiants de première année de droit au travers de leur comportement, comme les enseignants au travers de leur pédagogie, devaient nous révéler un esprit ou un habitus particulier à cette discipline, se distinguant sans doute de ce que nous, apprentis sociologues, connaissons. De plus, l'enseignement du droit débouche sur des professions très différentes de celles auxquelles conduisent la médecine, les sciences ou l'histoire. Notre hypothèse est donc que, du fait des objectifs particuliers de cette discipline, il s'en dégagerait alors des pratiques et une certaine philosophie qui lui seraient spécifiques et la différencieraient des autres disciplines étudiées.

### **UN CADRE ANCIEN**

La faculté de droit et d'économie-gestion se compose de trois bâtiments. Le bâtiment A, édifice le plus imposant des trois, comprend amphithéâtres, salles de cours, salles de travail, salle de conseil, salles réservées aux enseignants, ainsi que la cafétéria. L'administration de ce bâtiment est réservée aux étudiants de 2<sup>ème</sup> année de 1<sup>er</sup> cycle, ainsi qu'aux étudiants de 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> cycle de droit, économie-gestion, mais aussi d'A.E.S. Le bâtiment B, lieu administratif des étudiants de 1<sup>er</sup> année, se compose de salles de cours, de salles d'informatique et de salles de travail. Enfin, le bâtiment C est composé de 3 amphithéâtres : l'amphi 200, 400, et 600. On note ainsi qu'en droit, les amphithéâtres n'ont pas de noms propres et qu'on les distingue simplement en fonction de leur capacité.

Tous ces bâtiments ont été construits progressivement les uns à côté des autres, car leur architecture est relativement différente. Ils paraissent globalement assez anciens, car les couleurs sur les murs sont délavées. En effet, ils ont été construits, pour le bâtiment A en 1968, et pour les bâtiments B et C, entre 1970 et 1972. Cependant, le déménagement de la faculté de droit et d'économie et de gestion est prévu depuis plusieurs années déjà. Son site se trouvera dorénavant, à partir de la rentrée 2001, dans le quartier de la préfecture de Rouen, soit en centre ville et juste à côté d'un lieu de concentration du pouvoir administratif de la région, ce qui peut être rapproché des fonctions sociales traditionnelles du droit. Donc de même que la

faculté de médecine se situe à côté du C.H.U (soit le lieu où les étudiants seront amenés à exercer), la faculté de droit se rapproche de ce centre de décision à la fois politique et administratif.

A l'intérieur, malgré le nombre important de poubelles tout le long des couloirs, le sol est jonché de mégots de cigarettes, notamment dans le bâtiment A. Pas ou peu d'affiches politiques sont présentes sur les murs. L'affichage paraît, à première vue, bien structuré. Les feuilles rendant compte de différentes informations (changements d'horaire ou de salle, absence d'enseignant...), sont quasiment toutes dactylographiées, ce qui leur donne un surcroît de légitimité bureaucratique, et aucune ne se chevauche. Elles sont toutes bien lisibles et placées sous verre. La différence avec sociologie est ici flagrante. En sociologie, ces informations, souvent écrites à la main, sont quelquefois accrochées les unes sur les autres. Elles côtoient même parfois les publicités, les annonces de soirées, voire les affiches politiques. L'absence de panneau sous verre en sociologie n'empêche en effet nullement un étudiant d'afficher ce que bon lui semble. L'expression y paraît ainsi *a priori* plus « libre ».

## UN AMPHITHEATRE QUI DATE

Tous les cours de première année de droit auxquels nous avons assisté ont lieu dans le même amphithéâtre : l'amphi 600. Comme son nom l'indique, il peut contenir environ 600 étudiants. Il a la forme d'un demi-cercle plongeant, donnant ainsi l'impression de se trouver dans une sorte d'arène. Il paraît très ancien, et l'ambiance qui s'en dégage est relativement froide. Trois entrées différentes placées sous l'amphithéâtre, débouchant en plein milieu de celui-ci, permettent d'y accéder. A l'intérieur même de l'amphithéâtre, d'énormes poutres de béton soutiennent le toit. Celles-ci sont placées de telle manière qu'en les suivant des yeux, notre regard va se fixer directement sur l'enseignant tout en bas au milieu de l'amphithéâtre.

Il n'y a aucune fenêtre, l'éclairage étant donc assuré artificiellement par de grands néons. Environ une vingtaine de haut-parleurs, suspendus au plafond, permettent de mieux suivre le cours de l'enseignant. De nombreux bruits extérieurs (portes, souffleries... ) se font entendre, l'amphithéâtre est donc relativement mal insonorisé. Il n'y a aucun affichage à l'intérieur de l'amphithéâtre, seule une affiche sur les portes d'entrée proclame : « *Nous appelons à votre sentiment d'appartenance à la faculté pour faire en sorte que la propreté des locaux soit maintenue, ce qui est indispensable à son image de marque* ». Cet appel à « *l'image de marque* » nous a étonné. La « réputation » serait-elle, dans cette faculté, la seule et unique raison invoquée afin de maintenir un certain degré de propreté? Malgré ces recommandations, l'amphithéâtre est toutefois assez sale, beaucoup plus qu'en sociologie en tout cas. Mais cette impression est sans doute dû en partie au fait que les bâtiments de la faculté de psychologie et de sociologie sont relativement récents (environ une dizaine d'année) comparés à ceux de droit (environ une trentaine d'année).

Le bureau de l'enseignant est placé sur une estrade. Derrière celui-ci un grand tableau vert à craie mal nettoyé est suspendu au mur, rappelant les tableaux d'écolier ; l'impression d'un amphithéâtre relativement ancien se faisant donc ici un peu plus ressentir. Juste devant le bureau se trouve une petite table sur laquelle est posé un rétroprojecteur, qui semble cependant ne pas beaucoup servir. Le siège du professeur, à roulettes et en cuir noir, semble très confortable. Concernant le mobilier étudiant, celui-ci est visiblement très dégradé. Les bureaux en bois sont tailladés et comportent de nombreux graffitis (ceux-ci sont variés : titres

de chansons, résultats sportifs, citations philosophiques...). Les sièges sont lacérés et défoncés, rendant relativement inconfortable la posture assise.

## UNE DISCIPLINE SELECTIVE

Les étudiants de première année de la faculté de droit de Rouen sont environ 800. Ils sont dans la plupart des cours divisés en deux groupes. Lors de nos observations, ils étaient environ 400 dans l'amphi. Selon les chiffres fournis par l'OVE, la population des étudiants en droit se compose essentiellement d'individus venant de bac E.S (36,6%). Viennent ensuite le bac L ( 24,2 % ), le bac STT ( 18,2 % ) et le bac S ( 12,6 % ). Cette prééminence des Baccalauréats E.S rapproche le droit de la sociologie. Mais peut être ne s'agit il pas alors exactement des mêmes bacheliers E.S.

Selon l'O.V.E de Rouen, les primo arrivants sont originaires pour 27,1 % d'entre eux de familles de cadres supérieurs. Une étudiante de Maîtrise, dont la mère est chômeuse et le père inspecteur des ventes, nous expliquera que cela se ressent parfois. Ainsi elle nous dira : *« Il y a des fils à papa, des fils d'avocats ou de juges qui se sentent forts par rapport aux autres. Ils parlent fort et donnent l'impression de tout savoir mieux que tout le monde. »* Mais comparé au taux d'enfants de cadres supérieurs en 1<sup>ère</sup> année de médecine (42,3 %) et en sociologie (14,8 %), les apprentis juristes semblent placés dans une position moyenne. Les 1ères années de droit proviennent, pour le reste, à 21,2 % de familles de professions intermédiaires, à 17,8 % d'ouvriers et à 12,2 % d'employés. En DEUG II 36.1% des étudiants en droit sont enfants de cadre supérieur (contre, rappelons le, 27,1% des primo arrivants). Comme en médecine, le passage en DEUG II semble donc plus aisé lorsqu'on est enfant de cadre supérieur. Les filles semblent plus nombreuses que les garçons. Cette impression est confirmée par les chiffres de l'OVE : en 1999, il y avait 983 filles inscrites en premier cycle de droit contre 637 garçons. Soit une proportion d'environ 60 % de filles, pour 40 % de garçons. Le droit serait donc plus masculin que la sociologie.

	91/92	92/93	93/94	94/95	95/96	96/97	97/98	98/99
S.T.A.P.S	72%	76,6%	70,9%	79,1%	53,5%	72,4%	55,8%	90,6%
Psycho/ Socio/S.E	48%	49,6%	45,9%	43,6%	53,1%	29,4%	33%	78,2%
Lettres et S.H	38,2%	30,2%	25,8%	24,2%	25,9%	31,7%	66,7%	67,2%
Sciences	63,4%	68%	71,4%	72,6%	71,6%	60,8%	59,3%	63%
Droit	49,6%	47,2%	49%	52,2%	47,7%	44,2%	53,8%	55,9%
Ensemble	49,3%	47,4%	43,6%	42,3%	41,7%	41,2%	54,3%	67,7%

### Taux de réussite en D.E.U.G 1 à l'université de Rouen en fonction des facultés

(les calculs sont effectués sur les présents et non sur les inscrits)

Source : O.V.E de Rouen (cf. Univers-Cité, N°11, février 2001, p 12)



La première année est un cap important puisque, toujours selon l'OVE, le taux de réussite en fin d'année 1998/1999 par rapport aux présents n'était que de 55,9 %<sup>31</sup>. C'est à dire que sur la totalité des étudiants présents à l'examen, un peu plus de la moitié passeront en deuxième année (le taux de réussite par rapport aux inscrits étant bien inférieur). Par comparaison, le taux de réussite par rapport aux présents s'élevait à 78,2 % en psychologie, sociologie, sciences de l'éducation et 90,6 % en STAPS. Une étudiante de 2<sup>ème</sup> année de droit, qui a un frère en sociologie, nous dira à ce propos : « *J'ai toujours été étonnée des taux de réussite à vos examens par rapport à nous, et aux autres fac. Vous avez quasiment tous 12, ou au moins tous la moyenne. Je trouve ça un peu bizarre mais bon...* » En fait en 1999, le taux de réussite par rapport aux présents en première année de droit était l'un des seuls (avec la médecine...) sur l'université de Rouen à ne pas dépasser les 60 %. A ce sujet, un maître de conférences en droit nous expliquera que : « *C'est un peu comme en prépas ou en médecine au niveau de la réussite de la première année* ». Ce rapprochement du droit avec la médecine et les classes préparatoires nous semble sociologiquement pertinent. La faculté de droit, comme celle de médecine, est donc nettement plus sélective que les autres. Ce qui peut être rapproché de leur recrutement social, ainsi que de leurs débouchés professionnels (médecins, avocats, juges, etc.).

De notre point de vue, il semble régner une certaine unité vestimentaire parmi les étudiants. Tous semblent soignés et plutôt coquets. Seuls un ou deux étudiants ont les cheveux longs et se trouvent dans les derniers rangs. Les filles ont pour la plupart, des cheveux longs, souvent attachés. Elles sont généralement habillées avec des pantalons moulants, ainsi que des pulls décolletés ou des chemises cintrées. Une majorité porte des sacs en bandoulière. La couleur dominante est le noir. Comme il a été dit ci dessus, la plupart des garçons ont des cheveux courts. Ce qui n'est pas le cas en première année de sociologie, où environ une dizaine de garçons ont les cheveux longs et détachés. Les garçons portent des jeans et des chemises (cette présence des chemises distinguant le droit et l'E.S.C dans l'ensemble des disciplines observées). Quelques-uns sont habillés dans un style plus « sport ». Toutefois il est important de noter que tous ces étudiants, quel que soit leur style, sont habillés de façon « clean ». Leur coiffure comme leurs vêtements paraissent donc être d'un style plutôt classique, ou conventionnel. Comme le dit le professeur interrogé : « *Pour la plupart ils sont sérieux et souvent trop laborieux, ils manquent de fantaisie.* » Le droit étant une discipline ancienne chargée d'énoncer ce qu'est le droit, ou si l'on préfère ce qui est droit, on peut se demander si cela ne rejaillit pas sur les étudiants eux-mêmes, qui à leur tour se doivent peut être d'être sérieux, dans la norme, d'en être les représentants ou la personnification en quelque sorte. De la même façon, cette discipline demande un certain ordre. Ainsi lors d'un entretien, une enseignante nous expliquera que les étudiants sont demandeurs de plan : « *S'ils n'ont pas leur plan, ils sont perdus.* » Lors des cours magistraux, on voit ainsi souvent les étudiants suivre le plan de cours qui leur a été distribué initialement, celui étant généralement très structuré. Ce dernier point renvoie aussi sans doute à la nature même du savoir juridique ou à sa structuration. Ainsi, une étudiante nous dira que pour suivre des études de droit, il faut avoir l'esprit très « *logique* ».

L'ensemble des étudiants utilise des blocs, des cahiers ou des feuilles volantes pour prendre leur cours. Il est intéressant de noter que quasiment tous ont une trousse posée sur la table. Leur façon de s'installer, de s'approprier l'espace, rappelle le lycée. Cette institution qu'est le lycée est beaucoup plus conformiste que n'est censée l'être la faculté, qui à un fonctionnement et une philosophie moins réglementée. Toutefois, lorsque nous observons de

---

<sup>31</sup> Source : Univers-Cité, le magazine de l'université de Rouen, n°11, février 2001, page 12. La source originale étant ici l'O.V.E de Rouen.

façon plus approfondie les étudiants de 1<sup>ère</sup> année de droit, nous sommes étonnés par leur comportement en cours. En effet, ils n'écoutent que peu l'enseignant. Lorsque que celui-ci dicte, ils notent. Mais dès que des explications sont données, tout le monde discute. Les étudiants de droit apparaissent alors moins disciplinés que nous l'attendions. Les explications et les exemples donnés par l'enseignant ne semblent pas spécialement les intéresser. Ils paraissent alors donner la priorité aux contenus les plus théoriques du cours, c'est à dire aux énoncés « *d'articles* ». Ce terme, ou la chose qu'il désigne, jouent manifestement un rôle essentiel dans cette discipline. Il semble être l'équivalent des « *dates* » ou des « *faits* » chez les historiens, des « *démonstrations* » chez les mathématiciens, ou encore des « *concepts* » chez les philosophes (les « *études de cas* » jouant alors peut être ce rôle à l'E.S.C). Chaque discipline travaille ainsi certaines catégories d'objets spécifiques, dont elle s'est fait en quelque sorte une spécialité, les étudiants apprenant vite à distinguer les objets importants des autres, bref à hiérarchiser la matière qui leur est proposée. Cette faculté à distinguer l'essentiel de l'accessoire pouvant être alors conçue comme un indice d'intégration à la discipline, et en un sens de disciplinarisation des esprits.

Ainsi, le comportement plus dissipé des étudiants quand l'enseignant passe aux explications ou donne des exemples, c'est-à-dire parle de choses censées être moins importantes, est repérable aussi dans d'autres disciplines, pourtant éloignées du droit, comme la sociologie ou l'histoire par exemple. En effet en sociologie, l'inattention des étudiants se fait également ressentir lorsque des exemples sont donnés par le professeur pour illustrer son cours. Ce qui en un sens est paradoxal, puisque les exemples sont censés alors expliquer les idées, ou concepts exposés. Serait ce que les étudiants ont compris ? Auquel cas, la nécessité d'exemples ne s'imposerait plus.

Un parallèle peut être fait entre l'ESC et la faculté de médecine, celui du choix des études. A la lecture des entretiens, il apparaît à plusieurs reprises que ceux qui choisissent d'aller en droit le font de façon apparemment rationnelle, c'est-à-dire en pensant à des débouchés professionnels précis, même si ceux ci sont susceptibles d'évoluer ensuite en fonction notamment de leur réussite académique. Ainsi une étudiante de Maîtrise nous explique son choix : « *En fait, ce qui m'intéressait en sortant de Terminale c'était plutôt une fac de géo, de lettres mais il n'y avait pas de débouchés. Puis le jour des journées portes ouvertes de la fac, je me suis dit que le droit pouvait être intéressant. Puis, j'ai continué sans savoir ce que j'allais faire.* »

## DESCRIPTIONS DE NEUF COURS DE DROIT

Les enseignants de droit donnent généralement leur cours assis derrière le bureau, et ne bougent pas trop afin que leur voix se fasse parfaitement entendre à travers le micro. Ainsi, le fait que le micro soit fixe ou attaché, relié à un fil ou sans fil, détermine *a priori* la prestation physique, oratoire, et donc pédagogique de l'enseignant, qui pourra ainsi être plus ou moins mobile dans l'espace, se rapprocher des étudiants situés au premier rang, faire des gestes plus ou moins amples, etc. Du fait du contenu des cours fondamentaux de droit dispensés en amphithéâtre, composés pour un bonne part de l'énumération de nombreux « *articles* », l'enseignant aura aussi tendance à regarder ses feuilles et donc à n'avoir que très peu de contact visuel avec ses étudiants. Bref, il en « *décollera* » moins que ne le ferait un enseignant dont « *la matière* » serait *a priori* moins contraignante. La « *matière* » enseignée paraît alors déterminer le type des prestations pédagogiques (cas aussi des sciences avec le recopiage de longues démonstrations au tableau).

La ponctualité ne semble pas être une norme particulière pour les enseignants en droit. En effet, lors des neuf observations effectuées, nous avons pu observer plusieurs retards (de 5 à 15 minutes). Ce qui nous a étonné, car nous nous attendions à plus de rigueur de la part de juristes.

Le cours de droit public, censé commencer à 10h15, ne commence pas à l'heure prévue. En effet l'enseignant arrive avec 5 minutes de retard. Il s'installe à son bureau, sort sa chemise et commence à relire ses cours. Pendant ce temps, les étudiants discutent. Ces derniers étant tous arrivés à l'heure, aucun retardataire n'a été observé. Lorsque l'enseignant prend le micro, il ne dit pas bonjour et commence directement le cours sans introduction. Peu à peu le silence se fait parmi les étudiants. L'enseignant parle lentement, sur un ton monotone, tout en ne regardant que les élèves placés juste devant lui. Il est assis pendant toute l'heure à son bureau, son cours sous le nez, et s'y référant de temps en temps. Le contact avec les étudiants est donc minimum. Malgré le relatif silence de l'amphithéâtre, on peut cependant entendre un léger bavardage. Dès que l'enseignant accélère un peu le rythme de son cours, les bavardages s'intensifient. C'est également le cas lorsque des exemples sont donnés. L'attention des étudiants semble donc se fixer uniquement sur le cours, et tout ce qui est autre que la prise en note de celui-ci, comme l'illustration par des exemples, ne semble pas être important pour eux.

Les étudiants bougent beaucoup (nous avons remarqué qu'ils se grattent également beaucoup) ; une certaine difficulté à tenir en place se faisant donc ressentir. L'enseignant ne demande à aucun moment si les étudiants suivent. Il ne s'arrête jamais et ne répète pas ses phrases, ni ses citations, juste les mots les plus difficiles. Les étudiants ont apparemment le plan, et il faut donc qu'ils se « débrouillent » pour suivre l'enseignant. Beaucoup d'étudiants ont la tête en l'air et soufflent de dépit. Environ toutes les 5 minutes, les bavardages reprennent pour quelques instants, s'estompent, puis reprennent à nouveau... L'impression qui ressort est que les étudiants trouvent ce cours ennuyeux, et qu'ils n'hésitent pas à le montrer. A aucun moment l'enseignant ne demande aux étudiants, lorsque ceux-ci sont bruyants, de se taire. Il continue son cours imperturbablement. Les bavardages s'intensifient à partir de 11h. Même lorsqu'un téléphone portable sonne, ni les étudiants ni l'enseignant ne réagissent. Très peu d'étudiants continuent à noter le cours. Pourtant, même si l'impatience d'en terminer avec ce cours semble évidente, aucun d'entre eux ne semble se rendre compte qu'il ne reste que quelques minutes et ne commence à ranger ses affaires, attitude par contre très répandue en sociologie. Soudain, l'enseignant donne l'impression de s'arrêter au milieu d'une phrase, puis dit : « *A bientôt* ». Il part alors beaucoup plus rapidement que la plupart des étudiants, ces derniers n'ayant donc pas le temps de lui poser des questions.

L'enseignante de droit privé arrive avec 10 minutes de retard. Elle ne dit pas bonjour non plus et commence son cours directement. Les étudiants en ont le plan. L'enseignante dicte son cours lentement et lit ses feuilles mot à mot, en répétant des bouts de phrases. Tous les étudiants semblent suivre ce qu'elle dit. Mais dès qu'elle ne dicte plus et commence à donner un exemple, ou à expliciter un point précis, les étudiants se mettent à discuter entre eux. Le contenu du cours est structuré, chaque section titrée du cours est relative à un article précis. Les étudiants ne posent aucune question à l'enseignante, et celle-ci ne demande à aucun moment si le besoin s'en fait sentir. Ici aussi, l'impression d'une interaction pédagogique minimale entre étudiants et enseignant se fait ressentir. Plusieurs étudiants se plaignent, à plus ou moins haute voix : « *Ca me saoule !* », « *Qu'est-ce qu'on gratte encore !* ». L'enseignante se ronge les ongles tout en continuant son cours. Elle décide

finalement d'arrêter celui-ci quelques minutes en avance, puis annonce brièvement ce qui sera étudié au prochain cours, et s'en va. D'autres cours semblent se dérouler de la même manière, c'est à dire que l'enseignant n'a pas toujours une attitude très pédagogique et écoute peu les demandes des étudiants. Ainsi dans le cours suivant, l'enseignante ne tiendra pas compte des remarques des étudiants quant au rythme.

Le cours d'introduction historique au droit est commencé depuis 1 heure, mais c'est le moment de la pause. Le cours reprend au bout de 15 minutes. L'enseignante a un accent particulier, elle est en fait de nationalité grecque. Elle porte un tailleur noir, des lunettes, des mocassins plats. Elle parle vite, mais répète parfois certains mots. Lorsque des mots sont difficilement compréhensibles, les étudiants n'hésitent pas à regarder sur le cours de leur voisin, au lieu de demander à l'enseignante de répéter. Celle-ci a distribué un plan du cours en début d'année. Mais il ne semble pas être complet, car des parties sont à rajouter. Lorsqu'elle note un mot au tableau, il y a un début d'agitation dans l'amphithéâtre, certaines personnes n'arrivant pas à lire. A d'autres moments, des étudiants se plaignent que l'enseignante accélère trop le rythme. Mais celle-ci ne semble pas y prêter attention, car elle ne réagit pas et poursuit son cours. Vers la fin du cours, certains étudiants commencent à s'étirer et à bâiller, d'autres regardent leur montre ou sortent leur téléphone portable. Enfin, certains commencent même à ranger leurs affaires, mais les ressortent vite lorsqu'ils s'aperçoivent que l'enseignante n'a pas l'intention de finir son cours tout de suite. Elle annonce finalement la fin du cours après avoir débordé de 5 minutes l'heure prévue. Les étudiants semblent alors se réveiller. Quelques-uns abordent l'enseignante pour lui poser des questions. Celle-ci y répond brièvement.

Le cours de droit public débute à l'heure, c'est à dire à 14h45. En arrivant, l'enseignante s'installe à son fauteuil et commence par faire des remarques sur l'examen qui a eu lieu quelques jours auparavant. Elle n'est pas très encourageante, puisqu'elle leur explique qu'il y a beaucoup de chance de redoubler sa première année (d'après elle, autant qu'en médecine, le choix de cette discipline pour se comparer nous paraissant à nouveau sociologiquement intéressant...), et que si les résultats sont trop médiocres, les étudiants ont intérêt à choisir une discipline qui leur convient mieux : « *Si vous avez quatre de moyenne (...), alors, il vaut mieux que vous changiez de discipline (...), et puis on ne sait jamais, vous aurez peut-être la chance de trouver ce que vous cherchez.* »

Puis elle commence le cours. Les élèves semblent noter « mot à mot », sans réellement comprendre, puisqu'ils réussissent à parler en prenant des notes. Qui plus est, dès que l'enseignante donne des exemples et s'arrête de parler, ils s'agitent et discutent entre eux. D'ailleurs, elle demandera à deux reprises le silence. Elle s'inquiète aussi plusieurs fois de savoir si les élèves ont compris ce qu'elle vient d'expliquer. Elle est pédagogue, ou tente de l'être. Toutefois ce cours apparaît comme rébarbatif, et même soporifique, puisqu'une étudiante dort. Pourtant, il semble facile à comprendre, même pour un étudiant qui ne se destine pas à faire du droit.

Plusieurs étudiants sont en avance pour ce second cours de droit public. Ils occupent l'amphithéâtre en relisant leurs notes. Le cours commence en retard : l'enseignante arrive à 13h45 (au lieu de 13h30). Elle est jeune (une trentaine d'années) et habillée de façon plutôt décontractée. Elle s'installe, sort ses notes et commence son cours sans aucune introduction, ce qui semble habituel dans cette discipline. Elle dicte et ne bougera pas de son fauteuil durant tout le cours (sauf pour aller chercher un café à la pause). Lorsqu'elle dicte, les étudiants écoutent. Si elle s'arrête et commente ce qu'elle vient de dire, les étudiants se mettent à

discuter. La plupart des étudiants sont passifs et ont l'air de s'ennuyer. Le cours est monotone et ne semble pas vivant. Durant ces deux heures, il n'y aura aucun échange entre enseignant et étudiants. L'enseignante semble en fait exposer son cours, c'est à dire un long énoncé d'articles, puis repartir. Les étudiants consomment ce que l'enseignante dit. Apparemment, le cours tel qu'il est exposé n'encourage guère à la réflexion. Il faut l'apprendre, un point c'est tout. Peut-être que cette impression est due au fait que cette discipline est établie et acceptée depuis longtemps. En effet, le droit est le symbole de quelque chose d'ancré. C'est un fondement qui, à ce titre, ne se discute pas. Certains enseignants semblent d'ailleurs donner cette image à travers leur posture, comme leurs vêtements.

Le troisième enseignant de droit public est un homme d'une cinquantaine d'années. Il est grand et mince et porte un « costard-cravate ». Il parle lentement et donne des exemples, mais emploie un vocabulaire très technique (cours de cassation, décrets, inconstitutionnalité...) ce qui ne nous permet pas, à nous, étudiants en sociologie, de suivre le cours. Apparemment, d'autres élèves ont le même problème que nous, puisque environ six étudiants vont partir durant les quarante premières minutes. Ceux qui ne parlent pas discutent entre eux pour se demander des explications. Durant ce cours, un téléphone portable sonne mais personne n'y prête vraiment attention. Cela paraît habituel. A la fin du cours, l'enseignant part en même temps que les premiers élèves.

Nous avons décidé d'observer quelques cours de 2<sup>ème</sup> année de droit, afin de comparer avec ceux de 1<sup>ère</sup> année, et voir si les différences étaient flagrantes.

Le cours de « droit des biens » commence à l'heure. Le mot de « *servitude* » y sera répété de nombreuses fois par l'enseignant. Celui-ci a environ 50 ans, et porte un costume sombre, ainsi qu'une cravate. Il est assis derrière son bureau, et lit son cours. Il ne regarde pratiquement jamais les étudiants. Le contact visuel avec les étudiants semble donc être tout aussi faible en 2<sup>ème</sup> année de droit qu'en 1<sup>ère</sup>. A l'aide d'un rétroprojecteur placé devant lui, il projette le plan de son cours sur le tableau. Une quarantaine d'étudiants sont présents, disséminés un peu partout dans l'amphithéâtre. Beaucoup de petits groupes de 2 personnes, souvent 2 garçons ou 2 filles, sont formés. Il y a également quelques personnes seules (bien souvent placées en haut ou dans un coin de l'amphi). Quasiment tous les garçons portent une chemise (cette présence des chemises ayant déjà été remarquée en 1<sup>ère</sup> année), avec un pull « classique » par-dessus. Tous ont les cheveux courts. Les filles sont habillées d'une façon plus « décontractée ». Leurs cheveux sont plutôt longs, et bien souvent attachés. On remarque de nombreuses lunettes parmi les étudiants. Il n'y a pas un bruit dans l'amphithéâtre, pas un bavardage, beaucoup moins qu'en 1<sup>ère</sup> année en tout cas. Il est vrai que les étudiants sont également beaucoup moins nombreux. Alors que l'enseignant dicte son cours, une personne, visiblement un autre enseignant, arrive par une porte placée derrière le bureau pour prendre quelque chose. Il étonnant de voir que de là où je suis placé, c'est-à-dire du haut de l'amphithéâtre, on pourrait croire, en regardant ces deux enseignants, qu'on est en présence de sosies ; d'une certaine corpulence, cheveux blancs, costume sombre, cravate, ils se ressemblent en effet comme deux gouttes d'eau. L'enseignant termine le cours en annonçant le titre du prochain cours.

## CONCLUSION

Un cours magistral, que ce soit en faculté de droit ou en sociologie, suppose l'émission de connaissances de la part d'un enseignant, et la réception de ces connaissances par les étudiants. Il y a donc un acteur qui parle, l'enseignant, et un groupe qui écoute, les étudiants. On est donc en présence ici d'une représentation au sens Goffmanien. Il existe en effet un certain consensus implicite qui indique à chacune des deux parties comment se comporter dans une telle situation. Si la situation ne se déroule pas de façon conforme, il peut alors se produire un certain malaise, une certaine gêne. Ainsi, afin que la situation se déroule de manière conforme, l'étudiant se doit d'écouter l'enseignant. Pourtant, le problème de l'attention se pose dans la plupart des cours magistraux, aussi bien en droit qu'en sociologie. Mais ils ne se déroulent cependant pas de la même façon dans ces deux disciplines<sup>32</sup>.

En droit, comme en sociologie, ou comme dans toute autre faculté, il arrive souvent, lors de cours magistraux où se trouvent de nombreux étudiants, que les conversations de ceux-ci se fassent soudainement entendre, alors même que l'enseignant parle. Ce fond sonore est un indicateur indiquant à l'enseignant qu'il doit modifier rapidement sa prestation s'il ne veut pas, toujours au sens Goffmanien, « perdre la face ». Ce fond sonore apparaît, dans la plupart des cas, à partir du moment où l'enseignant, par une certaine inflexion de la voix, montre qu'il ne dicte plus son cours, mais qu'il est en train de commenter un point précis. La plupart des étudiants s'arrêtent alors de noter. Mais au lieu de continuer à l'écouter, ils ont alors tendance à relâcher leur attention et à se mettre à discuter entre eux. Ce comportement s'explique sans doute par le désir, après une prise de notes sur un rythme plus ou moins soutenu, d'effectuer une petite « pause » de quelques dizaines de secondes avant la reprise du cours en tant que tel. Bref ils se reposent, se détendent quelques secondes.

La situation de cours magistral apparaît donc comme contraignante aux étudiants, qui s'accordent alors collectivement l'occasion de « souffler un peu ». Et de fait lors d'un cours magistral, l'enseignant a généralement le monopole de la parole (publique), tandis que les étudiants se doivent d'écouter et de noter ce que dit l'enseignant, afin notamment de pouvoir le « recracher » pendant l'examen, leurs paroles étant en quelque sorte reléguées du côté de la sphère privée. Il s'agit donc bien d'un rapport de domination d'un type particulier. Dans l'extrait de la thèse de Michel Verret reproduite en annexes, Durkheim parle de « *suggestion hypnotique* » pour décrire l'efficacité didactique du cours magistral. Et Michel Verret ajoute à ce propos : « *En élevant le maître sur sa chaire, en séparant le maître des élèves, en un face à face dyssémytrique, en contraignant les auditeurs à l'immobilité, au silence et à une posture d'écoute assise, en focalisant leur attention sur une figure immobile et parlante, elle même réduite à son propre buste, le cours magistral crée les conditions maximales d'une action d'envoûtement verbal, (...)* » (p 509 et 510)

Face à cet incident que représente la montée du bavardage chez les étudiants, l'enseignant peut alors adopter plusieurs attitudes. L'attitude la plus souvent adoptée en droit est l'évitement. C'est à dire que l'enseignant fait semblant de ne pas entendre le bruit et continue de parler comme si de rien n'était. Lorsqu'il aura terminé d'explicitier le point précis à commenter, et qu'il reprendra sur un ton « doctoral » la suite du cours, les étudiants se remettront alors à noter et les conversations cesseront. Il fait ainsi preuve d'une « inattention calculée ». A l'inverse, en sociologie, ces conversations ne sont pas ignorées de l'enseignant. Afin de « faire bonne figure », celui-ci montre qu'il est conscient du bruit, et n'hésite pas à

---

<sup>32</sup> Parmi les travaux comparant droit et sociologie, on peut notamment citer celui de Ajinca Lynn : D'un monde à l'autre, ou la routine en faculté de sociologie et de droit, Université de Nantes, Département de sociologie, cours de méthodologie de Mr B Lehmann, DEUG 1, (1998 ?), dont nous avons reproduit des extraits en annexes.

réprimander la partie de l'amphithéâtre, ou les étudiants concernés lorsqu'il arrive à les repérer. Il aura aussi souvent tendance à chercher à expliquer la cause de ce bruit, relevant soit de facteurs extérieurs à son cours, mais aussi parfois en rapport avec celui-ci. Parfois même, il n'hésitera pas à utiliser la situation afin d'illustrer son cours.

Pour conclure, il faut préciser aussi qu'en étudiant les 1ères années de droit, il a été difficile de déceler des caractéristiques communes à l'ensemble des étudiants de cette faculté. En effet, les primo arrivants constituent une masse importante, encore peu socialisée et « disciplinée » par la discipline juridique, et la sélection se fait en fin de première année de DEUG, surtout en droit où la 1<sup>ère</sup> année semble être un cap difficile à passer, comme en médecine. Toutefois, en comparant le droit à la sociologie ou aux autres facultés plus proche de nous, comme l'histoire par exemple, nous avons remarqué que les étudiants en droit étaient particulièrement rigoureux. Ajouté à d'autres aspects, comme par exemple les panneaux administratifs beaucoup plus organisés en droit qu'en sociologie, l'importance des « plans » de cours dans cette discipline, ou encore la proportion importante d'enfants de cadres supérieurs, certains indices nous amènent finalement à penser que le droit, tout comme la loi qu'elle représente, est un enseignement qui est fortement établi, et qui ne se remet que difficilement en cause. Il nous a semblé également que ce côté rigoureux du droit se retrouvait à travers la pédagogie de cette discipline. Celle-ci nous est en effet apparue comme quelque peu dogmatique. Le droit s'apprend, c'est une matière positive, et qui ne se discute apparemment pas beaucoup. D'où sans doute cette description laconique des cours de droit faite par une étudiante de droit de 2<sup>ème</sup> année: « *Bah le prof arrive, il s'assoit, il fait son cours, voilà quoi ... (rire)* » Enfin, l'ensemble des enseignants de droit nous ont semblé également assez rigoureux dans leur manière d'aborder leur cours, même si la ponctualité n'était pas toujours de mise. Toutefois, des entretiens plus nombreux nous auraient permis d'en savoir plus quant à leur façon de concevoir l'enseignement et la pédagogie. A ce titre, ce travail est plus à concevoir comme une esquisse, un commencement, que comme un travail véritablement achevé.

## ANNEXES DROIT

### ENTRETIEN AVEC UNE ETUDIANTE DE 2EME ANNEE DE DROIT

Qu'est-ce que tu fais en droit ?

*Tu veux dire pourquoi j'ai choisi le droit ? (rire) Bah en fait je ne savais pas trop quoi faire. J'aurais pu faire géo ou... en fait c'est toute l'idée de justice qui m'intéressait. **J'avais envie d'être juge ou avocat, enfin tu vois, quoi ! Mais il faut être bon pour arriver jusque là, alors j'ai compris qu'il fallait revoir ses ambitions à la baisse.** Je me suis rendue compte que les concours sont très durs. Sur 3.000 demandes, il n'y a que 100 personnes de pris. La mention bien est à 15. (en fait, elle a redoublé sa 1<sup>ère</sup> année).*

Pourquoi n'as tu pas choisi de faire des études de sociologie, par exemple ?

*Bah en fait c'est trop vague. Je n'aurais pas trop su quoi faire après. **Le sociologue c'est vague comme notion.** Oui, après le DEUG, on peut faire des concours mais bon...*

Quelles sont les matières les plus importantes du cursus de droit ?

*En 1<sup>ère</sup> année il y a droit de la famille... en 2<sup>ème</sup> droit civil... et en 3<sup>ème</sup> il y a droit des obligations. Pour moi, en 2<sup>ème</sup> année, il y a aussi droit administratif qui est très important.*

**Tu pourrais me décrire un cours de droit...**

**(rire) Bah le prof arrive, il s'assoit, il fait son cours, voilà quoi ... (rire)**

... Oui enfin, t'as peut-être des profs que tu préfères à d'autres ?

*Ah oui, il y en a un. C'est un prof de droit administratif. Il fait des cours en béton... bien que ce soit soporifique. Il est sympa avec les étudiants, ouvert. Et en plus... (elle touche sa tête avec sa main), c'est un gars qui en a là-dedans.*

Pourrais-tu me dire quels types d'examens vous avez ?

*On a des commentaires d'arrêt, en matière fondamentale, en 2<sup>ème</sup> année. Des disserts. Et des QCM... ça c'est balèze.*

Y'a t-il des associations en droit ?

*Elle réfléchit longuement. Oui je crois que c'est la corpo, enfin je suis pas sûr. Moi j'y vais jamais, donc je ne sais pas trop.*

Quel est le volume d'heures de cours ?

*22/23 heures. (elle réfléchit). Oui c'est ça, en 2<sup>ème</sup> année j'ai 22 heures. C'est pareil en 1<sup>ère</sup> année.*

Peux tu me dire comment, en droit, la fac de sociologie est-elle perçue ?

*Bah moi je sais qu'il y a du travail. Plus vous avancez plus vous bossez, plus vous avez des trucs à rendre. Moi je sais que vous n'êtes pas une fac de fumistes, même si vous avez moins d'heures. Je me souviens que quand j'aidais mon frère à taper les dossiers qu'il avait à rendre, et bien il y avait du boulot. (en fait son frère est étudiant en sociologie).*

Quelles sont, à ton avis, les qualités nécessaires pour faire du droit ?

*Travailleur... « barge » (rire)... il faut être travailleur. Et il faut être très très logique.*



... Et pour faire socio ?

*Il faut une certaine ouverture d'esprit.*

... Et en histoire, par exemple ?

*Heu en fait, je crois que c'est plus des fumistes. J'en connais. Ils travaillent, mais pas trop.*

... Et en AES ?

*Bah, en fait, je peux te dire que la fac d'AES est moins bien perçue par le droit, que la socio. Souvent, ceux qui ont raté leur 1<sup>ère</sup> année d'éco-gestion se réorientent vers l'AES parce que c'est censé être un peu plus facile. En plus, souvent ils viennent de STT, qui est beaucoup plus professionnalisant.*

Pourrais-tu me dire, à peu près, le coût moyen, d'un étudiant de droit ?

*Comme vous, on a 2.700 francs pour l'inscription. Mais en plus il y a tous les bouquins, qui valent à peu près 200 francs chacun. Il y a d'abord le Code Pénal qui coûte 189 francs, le GAJA 200, le Chapuis 100... En tout, il y en a environ pour 1.000 francs. C'est pas obligatoire, mais c'est vivement conseillé.*

Peux tu me dire quelques mots sur la répartition... sexuelle... entre blancs et noirs... ?

*Oui, c'est vrai. Les Maghrébins, par exemple, ils sont souvent ensemble. D'ailleurs, comme tu peux le voir (l'entretien se passe à la B.U, côté droit), S. (une étudiante que l'interviewée et moi connaissons), est elle avec toujours avec Y... et les autres. Les noirs, par contre, se mélangent plus.*

... Et au niveau de la répartition entre garçons et filles ?

*Non, tout le monde se mélange. Moi, par exemple, je suis souvent avec plein de garçons.*

Et y-a-t-il plus de filles que de garçons, ou l'inverse ?

*Il y a plus de filles.*

Pourquoi, à ton avis ?

*Je ne sais pas trop. **Je sais que beaucoup d'entre elles veulent faire juge des enfants.** Mais bon sinon... Surtout, dans ton entretien, note bien que je ne suis pas représentative du droit. J'ai mon frère qui est en socio, et je connais plein de monde là-bas. Si tu veux, je pourrais te trouver des gens de droit plus classique... D'ailleurs j'en connais un, celui-là il est bien barré...*

Qu'est-ce que tu penses du déménagement de la fac de droit ?

*Je trouve que c'est bien qu'on ait des nouveaux locaux. Mais ce qui est dommage, c'est qu'on reste entre nous, entre droit, éco, AES. C'est toujours les mêmes têtes. Ca aurait été bien d'avoir d'autres têtes.*

Autre chose ?

*Oui. Je ne vais quand même pas dire vous dire que des compliments (rires). **J'ai toujours été étonné des taux de réussite à vos examens par rapport à nous, et aux autres fac. Vous avez quasiment tous 12 ou au moins tous la moyenne. Je trouve ça un peu bizarre mais bon...***

**ENTRETIEN AVEC UNE MAITRE DE CONFERENCES DE DROIT**

Comment définiriez vous les étudiants de première année de droit ?

*Ils sont hétérogènes, enthousiastes, sympas. Il y en a une minorité qui n'a rien à faire là. Pour la plupart ils sont sérieux et souvent trop laborieux, ils manquent de fantaisie.*

Est-ce que l'on peut dire que ce sont les mêmes chaque année ?

*Oui, il y a toujours le même quota de fumistes, de rigolos... Comme dans un groupe de touristes ! Il y a comme une répartition naturelle...*

D'où viennent-ils, quel bac ont-ils fait ?

*Globalement ils viennent de bac ES, scientifique ou littéraire.*

Pourquoi ont-ils choisi le droit ?

*La majorité ne sais pas quoi faire plus tard, mais ils se disent qu'il y a des débouchés. Une minorité veut être commissaire, une majorité juge pour enfants.*

Quelle est la réussite à la fin de la première année ?

*Dans mon cours il y a environ 30% de réussite. Mais d'autres profs ont de meilleurs résultats. Pour les bac STT c'est plus difficile. Les bac S réussissent, car ils ont une rigueur. Pour les bac ES et L c'est plus mitigé. C'est un peu comme en prépas ou en médecine au niveau de la réussite de la première année.*

Que font ceux qui passent en deuxième année de DEUG ?

*La plupart va jusqu'à la Maîtrise, sauf ceux qui font des concours à la fin de la Licence. (Niveau bac plus trois.) Après la Maîtrise ils veulent passer le concours d'avocat, de conseiller juridique des entreprises, de magistrature. Environ 5% feront un troisième cycle. Finalement 2 sur 320 seront universitaires.*

Comment faites vous vos cours ?

**Je fais un plan structuré, ils sont demandeurs de plans, ils sont en droit ! S'ils n'ont pas leur plan, ils sont perdus.** *C'est un cours de trois heures avec deux pauses, sinon c'est la révolution. Je ne dicte pas, je parle. Je refuse de dicter, sinon ils me redemandent la fin de la phrase.*

Quel est votre parcours ?

*J'ai un bac C, puis j'ai fait khâgne, puis j'étais admissible à Normal sup'. J'ai fait science po. J'ai trois Maîtrise en allemand, en éco., en droit. J'ai fait une thèse de doctorat. Maintenant je suis maître de conférences.*

## ENTRETIEN AVEC UNE ETUDIANTE EN MAITRISE DE DROIT PRIVE .

Elle a 23 ans. Sa mère est au chômage et son père inspecteur des ventes.

Pourquoi as tu choisi de faire des études de droit ?

*Au début je pensais faire un BTS, mais cela ma semblait trop court, je ne voulais pas me retrouver sur le marché du travail trop jeune.*

Quel BTS voulais-tu faire ?

*Un BTS de marketing ou de commerce. En fait ce qui m'intéressait, en sortant de Terminale, c'était plutôt une fac de géo, de lettres, mais il n'y avait pas de débouchés. Puis le jour des journées portes ouvertes de la fac je me suis dit que le droit pouvait être intéressant. Puis j'ai continué sans savoir ce que j'allais faire.*

Et maintenant, est ce que tu sais ce que tu veux faire ?

*Je veux finir ma Maîtrise. En droit il n'y a pas de mémoire. Ce n'est que des partiels.*

En quoi consistent vos cours ?

*Il y a beaucoup de TD avec des arrêts à commenter. En fait, il y a une méthode pour expliquer ce que signifie l'arrêt et à quoi il sert. Il y en a pas mal qui approfondissent plus. Ils vont à la bibliothèque et regardent quand ont été utilisés ces arrêts. Moi, je ne le fais pas.*

Comment décrirais-tu les étudiants de droit ?

*Il y a une majorité d'élèves rigoureux. Ils approfondissent beaucoup. D'ailleurs il y a pas mal de concurrence. Il y a des fils à papa, des fils d'avocats, ou de juges qui se sentent forts par rapport aux autres. Ils parlent forts et donnent l'impression de tout savoir mieux que tout le monde.*

## SCIENCES ET LETTRES, UNE OPPOSITION QUI DURE

Béalet Julien – Imbert Marion

Contrairement à la médecine, le pôle universitaire dédié aux sciences se situe à Mont-Saint-Aignan. Il y eut tout d'abord en 1958, le collège des sciences. Et c'est en 1965 que le pôle scientifique, mais aussi la faculté des Lettres, furent créés à Mont-Saint-Aignan. Ce pôle regroupe de nombreux bâtiments consacrés aux différentes disciplines scientifiques, comme par exemple le bâtiment principal de sciences, le bâtiment des sciences physiques, celui de biologie, etc.

Comme on peut le constater sur le plan reproduit en couverture de notre rapport, le pôle scientifique, accompagné de l'I.N.S.A et de l'I.U.T, est séparé spatialement par la rue Lavoisier du pôle littéraire (qui comprend notamment l'histoire et la philosophie), ainsi que du pôle juridique et économique, la bibliothèque de lettres et de droit séparant à son tour nettement les lettres et le droit. Sur le plan, l'U.F.R de psychologie, sociologie, sciences de l'éducation, qui rappelons-le est de création assez récente, semble faire la transition entre le pôle scientifique et le pôle littéraire. Et de fait, si pour certains la sociologie est une science « molle » ou à venir, pour d'autres, elle peut légitimement se réclamer être une science à part entière. Ce clivage spatial, qu'il soit volontaire ou non, laisse à penser que chacun de ces deux pôles est autosuffisant. La preuve en est que la totalité des binômes de l'atelier, n'avait jamais mis les pieds en faculté des sciences. Ainsi, chaque faculté semble « vivre » de manière autarcique, puisque aucun contact ne semble nécessaire. Un étudiant en sciences reconnaît clairement qu'ils se sentent à part : *«Oui, c'est clair. Nous, on est là. Et, y'a que les scientifiques.»*

La séparation entre les lettres et les sciences, qui existe déjà fortement au lycée, se poursuit donc ensuite à l'université, et il est étonnant de voir ainsi s'objectiver dans l'espace des oppositions proprement intellectuelles. La séparation spatiale apparaît encore plus nettement avec l'Ecole Supérieure de Commerce. D'un côté l'E.S.C, avec ses bâtiments flambant neufs, et à l'opposé les bâtiments anciens et mal entretenus de la faculté des sciences. Non seulement ces deux établissements sont très éloignés socialement comme intellectuellement, mais à cela s'ajoute la séparation géographique. Un étudiant interviewé dira ainsi qu'il ne se sent *«pas du même monde»* que les élèves de l'Ecole de Commerce. Cette séparation spatiale des différentes facultés, qui est donc aussi sociale, intellectuelle, etc., se retrouve aussi avec la faculté de Médecine, située à Rouen, à proximité des infrastructures hospitalières. Et il est frappant de constater que la faculté de droit projette de déménager prochainement, afin de s'installer au centre ville à côté de la préfecture.

La lecture des statistiques présentées en introduction du rapport montre que les étudiants des facultés de droit et de médecine viennent généralement de milieux plus aisés que les étudiants des facultés des sciences et des lettres. Dans le cadre de cet atelier, et ne pouvant étudier l'ensemble de la faculté des sciences, nous avons décidé d'étudier une branche spécifique des mathématiques : en l'occurrence la première année de D.E.U.G. mention Mathématiques, Informatique et Applications aux Sciences (M.I.A.S.). Il existe trois mentions concernant les mathématiques à l'université. La plus orientée vers les mathématiques est la mention M.I.A.S. Ensuite, existe la mention S.M. (Sciences de la Matière) plus orientée vers la mécanique et l'électronique, et enfin la mention M.A.S.S. (Mathématiques Appliquées aux

Sciences Sociales) plus orientée vers les sciences de l'homme. Le tableau suivant détaille les enseignements de ces trois mentions.

*Tableau 1* : Les premiers cycles universitaires de mathématiques en 1998

I) <u>Diplôme</u>	II) <u>PREMIER CYCLE</u>	III) <u>Enseignements</u>
	D.E.U.G. M.I.A.S.	Algèbre Géométrie Probabilités Architecture des ordinateurs Physique Mécanique
Bac. S.	D.E.U.G. S.M.	Mécanique Thermodynamique Electronique Physique Chimie Sciences de la Matière
	D.E.U.G. M.A.S.S.	Mathématiques Informatique Psychologie Sociologie Histoire-Géographie Economie

Source : « L'Etudiant » numéro hors série (« Le guide des études supérieures 1998 »)

## Un bâti ancien...

Pour bien comprendre l'organisation de la faculté de sciences, il paraît important de s'attarder sur la répartition géographique et administrative des bâtiments. En effet, et comme le souligne le plan, trois filières scientifiques disposent de leur propre bâtiment (celle de sciences physiques, celle de biologie, et celle de mathématiques). De plus, des cours relatifs à ces trois filières sont dispensés dans le bâtiment principal de sciences. Il est intéressant de constater aussi que la bibliothèque universitaire de la faculté des sciences est, comme celle de lettres et droit, indépendante de tous ces bâtiments. Ainsi, la dispersion des bâtiments, mais aussi de la B.U., peut dérouter puisqu'ils ne sont pas tous regroupés. Concernant l'architecture, les trois bâtiments de la faculté des sciences semblent anciens. En effet, ils contrastent nettement avec les bâtiments imposants et modernes de l'I.R.C.O.F, ou encore de l'I.U.T. Tous ces bâtiments sont d'une superficie relativement importante et s'élèvent sur plusieurs étages. De plus, ils disposent tous d'assez vastes parkings.

L'ensemble des observations a eu lieu dans le bâtiment principal. Il est de taille comparable à celle du bâtiment de droit, d'économie et de gestion administrative. D'ailleurs, la comparaison concerne également leurs état de vétusté, puisque, de l'avis des différents observateurs, une importante rénovation du bâtiment principal serait la bienvenue. Des dispositions sont d'ailleurs prises pour améliorer le cadre de vie des étudiants (espace vert devant l'entrée du bâtiment, cabines téléphoniques, travaux d'aménagement du parking, espaces réservés au stationnement des deux roues, mise à la disposition des élèves d'une boîte aux lettres fournie par une association étudiante baptisée Campus Actif afin d'émettre des suggestions sur la vie étudiante...).

### **... et peu entretenu.**

L'accès au bâtiment principal se fait par l'intermédiaire de doubles portes vitrées. Une fois à l'intérieur, on se retrouve dans un hall qui semble immense puisqu'il n'est pas séparé du premier étage (architecture semblable à celle du hall du bâtiment de sociologie). Cette architecture est angoissante, puisqu'elle rappelle l'architecture carcérale. Ce sentiment de confinement est renforcé par le manque de lumière naturelle et la présence, tout en haut du premier étage, de petites lucarnes qui ne laissent passer que peu de lumière.

Le nombre d'affiches arrachées, l'éclairage médiocre occasionné par la quasi-inexistence de fenêtres, les mégots de cigarettes dispersés sur le sol et les panneaux d'informations disposés çà et là, nous rappellent la vétusté et l'apparent manque d'entretien du bâtiment. Un étudiant reconnaît que les «*bâtiments sont délabrés*». Bien sûr, le hall ne constitue qu'une partie du bâtiment. Des couloirs longs et étroits donnent accès à de nombreuses salles aux portes de bois numérotées. Sur presque toutes ces portes est indiqué le type de matière enseignée (salle informatique, salle de chimie...), ce dont nous n'avons guère l'équivalent en sociologie. Dans les couloirs, les plafonds sont recouverts de moquette généralement sale, et les murs sont souvent fissurés. Ainsi, tous ces détails ne peuvent nous ôter l'impression de rendre visite à des détenus. Bien sûr la comparaison peut paraître excessive, mais elle correspond aux sentiments perçus par plusieurs observateurs.

Lors de nos observations, une exposition thématique sur l'infiniment petit, les molécules etc., se déroulait dans le hall, ce qui marque la volonté de rendre les sciences plus accessibles (surtout pour les non initiés). Il semble également qu'un réacteur d'avion y soit exposé, mais de façon permanente. Ces preuves du savoir scientifique et technologique rappellent la statue de Jeff Fribolet et le serment d'Hippocrate présents dans le hall de médecine. En effet ces «objets typiques» paraissent représenter l'esprit de ces différentes disciplines, puisqu'ils trônent fièrement dans les halls de ces deux facultés. La faculté de lettres ne dispose pas de tels fétiches, celle de psychologie, sociologie, sciences de l'éducation non plus. La question est donc de savoir pourquoi. Plusieurs réponses peuvent être avancées. L'une d'entre elles se trouve sans doute dans le rapport entre ces facultés et la matière. Si la science peut créer des «objets typiques» (comme des réacteurs d'avion, par exemple), les lettres ne peuvent guère créer que des livres. Ainsi les associations étudiantes en faculté de lettres semblent être ce qui se rapproche le plus d'un «objet typique». C'est à dire représentative de «l'esprit» d'une discipline. C'est notamment ce que nos camarades ayant enquêté en faculté d'histoire développeront au chapitre suivant.

Concernant l'affichage, on remarque une organisation efficace. Chaque discipline



dispose d'un tableau d'affichage sous verre, ce qui permet une lecture rapide et claire des informations diffusées. Qui plus est, chaque note d'information destinée aux étudiants a été au préalable tamponnée par l'administration, ce qui en assure l'exactitude. Ce qui n'est pas sans rappeler ce que nous avons précédemment observé en droit. Nous avons de plus remarqué qu'aucun affichage concernant des associations n'était présent. Un étudiant dira ne connaître aucune association spécifique aux sciences.

#### Le tableau d'affichage des premières années de D.E.U.G. mention M.I.A.S.

Au niveau administratif, la faculté des sciences n'est pas organisée de la même façon que celle des lettres. En effet, la scolarité fonctionne par guichets et non en secrétariats. Cinq guichets sont à la disposition des élèves de 9h à 11h le matin, et de 14h à 15h30 l'après-midi. Il est intéressant de constater que les horaires d'ouverture sont assez proches dans les différentes facultés observées, la médecine et l'E.S.C faisant exception. Ces services administratifs ont la configuration architecturale de salles d'attente avec leurs fleurs, leurs magazines, afin de faire patienter les étudiants.

L'accès au premier étage se fait à partir de deux grands escaliers disposés de part et d'autre du hall. A proximité de celui de gauche, se trouvent, à la disposition des étudiants, plusieurs machines et autres distributeurs de café ainsi qu'une vingtaine de tables et chaises situées au premier étage, ce qui semble traduire l'absence d'une véritable cafétéria. Le hall du bâtiment principal donne accès à trois amphithéâtres alignés les uns à côté des autres. Chacun portent le nom d'un scientifique reconnu (Onsager, Grignard et Laplace).

- Lars Onsager (1903-1976) est un chimiste américain d'origine norvégienne. Il a jeté les bases de la thermodynamique des transformations irréversibles, qui a, en particulier, des applications en biologie.
- Victor Grignard (1871-1935) est un chimiste français. Il découvrit les composés organomagnésiens, sources de nombreuses synthèses en chimie organique.
- Le marquis Pierre Simon de Laplace (1749-1827) fut astronome, mathématicien et physicien français. Auteur de travaux se rapportant à la mécanique céleste et au calcul des

probabilités, il est surtout célèbre pour son hypothèse cosmogonique (1796), selon laquelle le système solaire serait issu d'une nébuleuse en rotation.

(Source : « Le petit Larousse illustré », édition 1995)

La faculté des sciences est la seule, parmi les facultés observées, à rendre hommage à ses «maîtres» en baptisant de leur nom les amphithéâtres. Mais il est cependant nécessaire de souligner l'existence d'une exception en faculté des lettres, avec l'amphithéâtre Axelrad. Tous les cours magistraux de première année de D.E.U.G. mention M.I.A.S. ont lieu dans les amphithéâtres Onsager et Grignard. Leur accès est double, soit au rez de chaussé, soit au premier étage. Au rez de chaussé, les étudiants disposent d'un sas donnant accès au centre de l'amphithéâtre.

## **L'amphithéâtre Onsager**

L'amphithéâtre, de conception ancienne, est entièrement recouvert de bois. Des lambris clairs et larges recouvrent les murs de gauche et de droite, des lambris foncés et fins recouvrent le mur situé en face des étudiants ainsi que le plafond. L'amphithéâtre dispose de trois entrées, une au milieu, une dans le prolongement en haut, et enfin une à droite du tableau. Etant recouverte de lambris cette dernière n'est quasiment pas visible. En face de la première se trouve une sorte de grand placard en bois, dont les portes coulissantes ne sont pas fermées. D'autre part, l'amphithéâtre semble séparé à ce niveau entre le haut et le bas. Cette impression sera confirmée ensuite par la disposition des élèves.

Les enseignants disposent de deux tableaux coulissants occupant le tiers du mur faisant face aux étudiants. Ils sont de couleur verte et nécessitent l'utilisation de craies. Lors des observations, tous les binômes ont été surpris par l'ancienneté du matériel utilisé. Ainsi, les facultés de mathématiques et de médecine disposent encore de tableaux nécessitant l'usage de craies. Il existe un second point commun entre ces deux facultés, la présence d'une horloge dans l'amphithéâtre. Cependant, celle de science ne fonctionne pas. Enfin, les amphithéâtres de ces deux disciplines (comme ceux de droit d'ailleurs) ne disposent pas de fenêtres.

De part et d'autre du mur encadrant le tableau, deux grandes enceintes sont suspendues et ce qui semble être deux grands radiateurs, sont incrustés dans ce même mur. Le bureau de l'enseignant s'étend sur la même largeur que le tableau. Une partie de celui-ci est recouvert d'un film plastifié blanc et un trou semble indiquer l'absence d'un lavabo. Le plafond dispose de 35 néons dont 5 éclairent le tableau, ce qui facilite la prise de notes et permet également de bien voir le tableau. L'amphithéâtre est composé sur sa largeur de trois rangées de tables de tailles différentes, chacune disposant de bancs basculants de taille équivalente. Nous pouvons donc dire qu'il s'agit là d'une configuration plutôt classique pour un amphithéâtre.

Concernant le matériel mis à la disposition des étudiants pour garder l'amphithéâtre propre, deux poubelles en fer sont suspendues de part et d'autre de l'entrée du haut. Pour leur sécurité, deux extincteurs sont visibles en haut et en bas de l'amphithéâtre. Deux affiches rappellent aussi aux étudiants qu'il est interdit de fumer dans l'amphithéâtre et, quatre autres rappellent que les téléphones portables ne sont pas les bienvenus. Il est à noter que ces



dernières ne sont également visibles que dans le bâtiment de droit, d'économie et de gestion administrative. Comme en médecine, il n'y pas d'affiches politiques, ce qui tranche fortement avec ce que nous avons observé en histoire. Enfin, sur chaque table est inscrit un numéro, sans doute afin d'améliorer la disposition des élèves lors des partiels.

### Des étudiants «classiques»

Les étudiants de première année de D.E.U.G. mention M.I.A.S. sont en majorité des garçons. Ils semblent en général assez jeunes (entre 18 et 20 ans), ce qui n'est pas le cas en première année de D.E.U.G. de Sociologie. Cette différence d'âge trouve sans doute son explication dans le fait qu'il y ait une minorité de redoublement en terminale scientifique, ce qui confirme le tableau ci dessous montrant que la population étudiante en faculté de lettres est majoritairement plus âgée qu'en faculté des sciences. On peut donc penser que la population estudiantine de lettres a plus fréquemment redoublé dans le secondaire.

*Tableau 2 :* L'âge des nouveaux entrants à l'université selon la discipline en 1997/1998 (France métropolitaine)

Disciplines	18 ans et -	19 ans	20 et +	Ensemble	Effectifs	% de femmes
Médecine Odontologie	<b>69,20%</b>	18,30%	12,50%	100%	16 163	60,60%
Droit	48,60%	26%	25,60%	100%	34 181	64,60%
Lettres et Arts	47,40%	22,20%	30,30%	100%	24 135	76,90%
Sciences et Structure de la matière	<b>70,60%</b>	18,40%	11%	100%	29 721	<b>32,30%</b>
Sciences Humaines et Sociales	<b>39,90%</b>	27,60%	<b>32,50%</b>	100%	43 370	70,30%

Source : (M.E.N, Repères et références statistiques, 1998, p 159)

Les effectifs de la première année de D.E.U.G. M.I.A.S. semblent diminuer, puisque l'année dernière 288 étudiants étaient inscrits, contre un peu moins de 200 cette année. Cette tendance à la baisse des effectifs en sciences est semblable à la générale en France et inquiète beaucoup les enseignants. Selon les observateurs, une des caractéristiques marquantes de la population en sciences est la part réduite des étudiantes. Ainsi pour l'année 1999-2000, et selon l'OVE de Rouen, elles ne représentaient que 31.25% des étudiants inscrits. Ce chiffre est d'ailleurs très proche des chiffres nationaux fournis par le tableau 2 (voir ci-dessus).

*Tableau 3 :* L'origine scolaire des étudiants inscrits en première année de D.E.U.G. M.I.A.S. lors de l'année universitaire 1999-2000

Origine scolaire	S	STI	ETE	ES	STT	BAC. PRO	STL	TOTAL
Effectifs	264	11	4	3	3	2	1	288

Sources : Observatoire de la Vie Etudiante de l'Université de Rouen

Plus de 91% des étudiants inscrits en première année de D.E.U.G M.I.A.S., entre 1999 et 2000, ont suivi des études scientifiques (Baccalauréat scientifique). Ce qui laisse penser qu'il y a une sorte de prédisposition scolaire à suivre ce genre d'études, puisque les étudiants provenant de disciplines non scientifiques ( Bac. Pro., Bac ES...) ne représentent que 9% des étudiants inscrits. Pour les étudiants n'ayant pas suivi la filière scientifique au Baccalauréat, il existe des cours de rattrapage, de remise à niveau. Mais ces cours ne sont pas obligatoires.

Sur ces 288 étudiants, 75 ont redoublé leur première année, ce qui représente environ 26% de redoublants dans cette discipline pour l'année 1999-2000. Un étudiant interviewé nous a précisé qu'il était préférable d'effectuer son D.E.U.G en trois ans maximum. Seulement 13 étudiants ont bénéficié du statut de salariés, soit à peine plus de 4 % des étudiants inscrits. Par contre, plus de 35% des étudiants étaient boursiers. Ce qui explique peut-être la faible part des étudiants salariés, puisque plusieurs d'entre eux bénéficiaient d'aides financières.

Une autre caractéristique est apparue dans presque toutes les observations. Il semble que la part des étudiants étrangers soit très faible en première année de M.I.A.S. Lors de nos observations, seulement une dizaine d'étudiants étrangers semblaient présents en cours. Il semble que ce chiffre soit relativement constant, puisque les chiffres de l'année dernière font état de 13 étudiants étrangers, provenant de sept pays d'Afrique. Il est intéressant de comparer l'origine de ces étudiants avec celle des élèves étrangers de l'E.S.C. Ce ne sont manifestement pas les mêmes pays d'origine.

*Tableau 4* : Pays d'origine des étudiants étrangers inscrits en première année de D.E.U.G. M.I.A.S. durant l'année universitaire 1999-2000

<i>Pays</i>	<i>Effectifs</i>
Maroc	4
Sénégal	3
Algérie	2
Cameroun	1
Côte d'Ivoire	1
Mauritanie	1
Turquie	1
Total	13

Source : Observatoire de la Vie Etudiante de l'Université de Rouen

Les étudiants présentent une tenue vestimentaire assez classique : jeans, pull, basket ou encore chaussures de ville. Mais les couleurs sont plutôt sombres : noir, gris, bleu marine, etc. Ce qui semble traduire une certaine volonté de ne pas se faire remarquer. Cette apparence «sérieuse» nous rappelle que déjà, au lycée, le sérieux des «S» tranchait avec les deux autres filières générales. Ainsi lors des différentes observations, aucune tenue excentrique, comme nous pouvons en voir dans les facultés plus littéraires, n'a été remarquée.

Les étudiants ont en majorité les cheveux bruns, assez courts pour les garçons et longs pour les filles. Seuls deux garçons (sur approximativement 100 étudiants hommes), un blond et un brun, font exception et portent des cheveux longs en première année de D.E.U.G. M.I.A.S. Pour les garçons, comme pour les filles, il n'y a pas de règles : certains ont les

cheveux attachés, d'autres non. Un détail relatif à la tenue vestimentaire des garçons est apparu. Presque tous portent des manteaux longs (style  $\frac{3}{4}$ ). Ce style vestimentaire nous a surpris, puisqu'il n'a pas son équivalent en faculté de lettres et sciences humaines.

Pour la prise de note, les étudiants disposent presque tous d'une trousse, et de stylos de couleurs. Ils écrivent sur des feuilles volantes en majorité, mais certains ont des cahiers ou encore des classeurs. Il est à noter que beaucoup d'étudiants portent des lunettes (environ une vingtaine sur 150 étudiants), sans compter ceux qui éventuellement portent des lentilles de contact et donc ne peuvent être comptabilisés lors de nos observations. Au final, ces étudiants semblent s'inscrire dans une certaine normalité, même si leur relative jeunesse ainsi que la part réduite d'étudiantes présentes nous ont frappées.

### **Description de trois cours magistraux de D.E.U.G. mention M.I.A.S.**

Trois enseignants se partagent les quatre cours magistraux de première année. Le premier assure les cours d'analyse et d'algèbre, le second s'occupe du cours d'informatique, et un troisième prend en charge le cours de physique. Les cours magistraux ne sont assurés que par des hommes, cette prééminence masculine se retrouvant parmi les étudiants, puisqu'il y a très peu d'étudiantes présentes aux cours lors des différentes observations. Il serait sans doute pertinent de s'attarder sur cette question afin de connaître l'opinion des étudiants.

Les deux enseignants ayant à charge les cours d'informatique et de physique sont assez jeunes, environ une trentaine d'années. Tous deux portent des jeans, ce qui n'avait encore jamais été observé dans les autres disciplines. Leurs tenues sont donc assez décontractées, jeans et pull pour l'un, et tee-shirt pour l'autre. Les couleurs des vêtements sont foncées (marron, bleu marine et gris anthracite). Tous deux ont les cheveux bruns et courts, mais seul l'enseignant d'informatique porte des lunettes. Le fait de leur relative jeunesse peut être pertinent à étudier. En effet, on pense souvent qu'une petite différence d'âge entre élèves et enseignants facilite leurs relations...ce qui reste à vérifier. De même, la jeunesse doit renvoyer à la place dans la hiérarchie professionnelle. Les cours magistraux sont assurés par des enseignants chercheurs, sauf en informatique.

L'enseignant d'algèbre et d'analyse est âgé d'une cinquantaine d'année. Malgré sa différence d'âge d'avec ses deux jeunes collègues, il porte lui aussi un jean délavé, un polo de couleur bleu par dessus un tee-shirt blanc, et des mocassins. Il serait intéressant de connaître les statuts de ces différents enseignants, afin de voir s'il existe une corrélation entre leur « ancienneté » (ancienneté dans la discipline, niveau hiérarchique, ancienneté dans le poste...) et le « respect » que leur portent les étudiants (écoute du cours, prise de notes, bavardages pendant le cours...).

#### *Cours d'Informatique du Mardi de 14h30 à 16h*

Dès son entrée dans l'amphithéâtre Onsager, l'enseignant du cours d'informatique dépose un paquet de feuilles polycopiées sur les tables du premier rang, ce qui entraîne un va et vient des étudiants pour récupérer ces dernières. Sans attendre, après avoir rejoint le tableau, il inscrit le titre du cours et commence à le développer en écrivant au tableau. Le rythme est rapide, puisque la première partie du tableau est recouverte de formules en moins d'un quart d'heure. Le fait que l'enseignant n'utilise pas de microphone et tourne le dos aux

étudiants pose des problèmes pour bien saisir le contenu du cours. D'ailleurs, un sentiment d'incompréhension semble s'installer au fur et à mesure que le cours se déroule, puisque les bavardages s'intensifient. Ce sentiment est d'autant plus accru pour les observateurs, que l'enseignant utilise un langage spécifique aux mathématiques. Un étudiant dira qu'il «*ne comprend rien au cours magistraux.*»

Au fur et à mesure du cours, se dégage le sentiment que l'enseignant ne s'adresse qu'aux étudiants situés aux premiers rangs. En effet, lors des demandes de précisions (souvent à l'initiative d'étudiantes), l'enseignant ne regarde quasiment jamais les étudiants des autres rangs, ce qui peut expliquer leur probable découragement et le fait qu'ils se fassent de plus en plus bruyants. Bien que l'enseignant semble se soucier de la compréhension de son cours, aucun étudiant ne répond lorsqu'il demande s'ils ont compris. Il est à noter aussi qu'à aucun moment l'enseignant ne rappelle à l'ordre les élèves les plus bruyants, ce qui peut expliquer que très peu d'élèves prennent des notes.

Ce cours d'informatique a fait l'objet de deux observations réparties sur deux semaines consécutives. Il en ressort que le cours semble très souvent se dérouler dans le bruit. En effet, des étudiants ont expliqué à un binôme qu'il n'y avait jamais le silence et que c'est encore plus accentué en cours de mathématiques. Ils expliquent aussi qu'il y a moins de bruit le matin parce que : «*Le matin, on dort !*».

#### *Cours d'Algèbre du Mercredi de 9h à 11h :*

Dix minutes avant l'arrivée de l'enseignant, une quinzaine d'étudiants sont déjà installés dans l'amphithéâtre. Les arrivants se joignent aux étudiants déjà présents dans une assez nette convivialité (discussions, tour de l'amphithéâtre pour dire bonjour...). L'enseignant arrive deux minutes en retard, sort son cours et se dirige vers les étudiants du premier rang pour savoir où il s'était arrêté au cours précédent. Le cours débute réellement à 9h05, mais les bavardages n'ont pas encore cessé. Alors, l'enseignant fait la remarque suivante : «*Je vais commencer et j'aimerai bien le silence*» ce qui diminue l'intensité des discussions. Jusqu'à 9h10, des retardataires vont prendre place dans l'amphithéâtre (4 étudiants).

L'enseignant travaille sur des propositions qu'il note au tableau sans apporter de commentaires. Les étudiants semblent habitués et prennent le cours en notes. Le plan du cours est simple puisque l'enseignant présente une proposition, puis sa preuve et enfin sa conséquence. Tout son cours sera organisé de cette façon. L'enseignant n'utilise pas non plus de microphone, ce qui cause toujours les mêmes problèmes d'audition. Néanmoins, il semble être attentif à la compréhension de son cours. A plusieurs reprises, il demande aux étudiants s'ils veulent des explications. Mais très peu d'étudiants répondent à ses questions (uniquement quelques étudiantes). Le cours de l'enseignant est très structuré, puisqu'il note tous les titres et précise les changements de chapitres (comme souvent pendant les cours de sociologie).

Des discussions contenues semblent provenir du haut de l'amphithéâtre, et il semble que l'enseignant l'ait également remarqué puisqu'il s'arrête et fixe un groupe de 4 garçons assez bavards. L'apparent manque d'intérêt pour ce cours se traduit chez les étudiants de différentes façons : certains discutent à voix basses, d'autres jouent avec leurs téléphones portables, d'autres encore s'affalent sur les tables, ou encore dessinent. Avant la fin de la

première heure de cours, deux étudiants sont sortis pour prendre leur propre pause. D'ailleurs la pause générale a eu lieu entre 9h54 et 10h09, ce qui fait que ces deux étudiants ont pris près de 20 minutes de pause sur un cours d'environ 1h40. Pendant la pause, une étudiante en profite pour poser une question à l'enseignant, qu'il reprendra pour démarrer la deuxième heure de cours. Quatre étudiants ont définitivement quitté l'amphithéâtre. L'ambiance est la même entre ces deux heures, les étudiants notent les propositions sans manifester un grand intérêt et continuent à discuter entre eux. Le cours se termine dans le bruit un peu avant 11h.

D'après l'enseignant *«il y a beaucoup de redoublants»*, donc pour eux le cours est peu intéressant. Mais il est obligé d'aller doucement, car les nouveaux découvrent le programme. Il précise que son cours est très basique et qu'il est soulagé que les étudiants ne posent pas de questions, car il serait gêné, puisque son cours repose sur une « application » que les étudiants ne verront qu'à la fin de leurs études. Un étudiant nous dira que les enseignants de cours magistraux ne veulent pas qu'on leur pose de questions. Les éclaircissements se font en T.D. Cet étudiant nous a même raconté une anecdote assez surprenante. Parlant d'un enseignant, il dira : *«Une fois, il a arrêté le cours car un étudiant a posé une question... mais, il a pas su ou n'a pas voulu répondre. Alors il a pris ses affaires et il est sorti de l'amphi. En fait, il veut pas qu'on pose de questions dans son cours. Il a dit que les questions, on les pose aux T.D et pas dans son cours.»*

#### *Cours de physique du Mercredi de 14h à 15h30 :*

L'enseignant du cours de physique arrive cinq minutes en retard, sans s'excuser auprès des élèves. Il commence par noter le plan du cours au tableau puis le commente à haute voix, alors que les étudiants ne sont pas encore tous installés. Cinq minutes plus tard, les élèves sont enfin prêts à écouter et commencent à prendre le cours en notes. Les observateurs se sont alors rendus compte de deux difficultés : l'enseignant ne parle pas assez fort pour être entendu des places du fond de l'amphithéâtre, et il écrit beaucoup trop petit. D'ailleurs, un étudiant situé aux avant-dernières places lui demande s'il peut écrire plus gros et l'enseignant lui répond qu'il va essayer. Ses efforts furent vains, car à aucun moment les observateurs ont constaté une amélioration de son écriture. Le problème du son doit être connu car la majorité des élèves s'est regroupée sur les six premiers rangs, ce qui marque une séparation spatiale nette de l'amphithéâtre. Au bout de quinze minutes, l'enseignant s'aperçoit que les élèves qui essaient de noter les formules du tableau sont en retard. Se pose ensuite le problème de la place sur le tableau, puisque l'enseignant se trouve contraint d'attendre que les élèves aient fini de prendre les démonstrations en notes, afin d'effacer le tableau et poursuivre son cours. On voit ici qu'un certain type de pratique pédagogique (usage intensif et constant du tableau) conduit, apparemment, l'enseignant à s'ajuster au rythme des étudiants, ou du moins d'une partie des étudiants : ceux assis devant et qui tentent de prendre le cours en note.

En effet son cours va trop vite pour certains élèves, d'où l'intensification et la diffusion des bavardages dans tout l'amphithéâtre. Pour rappeler les étudiants à l'ordre, l'enseignant dit à plusieurs reprises : *«Chut!»*. Trois élèves donnent des signes de lassitude et s'affalent sur leur table. Ceux qui ne parlent pas, surtout aux premières places, continuent à suivre le cours. A deux reprises l'enseignant est obligé de regarder la démonstration reproduite dans son cahier, du fait d'erreurs dans sa démonstration sur le tableau. A 15h25, il regarde sa montre et note au tableau les dates des deux cours qu'il ne pourra pas assurer. Il note ensuite la raison de son absence : *«Parce que je vais à LA BAULE !»*. En réponse à cette plaisanterie, les étudiants rigolent et applaudissent tout en rangeant leurs affaires. Leur départ

se fait dans le bruit et de façon anarchique, en comparaison avec les sorties d'amphithéâtre des étudiants de médecine. Une seule étudiante va voir l'enseignant à la fin du cours pour lui poser une question, à laquelle il répond tout en effaçant le tableau. A 15h30, tous les étudiants ainsi que l'enseignant ont quitté l'amphithéâtre.

## Conclusion

En fait, ce qui nous a surpris dans cette pédagogie et cette discipline, c'est que le droit à l'erreur puisse exister. Ceci nous est apparu lors du cours d'informatique. Ainsi, détaillant sa démonstration l'enseignant s'est rendu compte qu'il avait commis une erreur. Lors de l'entretien express réalisé à la sortie du cours, celui ci nous a répondu : *«Là, je me suis trompé, mais, c'est pas grave. Faut pas leur donner du propre. Faut leur montrer aussi qu'on se trompe, qu'il faut chercher.»* Néanmoins, cette reconnaissance du statut de l'erreur n'est pas apparu chez les autres enseignants de cours magistraux, qui sont pourtant des enseignants chercheurs. Un autre élément caractérise aussi cette discipline, c'est l'usage continu du tableau pour écrire des démonstrations successives. Ainsi, nous nous sommes vraiment sentis perdus durant les cours. Nous avons beau essayer de nous concentrer, il nous était impossible de comprendre ces successions de chiffres, signes, etc. Il existe bien un langage propre aux mathématiques, tout comme il existe un langage propre au sociologue, même si celui-ci est généralement plus proche du vocabulaire courant. Enfin, ce qui diffère de la sociologie notamment, c'est que les étudiants ne peuvent pas «discuter» les contenus en mathématiques. En effet, comment remettre en cause un théorème ? Les étudiants ne possèdent pas les connaissances pour et, les contenus mathématiques, une fois prouvés, sont plus difficilement contestables que des résultats obtenus au cours d'une enquête sociologique. Ici encore, la nature même du savoir enseigné semble induire un certain type de pédagogie, de rapport entre enseignants et enseignés.

Ainsi, la pédagogie d'une discipline rigoureuse est elle-même rigoureuse. Les étudiants semblent pris dans cette logique de rigueur et semblent rester dans «la norme», sans trop se démarquer. Cette rigueur scientifique semble augmenter avec l'âge et le statut de l'enseignant. En cours magistraux, avec des enseignants-chercheurs, on ne pose pas de questions. Par contre en T.D, avec des agrégés ou doctorants, les questions sont les bienvenues. Plus on monte dans la hiérarchie et moins la remise en question des savoirs semble donc possible.

Après avoir étudié le pôle scientifique, retraversons la Rue Lavoisier, afin de nous rapprocher de notre discipline. Ainsi, nous avons terminé notre voyage dans le monde académique en étudiant l'histoire, qui nous semblait être une des disciplines les plus proche socialement, mais aussi intellectuellement en raison de son objet d'étude (la société), de la sociologie.

## ANNEXES M.I.A.S

### Extraits de l'entretien réalisé auprès d'un étudiant, de 19 ans, de première année de M.I.A.S

Question : Que penses-tu faire en sortant de maths ?

Réponse : Bah, prof... à part ça, tu peux pas faire grand chose en fait... Bosser dans les entreprises dans la statistique. Mais bon, c'est surtout prof.

[...]

Question : Est-ce que tu as l'impression qu'il existe un clivage avec les autres facs ?

Réponse : Oui, c'est clair... Bah, les bâtiments sont là bas (Nous sommes à la B.U de Lettres, donc il montre du doigt les bâtiments de sciences qui sont de l'autre côté). Et, puis... ils sont vieux... Ils sont délabrés... C'est sûr, on n'est pas mélangé quoi...

[...]

Question : On a trouvé que vous sembliez relativement jeune....

Réponse : Bah non.... Enfin, j'crois pas qu'on soit jeune. Je sais pas. C'est vrai que y'a pas d'étudiants âgés en première année... Mais tu peux pas arriver comme ça, après avoir fait autre chose. Faut que ce soit une continuité. Tu passes ton bac et tu viens. **Si tu fais autre chose avant, faut rattraper tout ça quoi...** [...] Mais là, faut pas chercher. Le DEUG, faut le faire en 3 ans maxi. Après, ça sert à rien. Tu y arrives ou tu arrives pas... Mais, je crois pas qu'il faille pousser trop....

[...]

Question : Y a-t-il un esprit scientifique ?

Réponse : Non, je parlerais d'esprit logique.

Question : C'est à dire ?

Réponse : Bah...esprit scientifique, c'est trop large. Nous, c'est un esprit logique. Si tu l'as pas, c'est pas la peine. Faut pas chercher. Tu l'as ou tu l'as pas...

[...]

Question : Est-ce que tu peux me parler de tes enseignants ?

Réponse : **Alors, y'a les profs chercheurs.. Ils font les cours magistraux. Ils arrivent, disent bonjour et déballent leur cours. Et, c'est tout.**

Question : Vous avez pas de relation avec eux ?

Réponse : Non. **On n'a aucun contact avec eux...**

Question : Et les autres profs ?

Réponse : Après, y'a les profs qui font l'agreg ou une thèse... **Ils font les T.D. C'est là qu'on comprend le cours en fait. Pendant, les cours magistraux, c'est pas la peine.** Non en T.D, on pose des questions. On a plus de rapport avec le prof.

Question : Pourtant, on a assisté à un cours d'informatique et après, on a posé quelques questions au prof, il nous a dit qu'il essayait d'être proche de vous....

Réponse : Ah oui... lui, c'est pas pareil... **c'est un prof de T.D.** J'sais pas pourquoi, il s'occupe d'un cours magistral aussi.

[...]

Question : **Est-ce que tu penses que la sociologie est une science ?**

Réponse : Euh... pas expérimentale en tout cas. Pas une science pure comme les maths... Ou alors, c'est pas encore une science. **C'est une science à venir.** Mais, c'est pas comme les maths. **La socio, ça change. En maths, on te donne les théorèmes et c'est comme ça, c'est tout.**

### **Extraits d'un entretien express réalisé avec un enseignant de cours magistral et de T.D**

Question : Etes-vous proches de vos étudiants ?

Réponse : Oui, j'essaie... puis, beaucoup viennent me voir... comme je suis président du jury. Mais, j'essaie d'être à leur écoute.

[...]

Question : Que pensez-vous du comportement des étudiants durant le cours ? Parce que nous les avons trouvé assez bruyants...

Réponse : Nan... ils ont été calmes quand même.

Question : Mais, ça ne vous gêne pas quand ils bavardent ?

Réponse : Non, au contraire... c'est bien... c'est mieux que des étudiants totalement passifs... et puis, j'en ai rien à battre... **Suis pas là pour faire la police... Alors ceux qui veulent suivre, bah ils suivent.**

[...]

Question : Vous êtes prof ou maître de conférence ?

Réponse : Maître de conférence. Au dessus, y'a les profs. Mais bon, **prof c'est avoir une équipe de chercheurs...** c'est pas pareil la hiérarchie... c'est différent qu'en Droit par exemple...

Question : Pourquoi ?

Réponse : Parce qu'on est des scientifiques.

Question : Et ?

Réponse : Bah... on n'a pas peur de la concurrence...



# L'HISTOIRE, UNE DISCIPLINE POLITIQUE ?

BOUS Steve, CHASSAIS Olivia, DUARTE Christina

L'histoire est la discipline la plus proche de la sociologie que nous ayons étudiée, et ce tant au plan du recrutement social que de l'objet d'étude (« la société »). D'où peut être aussi ce rapport étroit à la politique. Ainsi, lorsqu'il y a une grève : « *C'est toujours les mêmes ! Pour vous, tous les moyens sont bons pour louper des cours.* » (propos d'un étudiant d'économie durant les mouvements étudiants de 1998-1999). Construite en 1965, l'U.F.R des lettres et sciences humaines de Rouen rassemble l'histoire, la géographie, les lettres, les langues et la philosophie. Cet U.F.R se situe sur le campus entre la B.U et l'U.F.R de psychologie, sociologie et sciences de l'éducation (Cf. le plan reproduit en couverture du rapport). Il possède son propre parking, qui est nommé communément le « parking de Lettres », même si celui-ci accueille aussi bien des étudiants de psychologie, sociologie, que de droit ou d'économie. Le département d'histoire est desservi par trois bus de l'agglomération rouennaise. Dans les bus, nous pouvons repérer les étudiants de droit, mais il est plus difficile de distinguer un étudiant d'histoire. En effet, les étudiants de droit font plus soignés et apprêtés. Tandis que l'étudiant d'histoire a une tenue proche des étudiants de l'U.F.R de lettres, ou de notre U.F.R.

## Un bâtiment ancien, mais animé

Sur le campus on repère vite l'U.F.R de lettres et sciences humaines. En effet, c'est l'énorme bâtisse bleue en forme de U qui accueille notamment le département d'histoire. Pour une question de pratique, il a été divisé en deux. L'administration du département d'histoire se situe dans le bâtiment B, ce qui correspond à l'aile droite du bâtiment. Ce bâtiment paraît vieillot, ce qui est accentué par toutes les vieilles affiches placardées de manière sauvage sur ses murs. Ces dernières semblent dater de mai 1968. Face à notre étonnement, un membre de l'association Olympie (l'association des étudiants d'histoire) nous expliquera que : « *les panneaux de l'extrême gauche font partie du folklore, car avant c'était leur place forte.* »

Accédant par l'entrée secondaire à la faculté de lettres, nous remarquons sur le sol de nombreux mégots. Pourtant, et à côté d'une poubelle grise/orange, se trouve un bac en pierre rempli de sable et faisant office de cendrier. Visiblement, ce dernier n'a pas la faveur des étudiants. Au-dessus de la porte est accrochée une plaque mentionnant le nom du bâtiment. Mais cette plaque est peu lisible. A l'intérieur, le sol est fait d'un carrelage moderne mais sale. Toutefois, il n'y a quasiment aucun mégot par terre, car plusieurs pancartes indiquent clairement que le lieu est « Non-fumeur ». Un étudiant rebelle a pourtant rayé le « Non » de « Non-fumeur ». Néanmoins, il est clair que la plupart des étudiants respectent l'interdiction.

Pénétrant plus avant dans le bâtiment, notre regard est attiré par un panneau d'affichage situé sur la gauche. Ce lieu se veut résolument convivial avec une petite table située sous le panneau et un banc propice à la lecture. En s'approchant, une inscription mentionne que ce panneau est réservé au journal des étudiants de lettres et sciences humaines : le Fac'ochere. Nous y lisons : « *Le Fac'ochere est de retour ; Association du journal des étudiants de l'université de Rouen* ». Sur la petite table, plusieurs dépliants, tracts

et autres offres publicitaires sont mis à disposition. Cela concerne aussi bien la téléphonie mobile (Ola), la coiffure (Bulle), que les soirées. Quant au banc, il n'est pas très propre avec notamment un tag indéchiffrable et un autocollant de syndicat à moitié arraché. A l'autre bout de la pièce, un autre panneau d'affichage recense les événements culturels. Il y est question notamment d'un concours universitaire de composition musicale, de théâtre, de concerts, de la foire internationale de Rouen, etc. Nous remarquons aussi quatre chaises disposées négligemment contre les cloisons, ce qui rappelle l'effort de convivialité évoqué plus haut. Avec ses poubelles et ses nombreuses affiches publicitaires, cet endroit évoque un lieu public. Nombre d'affiches incitent les étudiants à s'occuper en dehors des cours, en faisant des sorties culturelles, afin notamment d'acquérir une bonne culture générale. A ce propos, un étudiant d'histoire dira que : « *La culture générale est très importante en histoire.* »

Le manque de lumière et la vétusté des lieux donnent une apparence un peu lugubre aux couloirs du bâtiment B. Mais cette impression s'estompe rapidement en raison de l'occupation intense des lieux par les étudiants qui discutent en groupe, assis sur des chaises, et de la profusion des affiches colorées qui font de ce couloir un véritable véhicule d'idées, comme de propositions. Ce qui donne un caractère plus chaleureux et accueillant aux lieux. Le fait que les associations et les syndicats étudiants se situent au rez-de-chaussée de ce bâtiment, qui est aussi un lieu de passage pour nombre d'étudiants et d'enseignants d'autres U.F.R, anime le couloir, car les portes en sont généralement ouvertes. Nous pouvons alors entendre les étudiants discuter et plaisanter entre eux. Ce qui rend cet espace convivial en raison du bruit, de l'animation dans les pièces, de la musique et des sofas. Une ambiance décontractée règne. Parmi ces associations, syndicats, on peut mentionner l'A.G.E.R, c'est-à-dire l'Association Générale des Etudiants de Rouen. Aux abords de son local, nous repérons une vieille affiche recouverte par une autre et pas mal de slogans protestataires du type de :

- « *Etudier, c'est un droit, pas un privilège. Votez Solidarité étudiante.* »
- « *Facs : arrêtons de gérer la misère*  
- *manque de postes de profs*  
- *manque de moyens matériels*  
- *manque de personnel* »

Toujours dans le même couloir, on trouve l'association des étudiants de L.E.A, au nom évocateur de LEA Filea's, celle des étudiants d'histoire (Olympie), de géographie (Barkhane), de linguistique, et enfin le local du Fac'ochere. Ce couloir débouche sur un hall vaste et lumineux. Des chaises y sont fixées au mur. Il n'y a pas de cafétéria. Uniquement un point de vente de nourriture ouvert aux heures de midi ainsi que quelques distributeurs de boisson et de nourriture. De nombreuses affiches y sont collées, notamment de journaux d'extrême-gauche (Le Bolchevik, Spartacus). Mais toutes n'ont pas une nature politique. Certaines présentent des colloques, des fêtes, des voyages... Plus qu'un lieu de passage, ce hall est un véritable « lieu de vie ». Les étudiants, les distributeurs de tracts, les vendeurs de journaux et régulièrement les vendeurs d'affiches, le bouquiniste et son stand de livres d'occasion, les expositions, etc., font de cet espace un lieu toujours occupé et vivant. L'étage supérieur du bâtiment contraste avec le rez-de-chaussée par un vide et un calme étranges. On y trouve les bibliothèques de chaque discipline et quelques secrétariats.

## **Un amphithéâtre à l'image de l'U.F.R**

Entrant dans l'amphithéâtre, nous avons la sensation de rentrer dans une arène, car nous voyons juste la lumière au bout du couloir. Une fois arrivés à la clarté, nous nous retrouvons en bas de l'amphithéâtre, tout près du bureau de l'enseignant. Au premier abord, l'amphithéâtre comme le bâtiment est vétuste. Apparemment, il n'a pas été rénové depuis sa construction. Deux murs sont habillés de briquettes rouges dans le sens de la largeur, tandis que deux autres murs sont beiges comme le plafond. Le sol est en lino gris sombre. L'amphithéâtre comporte deux baies vitrées situées de chaque côté du bureau de l'enseignant. Donc, seul l'enseignant est éclairé par la lumière du jour. Les étudiants sont éclairés par des ampoules incorporées au plafond. L'éclairage est organisé de la manière suivante : le plafond est en forme d'escalier et chaque palier dispose d'ampoules. Certaines lumières sont hors d'usage.

Tout comme l'amphithéâtre, le matériel est vieux et poussiéreux. Le bureau en bois de l'enseignant est grand, avec un micro incorporé et flexible de couleur argentée. Celui-ci est relié à deux enceintes situées au-dessus du tableau, juste en face de deux bouches d'aération. Localisé au centre de l'amphithéâtre, le bureau compte quatre chaises classiques en fer et en bois. A l'angle de celui-ci, nous remarquons la présence de feuilles et d'un chiffon. Un grand tableau vert à craie fait la longueur de la rangée centrale. Il est composé en fait de trois tableaux mis bout à bout. Un des tableaux est cassé et la seconde partie est déposée négligemment en haut de l'amphithéâtre. A sa place se trouve un graffiti. En outre, les tableaux sont sales. Il reste encore des inscriptions du cours précédent qui ont été mal effacées, ainsi que de la poussière. La saleté de l'amphithéâtre concerne aussi bien le tableau, le sol, que les murs.

Gagnant nos places, nous remarquons la présence de petites marches en bois, car les marches de l'escalier sont trop grandes. Comme pour les observations dans les autres U.F.R., nous nous installons en haut de l'amphithéâtre. Nous sommes impressionnés par son aspect plongeant. Il ne faut pas avoir le vertige ! L'enseignant paraît bien petit de si haut !

Le mobilier étudiant s'organise de la manière suivante : dix rangées de tables et de bancs qui se rabattent de bas en haut, plus ou moins bruyamment d'ailleurs, et trois rangées de gauche à droite. L'amphithéâtre contient deux cent étudiants. Les tables sont en bois, griffonnées et même tailladées. En effet, elles sont recouvertes de nombreux graffitis, tags, dessins et inscriptions. Cela fait un dégradé avec une concentration dans le haut de l'amphithéâtre. Sur certaines d'entre elles, il est impossible de lire l'inscription tant elle est grande. Nous avons relevé beaucoup de noms de groupes de rock tels que : Tryo, Noir Désir, Korn et Sépultura. D'autres inscriptions font part d'admiration ou d'enthousiasme : « *Vive Monaco* », « *Vive la Palestine* », ou encore de dégoût : « *FN = assassin* », « *Fumiers Nazis* ». Avec ces deux dernières citations, c'est le côté politisé des historiens qui ressort. On rencontre aussi des réflexions inspirées par les cours comme : « *cours très chiant* », « *elle m'énerve* », ainsi que des slogans anti syndicaux : « *Syndicat caca* ». D'autres inscriptions sont plus poétiques : « *Il neige, c'est la faute de Blanche Neige* », tandis qu'une autre commente le niveau actuel du P.S.G : « *Et ils sont où les Parisiens ? A la poubelle* ». Nous avons aussi rencontré les Simpsons, des chiens et un beau portrait de femme. Faisant l'hypothèse que les auteurs de ces dessins étaient de jeunes hommes, nous avons interrogé un étudiant de première année qui a reconnu écrire sur les tables. Selon lui : « *C'est pas gênant d'écrire sur la table, car un amphithéâtre c'est pas quelque chose d'extra. Ce qui est le plus gênant, c'est l'état du bâtiment et du couloir* ». Par rapport aux autres facultés observées, ce sont les tables les plus revendicatives. En effet en médecine et à l'E.S.C, les tables paraissent neuves. Et même celles des amphithéâtres de sociologie et de droit ne sont pas aussi chargées. Cette

différence peut s'expliquer aussi par l'ancienneté du bâtiment de lettres. En fait en histoire, les tables ressemblent aux murs. Nous avons le sentiment qu'il faut occuper le terrain, se faire entendre par tous les moyens : par l'affichage sauvage, en écrivant sur les tables, etc.

De même, c'est la première fois que nous rencontrons des affiches dans un amphithéâtre. Nous en comptons neuf au-dessus du tableau. Certaines ne tiennent quasiment plus. Elles pendent et tombent presque sur le tableau. Ces affiches sont variées. Certaines concernent les élections : « *Votez Solidarité étudiante* », tandis que d'autres profèrent des slogans : « *Etudier c'est un droit pas un privilège* ». Cette dernière affiche appartient au syndicat étudiant : AGER-UNEF. D'autres proposent des soirées étudiantes comme « *l'Amicale des buveurs de Kro* ». Il est amusant ici de faire un parallèle avec l'E.S.C. En effet à l'E.S.C lors du gala des premières années, c'est du champagne qui est proposé et non de la bière. Ce qui exprime bien les différences de recrutement social de ces deux institutions. De même, précisons ici que la « *Nuit Champagne* » 2001 de l'E.S.C s'est déroulée dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement à Paris au Bois de Boulogne. De nombreux morceaux de scotch montrent que des affiches ont été arrachées de manière peu soignée. Ce manque de soin est général. Comme nous l'avons écrit plus haut, un tableau décroché traîne dans le haut de l'amphithéâtre près d'un bureau cassé. Toujours dans cette partie de l'amphithéâtre, nous repérons un trou dans le mur qui doit faire presque un mètre de diamètre. Mais ce désordre existe aussi au bas de l'amphithéâtre. En effet à gauche du bureau du professeur, se dresse une petite table près d'une grande poubelle en ciment. Tout près de la table, un tabouret trône près d'un carton vide. Sur la droite du bureau, nous remarquons d'abord un petit bureau et, plus à droite encore et renversé contre le radiateur, c'est un autre bureau auquel on a retiré le plateau. Comme tout le reste, son utilité nous échappe. Pour en revenir au radiateur, l'amphithéâtre en compte deux en fonte grise situés au niveau du professeur, de chaque côté de son bureau. D'ailleurs il fait froid et beaucoup d'étudiants gardent leur manteau, l'observation étant faite en janvier.

Malgré la vétusté de l'amphithéâtre, celui-ci nous apparaît propre dans le sens où nous ne voyons pas de gobelets ou de mégots traîner sur le sol, contrairement aux amphithéâtres de sociologie. Cependant, certains étudiants ont laissé les restes de leur déjeuner dans des sacs plastiques ainsi que leur bouteille. Concernant le manque de soin accordé à l'entretien de l'amphithéâtre, comme à celui du bâtiment, nous faisons l'hypothèse que l'administration accorderait plus d'importance au fond qu'à la forme. C'est-à-dire que le manque d'intérêt pour le matériel détérioré et les affiches qui traînent par exemple s'expliqueraient par la priorité accordée à l'esprit, à la connaissance, ou à la culture. Mais ne serait-ce pas aussi faire de nécessité vertu ? En effet, on a vu plus haut que la faculté de lettres comptait proportionnellement moins d'agents administratifs (et sans doute aussi d'agents de service) que la médecine ou le droit par exemple. Un peu comme s'il existait des « *fac de riches* » et des « *fac de pauvres* ». Mais comme le souligne l'enseignante de sociologie du département d'histoire : « *Si le Ministre venait, on ferait le ménage, on réparerait.* » A la différence de la faculté de droit, l'histoire n'a pas une « *image de marque à préserver* ». Ou plutôt si elle a une image, c'est peut être plus une « *image d'intello* », qui s'accommoderait plus facilement avec la vétusté des lieux.

## **L'histoire, une discipline populaire**

En 2000-2001, 23% des étudiants du D.E.U.G d'histoire sont d'origine ouvrière, tandis que 21% appartiennent aux professions libérales/cadres supérieurs et que 20% sont issus des professions intermédiaires. Ce qui fait une forte différence avec la médecine, où l'on rencontre 42,4% d'étudiants issus de la catégorie cadres supérieurs et professions libérales et 12,6% seulement d'étudiants d'origine ouvrière. En fait, le public étudiant en histoire est proche de celui de la sociologie. En Licence d'histoire, la structure sociale est plus ou moins analogue à celle du D.E.U.G. On y trouve 19% d'étudiants d'origine ouvrière, 25% de professions intermédiaires, 19% de cadres supérieurs et de professions libérales et 15% d'employés. Les étudiants d'origine ouvrière connaissent le plus fort taux d'élimination, mais restent encore bien représentés. On peut se demander si le caractère politisé de la discipline historique ne trouve pas là un de ses fondements sociaux. De même en 1999-2000, on comptait 56% de filles en D.E.U.G d'histoire, soit nettement moins qu'en sociologie (celle-ci comptait 64,5% de filles en D.E.U.G en 1997). L'histoire est donc plus masculine que la sociologie, ce qui avec son recrutement plutôt populaire, favorise peut-être sa « politisation ».

En première année d'histoire les étudiants sont 367. Comme les amphithéâtres ne peuvent accueillir que 200 étudiants, les cours sont dédoublés. Dans les cours d'histoire observés, les étudiants étaient une centaine. En revanche pour le cours de sociologie, nous comptons juste une quinzaine d'étudiants et vingt deux pour le cours de géographie. Selon un enseignant, sur la totalité des étudiants de première année : « 30% sont absents ». Parmi les présents, on note une certaine uniformité vestimentaire. C'est-à-dire que les tenues sont simples, sans excentricités ni extravagances. Ainsi, les historiennes portent soit un pull avec un jeans et de grosses chaussures, soit des vêtements plus habillés avec des chaussures de ville, mais cela reste simple. Selon le style adopté, elles ont un sac à dos ou un sac à main. Chez la plupart des filles, les cheveux sont longs ou mi-longs et plutôt blonds. Le maquillage reste discret, tant par le choix des couleurs que de la quantité. En effet, les yeux sont juste mis en valeur par du crayon noir. Quant aux ongles, ils sont longs et/ou vernis avec des couleurs claires, ou du vernis transparent. Concernant les bijoux, il s'agit surtout de bagues, de boucles d'oreilles, ou encore de montres.

Les garçons portent un pull avec un tee-shirt, ou un polo et un jeans avec de grosses chaussures ou des baskets. Tous ont un sac à dos. Les cheveux sont courts, à quelques exceptions. Ainsi, un jeune homme a les cheveux longs mais ils sont attachés, tandis qu'un autre a des locks. D'ailleurs lors des différentes observations, ce garçon était toujours assis seul dans le haut de l'amphithéâtre. Il ne notait rien, et semblait plus ou moins attentif au cours. Concernant les couleurs, il n'y a pas d'extravagance non plus. Ce sont surtout des couleurs « passe partout », c'est-à-dire du noir et du gris en majorité, en passant par du blanc, bleu marine et du beige. Les couleurs sont majoritairement sombres. Cependant, certaines étudiantes se distinguent en portant des pulls jaunes, roses ou verts. Concernant le matériel, les historiens notent leurs cours proprement et sans rature sur des feuilles mobiles, ou des blocs note, en utilisant des stylos à bille et des stylos plume, surtout les filles. Beaucoup ont une grande trousse, afin d'y mettre des stylos de couleur, des fluos et une règle pour rendre les cours clairs et faire les graphiques en géographie.

## **Un amphithéâtre nettement hiérarchisé**

L'histoire se distingue par la répartition spatiale de ses étudiants. En effet, les étudiants sont éparpillés dans l'amphithéâtre. Mais en y regardant de plus près, une organisation apparaît. Ainsi, les filles sont nettement séparées des garçons et les groupes

mixtes sont rares. Lors du cours de sociologie, nous n'avons observé qu'un seul groupe mixte, composé de deux garçons et d'une fille. Un peu comme s'il ne fallait pas se mélanger ! Cette séparation se traduit par la concentration des filles dans le centre de l'amphithéâtre, les garçons étant plus fréquemment sur les cotés et en haut de l'amphithéâtre.

Nous avons repéré aussi une division entre le haut de l'amphithéâtre, où beaucoup d'étudiants chuchotent deux par deux, et le bas où personne ne discute. Ainsi lors du cours d'histoire contemporaine de janvier, nous remarquons que les cent étudiants sont dispersés un peu partout dans l'amphithéâtre. Néanmoins, certains étudiants se concentrent juste devant l'enseignant. Lors des cours à effectifs réduits, comme la sociologie ou la géographie par exemple, les étudiants s'installent dans les cinq premiers rangs. Selon un étudiant de Licence, cette cassure, ou cette « *différence de mentalité* », réside dans le fait : « *qu'en haut, les étudiants notent et rigolent pendant les reprises, tandis que ceux du bas écoutent et enregistrent* ». Ce qui explique pourquoi les étudiants discutent pendant les exemples. En effet selon un étudiant de première année, l'écoute des exemples : « *dépend si tu as compris ou pas ce qu'explique le professeur. Et il arrive que l'exemple n'éclaire pas.* »

Ces divisions font que les étudiants de D.E.U.G 1 ne se connaissent guère entre eux. Ils restent chacun dans leur coin par petits groupes. Les étudiants sont par groupes de deux, tandis que les solitaires se situent dans les premiers rangs de devant, ou du fond. Il ne semble pas régner une bonne ambiance entre eux. Contrairement à l'E.S.C ou en mathématiques, où tout le monde se connaît, discute ensemble. Questionnant l'étudiant de première année, celui-ci nous apprend que : « *dans les amphithéâtres, c'est chacun pour soi* ». Ce même étudiant avoue d'ailleurs ne connaître que quelques personnes. Par contre dans les T.D, il connaît plus de monde : « *Il y a une bonne ambiance dans les modules.* » En fait : « *c'est dans les T.D que l'on fait connaissance.* » Il faut reconnaître qu'en sociologie aussi, c'est le fait de travailler en groupe dans les différentes matières qui permet aux étudiants de mieux se connaître. Les étudiants se connaissent simplement de vue, ne se parlent pas, mais se surveillent entre eux. Nous avons pu le remarquer lors des observations. Ainsi lorsque des étudiants sont trop bavards, leurs pairs leur font comprendre, notamment en les regardant d'un « air méchant ». De manière générale, nous constatons que les étudiants d'histoire sont très calmes, qu'ils bavardent peu, même quand ils ne notent pas. Contrairement à la sociologie et au droit, où les étudiants discutent, plaisantent à voix haute sans se préoccuper de leurs voisins. En fait en histoire, les étudiants chuchotent plus qu'ils ne parlent.

Les retards d'étudiants sont peu fréquents dans cette discipline. En moyenne trois par cours. Les enseignants d'histoire les acceptent mal. Ainsi interrogeant l'enseignant de géographie, nous apprenons que si les étudiants sont en retard, ils ne peuvent pas comprendre un cours comme le sien. En plus arrivant en retard, ils gênent leurs collègues. Pour cet enseignant : « *c'est un manque de respect* » envers l'enseignant et les autres étudiants. Certains enseignants vont jusqu'à mettre à la porte les étudiants retardataires. Arriver à l'heure aux cours d'histoire est imposé par les enseignants, alors qu'en médecine les étudiants arrivent d'eux mêmes trente minutes à l'avance.

Lors des cours magistraux, les étudiants d'histoire nous sont apparus comme très passifs. Il y a peu de réactions, de hochements de tête, d'exclamations ou d'interventions. Cette passivité nous conduit à penser que l'enseignant est là pour délivrer son savoir, tandis que le rôle des étudiants est de le recevoir. Mais à aucun moment un véritable échange s'installe. Nous avons interrogé un enseignant et un étudiant de Licence sur ce point. Selon l'enseignant : « *les étudiants n'ont pas à poser des questions pendant le cours, car ils ont la*

*possibilité de le faire durant les T.D* », ce qui rappelle ce que nous avons déjà observé en sciences. L'étudiant en Licence poursuit l'explication en déclarant que : « *pendant le cours, tu peux interrompre le professeur, mais on ne le fait pas car on doit finir le programme* ». C'est en T.D que les étudiants ont le droit de poser des questions relatives au cours magistral, ce qui suppose donc une véritable intégration entre le cours et le T.D, et donc une certaine concertation pédagogique entre les différents enseignants.

L'espace d'un amphithéâtre en D.E.U.G d'histoire ne forme pas un tout homogène, mais un espace hiérarchisé. On peut distinguer trois zones :

- Le professeur et l'esplanade où il fait cours. C'est en quelque sorte son territoire réservé.
- Les étudiants du bas de l'amphithéâtre
- Les étudiants du haut de l'amphithéâtre

L'idée de ce triple espace (qui n'est pas exclusif à l'histoire) est générée par le vécu de l'amphithéâtre. En effet, toutes les observations montrent une absence d'interaction entre l'enseignant et les étudiants. L'enseignant fait son cours sans solliciter les étudiants. Cela est vrai en première année, surtout pour les cours d'histoire. En revanche, ce n'est pas le cas pour les enseignants de géographie et de sociologie, dont les effectifs sont aussi plus réduits. Cette absence d'interaction produit une sorte de frontière entre l'esplanade et l'amphithéâtre. L'amphithéâtre lui-même donne une représentation d'un espace dual avec une limite (discontinue). Le bas de l'amphithéâtre « gratte » sans arrêt (il est aussi plus féminin), tandis que le haut est moins rigoureux dans la prise de notes et plus agité.

## **Description de six cours d'histoire**

La structure de l'enseignement des cours d'histoire correspond à un cours magistral (1h), complété par un T.D (3h). Les T.D rassemblent des groupes restreints d'étudiants. Ils servent à approfondir et enrichir les cours magistraux. Lors du T.D, il est généralement exigé des étudiants un travail personnel consistant en la préparation d'un exposé. Ces travaux reposent sur une recherche, sur la lecture d'un ouvrage historique ou de documents.

Le premier cours d'histoire observé a été fait par un enseignant d'une cinquantaine d'années portant des lunettes. Il est habillé d'un manteau et d'un béret jaune, ainsi que d'un costume kaki foncé avec la cravate assortie, et d'une chemise jaune. Son cartable est dans un très bon état. L'enseignant débute son cours par une annonce : « *La semaine prochaine, c'est la semaine banalisée, les examens approchent on a dû vous donner les dates. C'est lundi vingt-deux janvier à 9 heures, vous aurez une dissertation ou un commentaire de docs au choix.* » Puis il introduit son cours : « *Aujourd'hui je vais traiter la bourgeoisie, après avoir vu les milieux populaires.* » Comme l'enseignant a un cheveu sur la langue, nous avons parfois des difficultés de compréhension, ce qui semble être aussi le cas des étudiants.

Le cours nous paraît clair, car l'enseignant dicte les titres de ses parties et sous-parties. Par exemple : « *1) Y-a-t-il une ou des bourgeoisies ?* » Il regarde beaucoup ses notes et reste debout tout au long du cours, sans utiliser le micro. Quelques fois, il hausse le ton. Par exemple lorsqu'il donne des noms de familles bourgeoises comme : « *les Michelin qui existent toujours.* » ou « *les Ricard qui dominent aussi à Marseille.* » Comme l'enseignant sourit en disant cela, les étudiants de devant le font aussi. Mais les autres ne semblent pas

réagir. Ce premier cours d'histoire observé ne ressemble pas à celui que nous avons eu en D.E.U.G de sociologie, et qui était pourtant dispensé par un enseignant venant du département d'histoire. En effet il y a peu de dates, alors que notre cours de D.E.U.G était structuré de la manière suivante : une date, un fait : une date, un fait, etc. En effet, ce cours paraît plus tourné vers l'histoire sociale, l'enseignant développant notamment une partie sur la condition des femmes de la bourgeoisie. On est alors assez proche d'un cours de sociologie et il est frappant aussi de constater le caractère éminemment politique de ce cours portant sur la « bourgeoisie ».

Nous assisterons à un autre cours du même enseignant. Lors de notre deuxième observation, l'enseignant (qui est maître de conférences) est toujours vêtu avec goût. Il porte un costume cravate sombre et rapporte l'histoire de l'école au 19<sup>ème</sup> siècle, en décrivant la constitution d'un enseignement laïc. Il présente les événements politiques et les conditions sociales et économiques du 19<sup>ème</sup> siècle dans leurs relations avec l'évolution de l'école. Dans l'ensemble, les étudiants sont calmes et attentifs, malgré une évidente difficulté à suivre le cours. Il faut dire que le professeur débite un cours monotone et rapide, qui nécessite de l'attention, et la prise de note en est relativement difficile. Il y a une absence totale d'interaction entre l'enseignant et les étudiants. Mais les étudiants n'ont pas le même rapport au cours. Le public étudiant à l'avant, très féminisé, est très rigoureux dans sa prise de notes. Les étudiants installés au fond de l'amphithéâtre paraissent plus désinvoltes.

Le cours suivant est le premier du second semestre. Il est fait par un enseignant d'environ cinquante ans, portant des lunettes, et vêtu de manière décontractée avec un jeans, un pull et une chemise. Jusqu'à présent, il n'y qu'en sciences que nous avons rencontré des jeans chez les enseignants. Il est arrivé avec une seule pochette, qu'il dispose devant lui. Après avoir dit bonjour aux étudiants, il leurs présentent ses vœux de bonne année puis évoque le partiel en donnant des conseils. Le cours porte sur l'Italie fasciste. Il est dactylographié, ce qui suppose qu'il soit construit et que les différentes parties soient hiérarchisées. Pourtant, le cours ne semble pas suivre un véritable plan.

Durant son cours, l'enseignant reste assis. Il se lève une fois pour noter deux mots en latin au tableau. Ce cours nous paraît monotone, car le débit du professeur est lent. Il est intéressant, puisqu'il porte sur la radio et le cinéma dans les pays fascistes. Cependant, le rythme imposé ne le rend pas vivant et ce malgré l'utilisation de nombreuses références comme Métropolis pour le cinéma, Charles Trenet pour la chanson populaire, du charleston pour la danse, ainsi que des émissions d'ARTE. Les étudiants ne semblent pas réellement connaître les exemples, car ils ne réagissent pas.

Au bout de trente minutes, un léger murmure se fait entendre, puis s'estompe rapidement. Le professeur interviendra une fois pour demander le silence en disant : « *S'il vous plaît !* », mais sans viser des étudiants en particulier. Ce cours paraît soporifique, car le rythme du professeur est lent et les étudiants sont « mous ». En effet, les étudiants sont attentifs au cours, ils notent jusqu'à la fin dans une sorte de « passivité intense », qui nous donne le sentiment de suivre un cours « hyper studieux », sauf dans le haut de l'amphithéâtre. Ainsi le seul groupe mixte, composé de deux filles et d'un garçon, se trouvait tout en haut à droite de l'amphithéâtre, et semble légèrement dissipé. Deux autres étudiants paraissent peu intéressés par le cours. Ils discutent et l'un d'eux écrit sur sa table au marqueur.

Le cours de sociologie est dispensé par la seule enseignante donnant des cours magistraux. D'ailleurs, il est intéressant de noter qu'elle n'est pas rattachée au département de



sociologie, tout comme l'enseignante de sociologie en A.E.S. En effet, toutes deux sont enseignantes dans le secondaire. Elles n'ont donc pas le même statut que les autres enseignants magistraux. Ce cours de sociologie est dispensé par une docteur en philosophie et sociologie. Il s'agit d'une femme d'origine asiatique s'exprimant sans accent. Elle est très jeune : environ trente ans, et c'est sans doute ses premières années d'enseignement. De taille moyenne, elle est vêtue avec « goût » et dans un style « jeune ». En effet, elle porte un tailleur pantalon en jeans marron imprimé. Elle dépose sur le bureau un petit sac et un attaché-case, tous les deux noirs. Le cours débute avec deux minutes de retard, c'est-à-dire à 16H02 et avec seulement dix étudiants. D'emblée, elle salue les étudiants. Puis elle parle des cours supprimés et inscrit les changements au tableau. Elle débute son cours par un schéma-bilan récapitulatif entre Marx et Weber. Puis elle devient statique. En effet, elle lit son cours tout en restant assise à son bureau. L'enseignante parle clairement, en articulant bien, et en ne bafouillant jamais. Son cours s'apparente à une dictée, si bien que les étudiants prennent aisément des notes.

Elle a étalé ses trois feuilles de cours de façon ordonnée devant elle. Cet ordre se retrouve quand elle annonce les titres et écrit le plan au tableau. Elle précise même des mots dont l'orthographe lui semble difficile. Par exemple, elle souligne que le nom : « *Bipolarisation s'écrit en un mot.* » Tout au long de son cours, l'enseignante regarde les étudiants. Elle explique beaucoup et essaye de les interpeller. A maintes reprises, elle emploie l'expression : « *Comme je vous l'ai dit* » et pose des questions. Par exemple : « *Ca renvoie à quoi les cols blancs ?* » Elle donne aussi un exemple pour illustrer l'ancienne suprématie des fonctionnaires : « *Jusque dans les années 70, on leur accordait facilement un prêt* ». Elle procède ensuite à la distribution d'un document, puis demande : « *Tout le monde est servi ?* » Elle poursuit son cours en abordant la question des C.S.P en mentionnant l'ancienne et la nouvelle nomenclature. Elle met ensuite l'accent sur la distinction entre le fait d'avoir le niveau D.E.U.G et le fait d'avoir obtenu le diplôme. A ce propos, elle fait une digression se rapportant à la vie pratique des étudiants : « *Dans un CV, on écrit niveau BTS même si on a échoué, en arguant par exemple qu'on est mauvais en français mais bon sur le terrain, en pratique. Il faut savoir se vendre, croyez-moi !* »

Lors de ce dernier propos, nous constatons une fluctuation dans sa voix. En effet, elle parle plus fort. Ce phénomène s'accroît encore quand l'enseignante donne des exemples : « *Si le Ministre venait, on ferait le ménage, on réparerait.* » et « *Quand un artiste vend beaucoup de disques, il reçoit la Légion d'honneur, car il contribue à renflouer les caisses de l'Etat* » Elle souligne l'impact de certains artistes sur la politique. Finalement, elle conclut : « *On va faire un disque !* » Le cours, quoique plus détendu, reprend sur un ton plus classique. Elle aborde ensuite, entre autres, l'homogénéisation à la faculté dont le symbole est la banalisation du jeans : « *Désormais, c'est le niveau qui compte !* », et insiste sur la distinction entre les C.S.P et les classes sociales. A 17H30, l'enseignante n'a pas fini son cours. Elle demande alors aux étudiants s'ils veulent le terminer maintenant, ou le 3 mai. Les étudiants optent pour la première solution et le cours s'achève finalement à 17H40. Ses dernières paroles concernent l'intitulé du prochain cours : la Famille. Puis deux étudiants vont la voir pour poser des questions. Elle leur répond rapidement et s'excuse, car elle doit partir.

Deux observations du cours de sociologie ont été réalisées mais une seule a été retranscrite, car le cours est dispensé par la même enseignante. Lors de ces observations, le taux d'absentéisme nous a frappé. Ainsi en mars, les étudiants sont au nombre de quinze et fin avril plus que dix. Il nous semble que ce phénomène est dû au coefficient de la matière, car il n'est que de 0.5 (le coefficient de la géographie étant de 1, et celui de l'U.E fondamentale

d'histoire moderne et contemporaine de 2). Donc, la sociologie est aux yeux des historiens: « *Une matière annexe* » (propos d'un étudiant de Licence). Ce qui explique pourquoi les étudiants sont aussi peu nombreux. Les étudiants présents sont peut être ceux qui sont les plus intéressés par la matière. Nous retrouvons cela lorsque l'enseignante leurs demande quand ils souhaitent finir le cours. Ces derniers préfèrent rester et partir en retard. Tandis qu'en sociologie, que le cours soit fini ou non, l'heure c'est l'heure ! Nous restons les cinq minutes supplémentaires par respect envers l'enseignante, car cela ne nous gêne pas d'avoir la conclusion de la partie au cours suivant. Ce cours nous est apparu comme vivant et dynamique, notamment lors des exemples et des interpellations d'étudiants. Au début du cours, comme l'enseignante lit ses notes tout en regardant son auditoire, il semble qu'elle perçoit l'ennui des étudiants. Elle cesse alors de lire ses notes et essaie de rendre son cours plus vivant. Elle étaye ses exemples d'anecdotes et pose des questions aux étudiants. Ceux-ci réagissent de façon positive, avec une certaine connivence. C'est ainsi qu'ils sourient aux blagues de l'enseignante et cherchent volontiers à répondre aux questions. Il apparaît donc que la pédagogie de l'enseignante est en lien avec son public. Il serait intéressant de savoir si avec l'amphithéâtre plein, l'enseignante garderait la même méthode. Cependant, il nous semble que la pédagogie varie aussi selon l'importance des matières, qui se traduit par les coefficients accordés à ces mêmes matières.

L'enseignant de géographie vient du département de géographie. Il a environ quarante ans, des cheveux poivre et sel et des lunettes. Il porte une chemise avec un pull beige et un pantalon vert de costume. Il est chargé, puisqu'il vient avec un sac à bandoulière, un micro, un boîte de craies et une autre contenant des stabylos. Il arrive à 16H30, c'est-à-dire juste au début du cours. Dix-neuf étudiants sont présents. Après avoir déposé ses affaires, il demande aux étudiantes des premiers rangs si : « *Quelqu'un a le cours du mercredi de la sortie ?* » (l'observation a lieu le 8 janvier) Les premiers mots de l'enseignant sont : « *On va terminer la partie sur la période glacière* ». Il fait son cours avec le micro et ses feuilles, tout en se déplaçant. L'enseignant regarde ses notes, mais ne les lit pas. Il arrête son va-et-vient afin de noter les mots difficiles ou techniques au tableau comme : « *Névé* ».

Trois étudiantes arrivent avec cinq minutes de retard, mais l'enseignant ne dit rien. Il poursuit son cours, comme s'il n'avait rien vu (pourtant lors de l'entretien il nous dira ne guère apprécier cela). Il est vrai aussi qu'il a très peu d'étudiants (19). Dans ces conditions, on comprend qu'il soit peut être plus accommodant. De ce point de vue, on peut dire qu'en fonction de leur degré de présence au cours (lui-même manifestement corrélé au coefficient du cours), les étudiants parviennent à établir un rapport de force plus ou moins à leur avantage avec l'enseignant. D'où peut être aussi les efforts pédagogiques redoublés de cet enseignant, comme de la sociologue, qui tentent ainsi de faire « participer » les étudiants.

L'enseignant débute un nouveau chapitre concernant : « *Les glaciers actuels.* » Il interpelle souvent les étudiants avec des : « *Si vous voulez* » et donne beaucoup d'exemples variés. Par exemple pour évoquer le caractère dangereux des icebergs, il évoque le cas du : « *Titanic* ». Cet exemple nous fait sourire, mais les étudiants réagissent peu. L'enseignant poursuit son cours en posant des questions, mais les étudiants ne répondent pas. Il apporte lui-même la réponse car selon lui, il est important de distinguer : « *L'iceberg qui se forme à partir d'eau douce et la banquise d'eau de mer* ». L'enseignant fait appel aussi à la culture générale des étudiants. Ainsi concernant le réchauffement de la planète, il précise : « *Je ne développe pas, car vous savez si vous suivez l'actualité* ». Il a recours au rétroprojecteur, mais le plus souvent il utilise le tableau pour faire ses croquis en couleurs. Son cours apparaît

d'ailleurs comme une interprétation de croquis, car à chaque croquis correspond une partie. L'enseignant cite toujours le titre de sa partie avant de la développer.

Le rythme du cours nous paraît rapide. En effet, le « flot de paroles » croît au fur et à mesure du cours, ce qui rend difficile la prise de notes. On sent qu'il est passionné par ce qu'il dit, car le ton est dynamique. Il ne s'arrête plus ! En effet à 17h30, il débute sa conclusion par : « *Pour terminer* ». Puis lors de la demi-heure restante, il emploie deux fois : « *Pour finir* ». Malgré un débit important, l'enseignant ne répète jamais. Il ne reformulera que deux fois durant son cours. Du coup, il y a peu de bavardage. Les discussions sont discrètes et elles concernent la dizaine d'étudiants qui sont les plus éloignés de l'enseignant. Cependant, quand ce dernier emploie le mot « *glacier* », qui est le thème du cours, ou lorsqu'il note au tableau, les étudiants se taisent afin de noter. Ceux-ci paraissent donc hiérarchiser le contenu du cours, en distinguant notamment les choses « importantes » des autres. Par ailleurs, nous constatons qu'une moitié d'étudiants, « les bavards » notent peu (ceux qui se situent à partir du cinquième rang jusqu'au dixième rang), car ils ont un livret sur lequel est reproduit le cours. Comme celui-ci n'est pas complet et que l'enseignant a actualisé son cours, ils sont obligés de noter. A aucun moment, l'enseignant demande si les étudiants ont compris et ils ne posent pas de questions non plus. L'enseignant se contente de regarder (de temps en temps) furtivement les étudiantes des premiers rangs. Il faut dire que depuis le début, elles n'arrêtent pas de « gratter » ! A 18 heures, il finit par dire : « *J'en ai terminé. Je vous rappelle la date du partiel.* » Puis il répond à deux étudiantes venues lui poser des questions.

Ce cours de géographie apparaît concret, car l'enseignant l'illustre d'exemples variés et actuels. Par rapport aux cours de sociologie, il semble y avoir moins d'interaction malgré le dynamisme de l'enseignant. Ce manque d'interaction vient des étudiants, puisque l'enseignant les sollicite à prendre la parole lors de ses questions, mais ces derniers gardent le silence. Peut-être ont-ils peur d'être ridicules. Mais peut-être aussi est-ce la présence du livret qui rend les passifs, car ainsi ils ont déjà le cours. Néanmoins, l'enseignant donne de nombreux exemples.

Ces six observations font ressortir que le contenu des cours magistraux d'histoire (contemporaine et moderne) est une accumulation d'informations (faits, dates, noms, lois, événements...). Un cours d'histoire est une prise de notes permanente. Les enseignants disposent de fiches et transmettent ainsi leur enseignement. Le cours est certes une accumulation d'informations, mais celles-ci se succèdent et suivent généralement un ordre chronologique. L'histoire présente une période historique donnée, c'est à dire ce qui s'est passé : « *l'histoire est la science du passé humain* » (R.Aron). On a l'impression que l'enseignement d'histoire reproduit en miniature son objet d'étude et sa démarche intellectuelle, à savoir une profusion de données diverses que l'historien doit décortiquer, analyser, critiquer et classer. Face à un cours d'histoire, l'étudiant semble devoir lui-même sélectionner les informations, reclasser et reconstruire son cours par son propre travail critique et méthodique. Mais il convient de relativiser ce qui est dit précédemment. En effet, rares sont les observations où l'on présente le contenu du cours. De plus, les observations n'ont été réalisées que sur des cours plus ou moins identiques. Néanmoins, les cours de sociologie et de géographie contrastent avec les cours d'histoire dans la façon de faire le cours et le rapport avec les étudiants. Suite à un entretien, il ressort que certains professeurs font des cours magistraux dans le sens où le professeur dicte pendant une heure à un rythme effréné : « *une heure, un chapitre* ». D'autres cours se distinguent par une accumulation d'informations, que ce même étudiant compare à un cours de médecine, tandis que certains recherchent plus une interaction avec les étudiants. Les professeurs venus du lycée sont considérés comme les plus pédagogues, à la fois dans la forme et le contenu du cours, et une volonté d'être compris et

accessible aux étudiants. Il apparaît ici que l'interaction (ou la volonté d'interaction) est plus importante quand la matière enseignée (géographie, sociologie) est éloignée du coeur de la discipline, bref qu'elle est moins valorisée. Mais elle varie aussi manifestement en fonction de la taille du public, ces deux variables étant manifestement corrélées.

## **Le conflit des facultés**

L'étude comparative des différentes facultés a révélé une pratique essentielle aux historiens : la lecture et le travail en bibliothèque. En effet, les étudiants d'histoire fréquentent assidûment les bibliothèques. La forte présence des historiens en bibliothèque contraste avec le vide de la bibliothèque de l'E.S.C. On remarque d'ailleurs régulièrement dans le hall de l'U.F.R de Lettres la présence d'un bouquiniste exposant son étalage de livres. La présence de cet étalage rend lui aussi compte d'une particularité de l'univers mental de cet U.F.R, déjà singularisé par l'importance de la politique en son sein. La comparaison avec les autres facultés observées laisse penser que nous nous trouvons ici dans le « monde des idées » (Platon) par opposition aux études plus pragmatiques et professionnelles de médecine, droit, ou de commerce. Ainsi, il semble que l'usage de la liberté de penser et d'agir soit de mise dans cet univers. D'où peut être aussi ce lien avec la politique et la critique de l'ordre social et politique existant.

Après leurs études, les étudiants d'histoire s'orientent principalement vers l'enseignement, les concours administratifs, la documentation, le journalisme, ou poursuivent leurs études d'histoire en faisant de la recherche. On peut ainsi penser qu'une destinée professionnelle commune et clairement identifiées par les étudiants d'une même faculté est un principe constitutif de son esprit de corps, ou de son habitus. Ainsi, l'E.S.C et la faculté de médecine semblent générer une « conscience collective » relativement forte et contraignante. Cette homogénéité est stimulée par un enseignement commun, les études suivies modélisant les comportements et les façons de penser. De même, elle est favorisée par différents rites d'intégration (bizutages) et activités (soirées, importance du rôle des associations, etc.). De ce point de vue d'ailleurs, la sociologie apparaît comme une discipline où les étudiants sont plus atomisés et moins socialisés à la discipline. Mais l'histoire, dont le recrutement social est pourtant proche de celui de la sociologie, se distingue ici de la sociologie. Notamment en raison de l'importance des associations et de la politique, ces deux dimensions étant sans doute liées. C'est pourquoi il nous a semblé intéressant pour achever cette étude monographique de la discipline historique, de faire un zoom sur l'association des historiens, Olympie, qui joue manifestement un rôle central dans la faculté des lettres, et fait de l'histoire une discipline sans doute moins anémique que la sociologie. En fait, tout se passe ici comme si la « conscience politique » servait de lien entre les étudiants d'histoire, et assurait par là même une place symbolique de premier plan à cette discipline dans l'ensemble formé par la faculté de lettres et sciences humaines. Nous n'avons malheureusement pas eu le temps d'approfondir la question du lien entre politique et pédagogie, ces deux dimensions s'articulant sans doute entre elles.

## **Olympie, l'association des historiens**

La description de l'amphithéâtre et du couloir d'histoire a fait surgir pour la première fois depuis le début de notre voyage dans le monde académique la politique. Jusqu'à présent, toutes les disciplines semblaient avoir refoulé la politique. Nous retrouvons la politique dans cet amphithéâtre. De même, la présence d'affiches politiques revendicatives ou d'incitation aux votes et les inscriptions sur les tables font ressortir une pensée politique contestataire, apparemment absente des autres facultés et disciplines.

*Olympie* est l'association des étudiants d'histoire de Rouen. Elle compte environ 380 adhérents. L'association propose des services aux étudiants tels qu'un livret de rentrée aux nouveaux étudiants et les photocopies de cours d'histoire. Elle organise des soirées, des voyages et des expositions. Elle édite un journal *l'Olympic*. D'ailleurs, il existe un autre journal, le *Fac'ochere*, qui est le journal de L'U.F.R de Lettres et Sciences Humaines. Journal dans lequel nous retrouvons à nouveau de nombreux étudiants d'histoire. Le journalisme est manifestement une activité prisée par les étudiants d'histoire, en lien avec leur devenir professionnel. Il est amusant de voir qu'une partie des étudiants d'histoire ont un intérêt pour le journalisme, alors que les étudiants de l'ESC préfère davantage passer dans le journal (exemple : la course de bateau). A l'entrée du local d'Olympie, un panneau d'affichage sur pied recense les différents services fournis par l'association :

- « les annales de Deug I, de Deug II, de licence »
- « des photocopies »

Une affiche accrochée à proximité annonce également que Olympie participe à la bourse aux livres. Nous pénétrons dans l'association après y avoir été convié par le président, rencontré dans le couloir. Tout comme à l'E.S.C, le président est un jeune homme tandis que la secrétaire est une jeune femme. Répondant à un questionnaire des premières années de sociologie concernant la description de sa fonction au sein de l'association, celle ci a répondu « *bonne à tout faire* ». Il faut croire que cela n'a pas plu au président, car avant de rendre les documents, celui-ci a voulu récupérer celui de la secrétaire pour y apporter des modifications.

D'emblée, nous constatons que le local est particulièrement bien tenu. Le président, très méticuleux, y fait le ménage tous les soirs (paraît-il, c'est une véritable exception). Le local est constitué de plusieurs tables : une sur laquelle se trouvent nombre d'objets propices à la détente (machine à café, radio...), deux autres où sont installés un P.C et un minitel. Le président et les autres membres de l'association expliquent qu'ils cherchent à développer de nouveaux services tel ce minitel destiné (en partie) aux étudiants, pour saisir leur demande de bourse. Sinon, le local comporte de nombreuses étagères où sont entreposés dossiers et livres. Il y a également un meuble constitué de casiers destinés aux adhérents, un autre contenant des cours. Certains cours sont fournis gratuitement aux étudiants. Nous sommes marqués par la présence d'un tableau noir : ainsi pas de doute, nous sommes bien encore à l'école ! Apparemment, il sert de pense-bête, mais permet aussi l'expression des petits « délires » personnels des étudiants. Le local est majoritairement décoré au moyen d'affiches :

- Jeanne d'Arc (le film de Besson)
- Des soirées de corporation
- Des tee-shirts épinglés commémorant des soirées étudiantes

Les responsables de l'association viennent de D.E.U.G II et de Licence. Le président est actuellement en D.E.A, tandis que le trésorier est un retraité d'A.X.A inscrit en Deug II. Selon les étudiants, son cas est loin de constituer une exception en histoire. Olympie a donc un champs d'action important et varié. C'est une association culturelle, pédagogique, mais elle représente aussi les étudiants d'histoire. Elle se distingue des syndicats étudiants « machine électorale » et se présente comme une association étudiante indépendante, non soumise à une idéologie. Elle est reconnue comme une des associations les plus actives de l'U.F.R de lettres et sciences humaines et plus généralement du campus.

Il est intéressant de comparer l'association des étudiants d'histoire et les associations de l'E.S.C. En effet, elles ne semblent pas avoir les mêmes rôles, ni les mêmes finalités. Dans les deux cas, les associations jouent un rôle important dans la construction de l'image de ces deux institutions, mais ce n'est pas la même image qui est projetée à chaque fois. Ainsi, les historiens ont donné un nom culturel à leur association, un nom en rapport avec l'histoire (Olympie), alors que l'E.S.C trouve des noms beaucoup plus « festifs » et « publicitaires » (Scandimania par exemple), ce qui reflète une différenciation des esprits entre ces deux univers. Par exemple dans le journal *Olympic* de janvier 2001, des articles présentent la méthode à suivre pour le commentaire de texte et la dissertation. Chose impensable dans le journal de l'E.S.C.

Olympie représente aussi les historiens dans les différents conseils de l'université. Elle compte des élus au C.U, au conseil de l'U.F.R, au conseil scientifique et au C.R.O.US. Ce sont les historiens qui représentent les étudiants de l'U.F.R de lettres et sciences humaines. A ce conseil, on compte 9 étudiants d'histoire sur 13 élus étudiants, tandis qu'au conseil universitaire les trois sièges sont occupés par des historiens. De plus, les historiens sont fortement représentés dans les syndicats étudiants tel que l'UNEF ou l'AGER.UNEF. On sait aussi qu'existe une fédération nationale des associations d'étudiants en histoire. Ainsi, les étudiants en histoire se présentent comme les véritables porte-parole de la faculté des lettres. Tout se passe comme si, pour reprendre la formule d'Aristote, l'étudiant en histoire était « un animal politique ». Et de fait, on note aussi que les faits politiques et sociaux sont intrinsèquement liés à l'enseignement de l'histoire. Ainsi, l'histoire paraît dominée par l'histoire politique et sociale.

Un autre niveau d'analyse rend compte de cette extériorisation, comme de cette intériorisation de la politique dans et par les étudiants. La composition du public. Au cour de notre enquête, nous nous sommes demandés pour quelles raisons la sociologie est moins pénétrée par le sentiment du politique, du moins avec une plus faible intensité. La sociologie est pourtant une « science critique » et les origines sociales des étudiants entre ces deux départements sont relativement proches. On a imputé Mai 68 à la sociologie, mais aujourd'hui elle n'est plus perçue comme une faculté politique, mais comme ayant en charge les problèmes dits « sociaux ». Pourquoi l'effacement du politique en sociologie et sa présence si forte au sein du département d'histoire ?

On a vu plus haut que le public étudiant en histoire était assez populaire. De plus, il est nettement plus masculin qu'en sociologie. Si l'on ajoute à cela le caractère politique des études historiques, on comprend que l'histoire soit une discipline plus politisée que la sociologie. Le département d'histoire développerait les conditions de réalisation et de maturation de cet esprit. Ainsi, une interaction entre une institution, lieu d'expression et de formation, et une partie des étudiants prédisposés à la politique par leur trajectoire sociale, générerait un espace d'idées politiques et reproduirait cet espace. Cette réalité étant la

reproduction d'une représentation politique de la faculté d'histoire. Nous n'affirmons pas que tous les étudiants d'histoire sont enclins à l'action, ou à la réflexion politiques. Une minorité seulement des étudiants construit l'image du groupe. Mais tout se passe comme si le département d'histoire, tel un écosystème spécifique, rassemblait toutes les conditions matérielles, sociales, cognitives, affectives et symboliques, permettant à la politique de vivre et de s'extérioriser.

Pour finir, on peut se demander si cela n'est pas en lien avec la pédagogie. Ainsi, les enseignants de médecine et de droit dispensent des cours magistraux au cours desquels les étudiants demeurent quelque peu passifs. A l'inverse, en histoire et en sociologie, les enseignants tentent parfois de favoriser les interventions des étudiants en faisant appel, avec plus ou moins de succès d'ailleurs, à leur culture générale et à leur sens critique. Il y aurait là deux rapports différents au savoir (savoir et pouvoir étant fondamentalement liés comme le soulignait Michel Foucault), avec d'un côté un mode d'enseignement plus traditionnel et de l'autre un mode plus interactif faisant plus appel à la persuasion, les mathématiques avec leurs longues chaînes démonstratives représentant peut être un cas spécifique.

## ANNEXES HISTOIRE

### Entretien express avec un étudiant première année d'histoire

- **Peux-tu me préciser de quel bac tu viens ?**

J'ai fait un bac L, option : maths et italien troisième langue au lycée privée : REY

- **Pourquoi as-tu choisi cette faculté ?**

J'ai choisi la fac d'histoire **pour être « instituteur »**

- **Quels sont les cours qui t'intéressent le plus ?**

Les plus intéressants ce sont les cours d'histoire contemporaine et d'histoire moderne. En TD d'histoire contemporaine, la prof est sympa mais elle l'est moins pour la note. La prof du TD histoire moderne, elle a l'air d'une peau de vache, mais elle est moins stricte dans sa notation. Tu vois les profs, ils font leurs cours en amphitheatre sans se soucier du degré de compréhension des étudiants. Mais en TD, la prof d'histoire contemporaine elle explique beaucoup, elle fait attention aux étudiants.

- **Comment se passent les cours de géographie et de sociologie ?**

Pour le cours de géographie, on passe une partie de notre temps à rire, car le prof a un problème de micro. C'est le cours qui me gâve. Je ne suis pas allé aux cours, mais j'allais aux TD, et j'ai eu la même note que ceux qui sont présents chaque semaine. Pour moi, le cours de sociologie est chiant et nul et sans intérêt. C'est peut-être à cause du prof. J'ai l'impression d'être au lycée, car c'est un cours proche de la philosophie. Pour le partiel, on ne demande pas aux étudiants de réfléchir, il suffit de ressortir le cours. La prof nous a dit qu'on aurait une dissertation, mais c'était une simple récitation de cours. Le sujet c'était : le fait sociologique chez Durkheim ou Marx.

- **Peux-tu me dire comment se passent les autres partiels ?**

Pour les autres partiels, on a une question d'analyse. Donc, le cours sert à un vrai travail de discussion. Pour les partiels de janvier, je pense que 70% des étudiants ont tout à repasser comme moi et mes trois copains. Mais bon par rapport aux autres j'ai pas travaillé.

- **Quelle est l'ambiance en amphitheatre ?**

Dans les amphis, c'est chacun pour soi. Je connais que quelques personnes, ça représente même pas 1/4 des étudiants de l'amphi. Je connais qu'une personne qui vient du même lycée que moi. Par contre, dans les TD, je connais plus de monde. Il y a une bonne ambiance dans les TD. Il faut savoir que tous les TD sont obligatoires, il n'y a pas de matière au choix sauf pour la langue vivante étudiée. J'ai choisi l'espagnol.

- **Quelle est l'ambiance des TD ?**

L'ambiance dans les TD ressemble aux groupes du lycée. On est plus proche, car on est moins nombreux.

- **Trouves-tu une différence au sein de l'amphitheatre ?**

La mentalité entre les étudiants qui se situent en bas de l'amphi et ceux qui sont en haut est différente. En fait, devant il y a quelques cas. Il y a une femme de 30 ans qui est bizarre. Moi, je suis en haut sur la droite du prof.

- **Trouves-tu que par rapport aux étudiants du bas, ceux du haut sont autant attentifs ?**

Je pense que l'écoute du cours est partout pareil. C'est possible que les étudiants du haut bavardent plus que les autres, mais cela ne m'a pas frappé.

- **Comment se fait-il qu'en cours vous ne posez pas de questions ?**

Pendant le cours, on n'a pas le droit de poser des questions. On doit les garder pour les TD.

- **Comment expliques-tu l'état des tables ?**



C'est pas gênant d'écrire sur la table, car un amphi c'est pas quelque chose d'extra. Ce qui est le plus gênant, c'est l'état du bâtiment et du couloir. En plus les amphis et les bureaux sont mal indiqués, il faut bien repérer les lieux. Le tableau d'affichage n'est pas d'une grande utilité, puisqu'on ne le consulte pas. L'information passe par les étudiants et par les profs qui préviennent.

- **Vous avez eu quoi pour les partiels ?**

Pour les partiels, on a eu une question d'analyse. Donc le cours sert à un vrai travail de discussion. Pour le partiel de sociologie, le sujet c'était le fait sociologique chez Durkheim ou Marx.

- **Comment se fait-il que vous discutiez pendant les exemples ?**

Le manque d'écoute lors des exemples, ça dépend si tu as compris ou pas ce qu'explique le prof et cela arrive que l'exemple n'éclaire pas.

- **Comment se passe la sélection pour la deuxième année ?**

La sélection entre la première et la deuxième année est importante pour décourager. Cela s'explique par le fait qu'il n'y plus de sélection au bac. Et ce phénomène se vérifie dans les autres UFR. Par exemple les licences de LEA sont 10, alors qu'en première année ils sont 200 étudiants.

- **Comment se passent les pauses ?**

La pause varie selon les cours. Donc, lors des cours en amphi, ils ont lieu non stop. Pour le cours de géographie, on enchaîne sur 2 heures et pour celui d'histoire il n'y a pas de pause, car les cours durent une heure. Le seul cours en amphi où le prof admet une pause de 5 minutes sur un cours d'une totalité 1H30, c'est celui de sociologie. Pour les TD c'est différent. Pour celui d'histoire contemporaine qui dure 3 heures, ils font une pause toutes les heures, car la prof a besoin de fumer comme les étudiants. En revanche pour le TD d'histoire moderne qui dure le même temps, ils font une pause de 5 minutes au bout d'une heure trente.

### ENTRETIEN EXPRESS AVEC UN PROFESSEUR DE GEOGRAPHIE ENSEIGNANT AU DEPARTEMENT D'HISTOIRE

(retranscription de notes)

En début d'année, des photocopiés sont distribués aux étudiants pour suivre le cours. Mais ils ne les ont pas sur eux. Les étudiants ont aussi une brochure des cours qui a été faite à l'initiative des anciens étudiants de première année. Avant d'être publiée, cette brochure a été corrigée par les professeurs, qui se sont rendus compte que beaucoup de choses avaient été mal comprises par les étudiants.

Les étudiants étant apparus comme passifs, sans réaction, et ne posant pas de question, nous l'interrogeons sur ces points. Selon lui et ses collègues, **les étudiants de première année sont plus agités qu'avant. Dans d'autres cours cette année, deux étudiants ont été expulsés du cours**, car ils discutaient d'un bout à l'autre de l'amphi par portable, et un autre parce qu'il est arrivé en retard. Concernant le manque de réaction, il nous explique que les étudiants n'ont pas le droit de poser des questions pendant le cours, car ils ont la possibilité de le faire durant les TD. Le professeur paraît autoritaire car il dit : « C'est comme ça », « C'est un manque de respect ». « Si les étudiants sont en retard, comment voulez-vous qu'ils comprennent un cours comme ça ? En plus, ils gênent leurs collègues. J'ai des collègues qui mettent à la porte les étudiants, mais pas moi. »

## ENTRETIEN EXPRESS AVEC LES DEUX SECRETAIRES

**Ouverture des secrétariats : 9H-12H et 14H-16H30**

Il y a deux secrétaires pour s'occuper d'environ 1.300 étudiants... On compte 367 étudiants en première année et 228 en deuxième année.

## ENTRETIEN EXPRESS AVEC UNE ETUDIANTE PREMIERE ANNEE

### **1. Pourquoi as-tu choisi cette filière ?**

Depuis longtemps l'histoire me passionne. Cela était le moyen d'allier l'utile à l'agréable. Cependant les débouchés sont trop méconnus. C'est dommage !

### **2. Est-ce ta première année dans cette filière ?**

Oui.

### **3. As-tu fait une autre filière avant ?**

Non.

### **4. Trouves-tu les cours intéressants ?**

Assez, mais trois heures de TD c'est parfois un peu dur.

### **5. Envisages-tu de continuer ?**

Evidemment, je ne me suis pas trop pris de sales notes depuis le début. Donc pas de remise en question sur mon orientation en histoire.

Elle a 16h de cours par semaine. Dont 3h pour l'histoire contemporaine et 3h pour l'histoire moderne.

## ENTRETIEN ASSOCIATION OLYMPIE

### Président

*(retranscription de notes)*

Il choisit la faculté d'histoire, car il a une passion pour la matière grâce à son père. Il veut être chercheur enseignant à la fac. Actuellement, il est en DEA. Pour lui, les qualités pour être en faculté d'histoire c'est comme tout littéraire : l'organisation, contrairement à l'idée que l'on en a. Il faut aimer chercher donc, la deuxième qualité étant la curiosité et la troisième étant l'ouverture d'esprit. Comme un étudiant de Licence m'a parlé de rigueur dans le travail, je lui demande ce qu'il en pense. En effet, comme ils sont peu encadrés, il faut une discipline de travail.

Quand il est venu s'inscrire, le programme lui a plu tout de suite. Donc il n'a pas cherché à se renseigner sur les autres facultés. Pour lui, la sociologie sert pour la culture générale. Il n'a pas d'image des sociologues, car il ne les connaît pas. Sauf les étudiants qui sont venus pour leurs recherches. Les étudiants de sociologie qu'il connaît sont perspicaces et tenaces dans leurs questions. Ils ont une façon de demander les choses de manière détournée. Les sociologues sont biens, car ils s'intéressent aux historiens et aussi car ils vont voir ce qui se passe dans les autres facultés.

L'association fait des photocopies. A l'origine, c'était un service pour les étudiants salariés. Aujourd'hui, les photocopies s'adressent également à l'étudiant lambda. Pour les étudiants, c'est un soutien, une sécurité. A la base, les photocopies sont les cours d'étudiants d'histoire qui sont en DEUG II cette année. La majorité de ces étudiants est adhérent à l'association. Les photocopies sont vendus. Selon les échos qu'il a eu par les étudiants de première année, car lui-même ne connaît pas l'enseignante, le cours de sociologie est trop lourd et trop magistral pour des historiens. C'est pour cela que le cours de sociologie paraît peu intéressant

L'association Olympie prend en main les nouveaux arrivants. Donc l'association sert de référent. Cette année, il y a environ 320 adhérents. Cela représente 50% d'étudiants de première année, 40% de deuxième année et 20% des Licences. Les DEUG sont nombreux, car ils ont besoin des services rendus par Olympie. Les autres étudiants qui adhèrent, c'est parce qu'ils connaissent les membres de l'association. Donc c'est par sympathie et pour aider financièrement, car l'adhésion est à 20f.

Lors des soirées étudiantes organisées par l'association, les étudiants de première année représentent  $\frac{1}{4}$  des entrées d'historiens. Mais cela est valable pour n'importe quelle soirée étudiante selon lui. L'association propose les cours, elle organise des voyages comme celui à Florence et des soirées. Elle met aussi à la disposition des étudiants un minitel pour les demandes de bourses du CROUS. L'association est politique, car elle représente les étudiants. Néanmoins, le président considère que son appartenance à un parti politique ne doit pas rentrer en compte. Car il est là pour améliorer la vie des étudiants d'histoire et des autres étudiants du campus si possible. Il reconnaît qu'il est de gauche et il précise comme l'UFR. Pourtant, son appartenance à la gauche ne doit pas l'empêcher de travailler avec des personnes se situant plutôt à droite.

L'association se distingue du syndicat AGER-UNEF. Les deux font de la représentation étudiante, mais Olympie s'occupe aussi de la dimension culturelle et elle rend des services aux étudiants. L'autre différence, c'est que l'association n'a pas le poids du passé, car elle fête ses 10 ans cette année. L'AGER-UNEF a le poids de toute son idéologie.

### **Entretien autre membre de l'association (Licence)**

*(retranscription de notes)*

Dans le hall, les panneaux de l'extrême gauche font partie du folklore, car avant c'était leur place forte. Normalement, les associations devraient avoir le droit d'y mettre leurs affiches, mais elles craignent les représailles de quelques syndiqués. Logiquement l'année prochaine le problème est réglé, puisque les panneaux vont disparaître.

Selon lui, les étudiants en histoire sont les plus aisés de la faculté, les étudiants les plus boursiers étant en AES, car ils sont issus de la deuxième génération de l'immigration. Cependant, le fait d'avoir les moyens ne doit pas empêcher de s'intéresser aux problèmes des étudiants. D'ailleurs, c'est le reproche qu'il fait au B.D.E de l'E.S.C. Car une fois il s'est déplacé pour parler des problèmes rencontrés par les étudiants. *«Au BDE, ils sont tombés des nues en apprenant cela. Ils partent au Sénégal pour venir en aide à la population, mais ils ne sont pas au courant que le monde étudiant a aussi des problèmes sociaux à gérer. Si on avait le même budget que le BDE, on en ferait des choses.»*

Ce qui est dommage avec les étudiants, c'est qu'ils n'ont pas de mémoire. Nous leur rendons service et ensuite ils ne nous remercient pas. Sauf une étudiante qui l'a fait l'année dernière sur la totalité des personnes que nous avons aidées. C'est tout juste si ce n'est pas une obligation de les aider. Ils oublient que nous sommes bénévoles et que nous ne pouvons pas tout faire non plus. Quand on n'arrive pas à obtenir quelque chose, les étudiants savent le faire remarquer. La solution pour qu'ils comprennent notre utilité serait de fermer l'association pendant une journée. Le problème c'est que si le local reste fermé rien qu'une après-midi, des étudiants te le font remarquer. Car ils avaient besoin de tel cours, mais cela ne leur vient pas à l'esprit que nous avons d'autres choses à faire. Au moment des résultats, le local se transforme en bureau des pleurs. Si nous trouvons que cela vaut le coup de les aider, nous le faisons. Mais dans le cas contraire, nous ne tentons rien. C'est-à-dire que si l'étudiant est ajourné car il a une moyenne de 9.7 sur toute l'année, et que cela soit dû à une mauvaise note dans une matière à petit coefficient, alors nous conseillons à l'étudiant d'aller voir l'enseignant, de lui exposer son cas et de négocier avec lui. Par contre pour l'étudiant qui est ajourné en ayant la même moyenne, mais en s'étant ramassé à une matière dont le coefficient est élevé, nous lui disons de repasser en septembre. Car ce n'est pas sérieux de vouloir négocier une mauvaise note pour une matière importante.

La culture générale est très importante en histoire. Donc je lis beaucoup de journaux comme Paris Normandie, Libération, Le Monde, Le Point, L'Express et des publications sur le monde. Je vais chercher des informations sur Internet pour l'actualité et pour me renseigner sur les autres facultés. Je vais aussi sur des sites de syndicats étudiants et enseignants. Je regarde sur La Cinquième les documentaires animaliers, les débats sur des sujets de société et les documentaires historiques. La Cinquième est une chaîne plus éducative et pour un public plus jeune. Je préfère regarder un film sur ARTE, car ça change de TF1. Par contre, les Dossiers de l'Histoire sur France 3 c'est intéressant. Mais cette émission passe trop tard.

### **Entretien avec un étudiant de l'association Olympie**

#### **Qu'est-ce que l'association « Olympie » ?**

On existe depuis 1991. En fait, il y a une association en histoire depuis 1987. De 87 à 91, elle s'appelait Ulysse. On existe depuis 10 ans. Chaque année on finit avec 380 adhérents. A peu près 50% des effectifs de DEUG, en LICENCE 20% et en MAITRISE il n'y en a quasiment plus. C'est lié aux services que l'on rend comme les annales d'examen, c'est une compilation de tous les examens. Il y a les poly de cours corrigés par les profs ou donné par les profs mais c'est rare. Tu as une activité voyage à l'étranger. Cette année c'est Florence, avec une expo photo pour garder tout l'aspect culturel. On fait les soirées en bar, quelque chose de convivial. Tu as un journal qui paraît tous les mois ½ qui s'appelle « Olympie » tirés à 700 exemplaires, destinés principalement aux étudiants en histoire, mais qui a un caractère plus général. On a une activité culturelle. L'année dernière on a fait une expo sur l'histoire du vin accompagnée de conférences. Les activités culturelles, ce n'est pas la priorité. Il y a tout l'aspect conseil dans le local même et la bourse aux livres. Il y a l'accueil de rentrée avec un livret de rentrée qu'on fait chaque année pour les premières années en histoire et pour tous ceux qui arrivent en fac de lettres. Parce que toutes les filières n'ont pas une « assos » comme Olympie. Il y a toute l'activité représentation étudiante, puisque qu'on a des élus au CROUS, au CA, au CU, au conseil scientifique, au conseil de l'UFR où on est majoritaire et on a aussi des délégués étudiants dans les mutuelles.

#### **Qui s'occupe de l'association ?**

Tu as une base de 300 adhérents et au-dessus tu as 18 membres actifs qui composent le conseil d'administration. Ils gèrent Olympie. Et au-dessus le CA, qui est un bureau de 5-6 personnes, le président, le trésorier, le secrétaire et des vice-présidents qui s'occupent des différentes activités d'Olympie.

### **Quel est la nature et le contenu du journal ?**

Il y a des articles écrits par des profs sur des sujets historiques qui ont un rapport avec l'actualité. Il y a des articles de méthode. Des trucs un peu moins sérieux. Des articles sur le CAPES, la manière de se documenter. Des fois des articles sur les réformes des cursus universitaires, sur le développement d'aides sociales, des comptes-rendus sur les conseils... Mais on va créer une lettre des élus pour ces articles. On n'a pas envie que le journal mette un peu de tout... On préfère scinder les deux... On veut que notre journal ait un caractère informatif, culturel et loisir. Et à côté, on fera paraître une lettre des élus pour informer les étudiants et qui paraîtra à 1.000 exemplaires.

### **Votre association représente les étudiants d'histoire au niveau de l'UFR ?**

Au niveau du département d'histoire il y a 33 élus étudiants. On est présent dans plusieurs autres conseils ...Au niveau de l'UFR ça se passe bien mais au niveau du département d'histoire ça se passe plutôt mal.

### **Quel est votre discours ?**

Au niveau des étudiants, on n'est pas là pour représenter une idéologie politique de droite ou de gauche. On représente les étudiants dans leur intégralité. Olympie rassemble un peu toutes les opinions politiques. Mais on dépasse nos opinions politiques pour raisonner de façon pragmatique sur le milieu étudiant. Ce qui nous intéresse, c'est le travail de proximité. C'est d'ailleurs le reproche que l'on fait à l'AGER UNEF qui demande toujours des moyens. Les étudiants reprochent souvent aux associations, aux syndicats, d'être orientés politiquement, d'être politisés. Nous, on essaie d'être indépendant, pragmatique et d'agir. Ça ne nous empêche pas de revendiquer des trucs quand il faut.

### **La FAC d'histoire donne l'image d'être très revendicatrice et aussi très politisé. Dernièrement, il y avait dans le hall des affiches pour une AG, mythe ou réalité ?**

Oui, il y avait une A.G mais il n'y avait que 15 personnes, 15 militants de l'UNEF. C'est vrai qu'il y a plein d'affiches partout, mais il n'y a jamais personne... En fait, les syndicats étudiants sont enfermés dans leur mode de pensées. On nous dit que les associations étudiantes ne sont pas faites pour être des représentants étudiants. Je pense que services et représentations des étudiants sont liés. Parce qu'on est élu, on essaie d'améliorer la vie étudiante dans les conseils. Et par nos activités et nos services, on essaie aussi d'améliorer la vie des étudiants. Ce n'est pas antinomique. En fait, la défense d'une catégorie de la société française, c'est du syndicalisme. L'UNEF fait de la politique, c'est différent. Leurs priorités ne sont pas les étudiants, ils s'inscrivent dans un cadre plus général. Les associations au niveau de l'université sont la moitié des élus.

### **Quels sont les débouchés des études d'histoire ?**

L'enseignement, le CAPES ou l'AGREG, les concours administratifs, un nouveau domaine tel que le patrimoine, les métiers de la documentation, certains étudiants après le DEUG ou la LICENCE changent de voie vers des écoles de commerce ou les IUP, quelques-uns vers les métiers d'archéologie.

### **Estimez-vous qu'il existe une mentalité historienne ? Un esprit qui se constitue ?**

Il existe un esprit médecine, également un esprit école d'ingénieur. En médecine ils ont des attitudes très particulières. Les études durent 8 ans, ils ont des études très particulières, ils sont à part, ils sont peu nombreux. En plus, ils ont des études difficiles, ce qui facilite le rapprochement.

(un autre étudiant)

- Tout dépend de ce que l'on demande dans les facs d'histoire. Si l'on demande de bosser à fond les études d'histoire ça forge une mentalité particulière.

(mon premier interlocuteur)

- Toutes les études forgent un esprit, on n'a pas le même mode d'analyse. En fait, il existe plus des ruptures entre certaines filières, styles. Je me sens plus proche d'un étudiant en socio qu'en LEA. Une fac de LEA en fac de lettres et sciences humaines, c'est un peu une hérésie. Un étudiant en LEA ça dénote un peu à côté d'un étudiant en lettres classiques dans la même fac. Il y a peut être un esprit historien, mais qu'à partir de la Licence.

(l'autre étudiant)

- L'esprit historien dépend de ce qu'on demande aux étudiants. Par exemple à St-Quentin, il demande un travail monstrueux tel que 3 contrôles continus par semaine, des exposés chaque semaine. C'est vraiment un esprit boulot et le seul et unique objectif c'est que tu deviennes prof.... C'est une « fabrique » à prof.

(le premier)

- Ici, on serait un peu plus libre. Mais il y a toujours derrière l'idée que l'étudiant en histoire sera enseignant, vous passerez le CAPES. Alors que l'histoire donne une bonne formation de base, solide au niveau de la culture, de la méthode de travail, très appréciée. Par exemple dans les écoles de journalisme, ce sont les étudiants en histoire qui ont les meilleurs scores d'intégration au concours.

(deuxième)

- C'est l'habitude de la rigueur et de la méthode.

### **Quelle est la notoriété de la faculté d'histoire de Rouen ?**

On n'est pas une fac d'histoire hyper réputée. En histoire médiévale et en archéologie ça va. Tout dépend de la région. Au niveau histoire régionale, c'est très axé histoire médiévale. En Normandie c'est normal. On a quelques bons profs réputés au niveau national. Il suffit de comparer avec Paris. Ici on a 2 DEA à la Sorbonne 70. Beaucoup d'étudiants vont faire un DEA à Paris. On remarque aussi que les étudiants en fac d'histoire ont une forte tendance à travailler en bibliothèque. A la bibliothèque municipale par exemple, sur 100 personnes présentes 40 sont en histoire. A la BU, c'est pareil. Tu vois plein d'étudiants en histoire. J'ai l'impression que les historiens utilisent beaucoup la bibliothèque. Pour revenir à l'esprit historien, dans les conseils d'université de lettres et sciences humaines, il y a sur 13 élus étudiants 9 étudiants d'histoire. Au CA de l'université il y a 3 places pour les étudiants de Lettres et sciences humaines, 3 historiens. Au CU 3 sièges, 3 historiens. Sur les élus étudiants de la faculté de lettres et sciences humaines, à tous les niveaux il n'y a que des historiens. En fait, ça se retrouve dans plein d'autres facs. Je connais d'autres facs d'histoire, parce qu'il y a une fédération nationale des associations d'étudiants en histoire. Dans les tracs de lettres et sciences humaines, si tu regardes les élus étudiants, tu retrouves beaucoup d'étudiants en histoire. Ça se retrouve plus à l'Unef qu'à l'Unef I.D. L'UNEF c'est beaucoup d'historiens. Les étudiants en histoire sont très présents parmi les élus étudiants des facs de lettres et de sciences humaines. A Olympie, nous mettons nos idées politiques à la porte. On cherche à être proche des étudiants, leur être utile et pratique. Même si on a parfois le sentiment d'une distance entre nous et le monde étudiant, alors qu'on cherche à être le plus proche d'eux. Etre

dans une association change notre façon de voir le monde étudiant. D'ailleurs notre action s'étend parfois au-delà de l'action supposée par l'association.

*Entretien express d'une Licence d'histoire*

- **Pourquoi as-tu choisi cette faculté ?**

Au début j'étais dans un IUT, mais ça a pas marché. Donc je me suis inscrit en fac de biologie, mais ça n'a pas été un succès non plus. Comme j'avais un bon niveau en histoire au lycée, j'ai tenté.

- **Quelles sont les qualités pour être en faculté d'histoire ?**

En fait pour réussir en faculté d'histoire, la qualité qu'il faut c'est la rigueur au travail. En première année, le plus important c'est les connaissances. Par contre en deuxième année et en Licence c'est la méthode qui compte.

- **Pourquoi n'as-tu pas fait des études de sociologie ?**

Pour moi, c'est une matière annexe. Tu en as besoin un peu partout. Tu ne peux pas que étudier la sociologie, il faut d'autres matières. D'ailleurs les autres matières comme l'histoire, le droit et l'économie ont besoin de la sociologie.

- **Que penses-tu de la sociologie ?**

C'est une discipline qui ne demande pas beaucoup de réflexion.

- **Trouves-tu une différence au sein de l'amphithéâtre ?**

Disons qu'en haut, les étudiants notent et rigolent pendant les reprises, tandis que ceux du bas écoutent et enregistrent.

- **Comment les professeurs réagissent-ils à vos questions ?**

Pendant le cours, tu peux interrompre le professeur. Mais on ne le fait pas, car on doit finir le programme.

- **Comment se déroule les exposés ?**

Pour chaque exposé, il y a une idée centrale du cours précédent mais on la voit de manière plus précise. Cela permet une meilleure compréhension.

## **GUIDE D'ENTRETIEN HISTOIRE**

### **• PROFESSEUR**

- Motivation à donner le cours ?
- Pourquoi discussion pendant les exemples ?
- Les étudiants posent-ils des questions ? Pourquoi ?
- Fait-il des pauses ? Pourquoi ? Combien de temps ?
- Exerce-t-il une autre profession ?
- Est-il rattaché à une autre fac ? Laquelle ?
- Les étudiants profitent-ils de l'opportunité des TD pour poser des questions ?
- Quels sont les intérêts des TD ?

### **• SECRETAIRE**

- Combien d'étudiants en première année et en deuxième année ?
- Combien de garçons et de filles ? La moyenne d'âge ?
- Y a-t-il une sélection pour rentrer en histoire ? Laquelle ?
- Y a-t-il un quota pour les étrangers ?
- Combien coûte un étudiant en sociologie ?
- De combien d'étudiants une secrétaire doit-elle se charger ?
- Chaque secrétaire a-t-elle son bureau , son PC

### **• ETUDIANT**

- Pourquoi cette fac ?
- Quelles sont les qualités pour être dans cette fac ?
- Pourquoi pas études de sociologie ?
- Que penses-tu de la sociologie ? Quelle image en as-tu ?
- Quels sont les cours intéressants ?
- Y a-t-il de la solidarité entre les étudiants ?
- Existe-t-il une bonne ambiance entre vous ?
- Vous sentez-vous intégrés dans votre fac ?
- Rencontrez-vous des étudiants en DEUG II et Licence ?
- Comment les profs réagissent-ils à vos questions ?
-



## CONCLUSION GENERALE

L'objectif de notre atelier était d'observer et de comparer différentes facultés entre elles, notamment au plan de leur pédagogie. Notre tour d'horizon nous a conduit de la médecine à l'histoire en passant par l'E.S.C, le droit et les sciences. Notre étude a révélé l'existence d'oppositions entre ces disciplines et l'existence d'un « esprit » propre à chacune. Ce panorama a montré une constitution différente des publics. Le public en médecine ou dans une école de commerce n'est pas le même que celui que nous rencontrons en histoire ou en sociologie. Nous sommes ainsi passés des disciplines les plus « élitistes » aux disciplines « populaires », des plus sélectives aux moins sélectives. Les orientations professionnelles passant des professions libérales, cadres supérieure du privé comme du public, aux métiers de l'enseignement, de la fonction publique et du travail social. Ces éléments manifestent les oppositions entre ces facultés. Aussi, notre hypothèse est qu'il existe une interdépendance entre le type d'enseignement, le corps enseignant, le type de public, les orientations professionnelles, les modes de sélection et de sanction et les pratiques pédagogiques.

La logique de chaque discipline est de transmettre un enseignement. Or, notre panorama des disciplines a révélé des pratiques pédagogiques différentes, et ces pratiques sont manifestement déterminées par le recrutement étudiant, la nature du savoir enseigné, les finalités sociales, professionnelles de ces disciplines, etc. Ainsi, nous sommes passés des études les plus pragmatiques et professionnelles aux études théoriques et scientifiques. L'existence d'un conflit des facultés se retrouve entre ces disciplines. Les études de médecine, commerce et de droit visent à transmettre un savoir pratique et professionnel. Alors que les sciences, l'histoire ou la sociologie, transmettent d'abord une connaissance scientifique, même si l'idée de professionnaliser les études de sociologie existe aussi. Ces dernières ont un « esprit pur », dans le sens où ces études transmettent d'abord la connaissance de leur discipline et font acquérir un appareil conceptuel, théorique et méthodique qui sont les conditions de la production scientifique. Nous retrouvons ainsi davantage de souci pédagogique dans les disciplines scientifiques, en histoire ou en sociologie, qu'en médecine ou en droit, dont l'enseignement paraît plus traditionnel. Ce souci pédagogique, comme les contenus, les enseignants, les publics, les structures d'enseignement, et les modes d'évaluation sont en interdépendances formant un système générant l'« esprit » de la discipline. Il serait intéressant de voir comment ses oppositions internes au champ universitaire se retrouvent au sein de chaque discipline, en fonction notamment de l'enseignement et de la matière enseignée.

L'étude dans laquelle nous nous sommes lancées était quelque peu ambitieuse, et il n'est pas sûr que nous ayons réussi à remplir intégralement notre programme. En effet, le nombre d'observations est peu important par rapport au travail que demande cette étude, qui aurait pu faire l'objet d'une thèse. Vouloir saisir « l'esprit » de la médecine ou du droit, ou l'habitus de ces disciplines, au travers de quelques observations était peut être un peu présomptueux. De même, l'étude des modalités pédagogiques aurait gagné à être à la fois plus rigoureuse et extensive. Cependant, il nous semble avoir tout au long de ce travail soulevé toute une série de pistes gagnant à être approfondie.

Pour finir cet atelier, nous a apporté un complément dans notre formation de sociologue. Le fait de travailler en groupe nous a permis tout d'abord de mieux nous connaître. De plus, mettre nos idées en commun nous a permis d'enrichir notre travail, de telle sorte que certaines difficultés ne se seraient sûrement pas résolues aussi facilement en étant

seul. La méthode de l'observation nous est apparue plus compliquée qu'on ne le pensait au début. En effet, nous nous sommes rendus compte qu'il est difficile d'aller sur le terrain sans aucun préjugé, même si nous avons essayé de les canaliser au maximum. Ce qui nous a plu avec cette méthode, c'est qu'elle a le mérite de ne pas être biaisée par les réponses des enquêtés, ou des interviewers. Cependant, l'observation seule reste insuffisante et c'est pour cela que nous avons eu recours à l'entretien et différentes données documentaires, statistiques et bibliographies afin d'étayer notre analyse.

## GRILLE D'OBSERVATION GENERALE

### Le cadre :

- situation sur le campus, taille, forme, équipement, état du bâtiment, environnement, affichage sauvage, affichage politique, tags sur les bâtiments.
- Les étudiants viennent-ils en voiture ? quel style de véhicule ?
- Propreté, zone fumeur/non-fumeur
- Dans le hall : circulation, animation, panneaux d'affichage
- Existence d'une cafétéria ? Existence d'une « Lydie » à eux ? Les professeurs viennent-ils à la cafétéria ?
- Le secrétariat et les secrétaires
- Existence d'une salle des professeurs ?

### L'amphithéâtre :

- taille, nombre de personnes qu'il peut accueillir ?
- fenêtres ?
- estrade ?
- micro, rétroprojecteur, type de tableau (degré de propreté)
- distance entre le bureau et les étudiants
- sièges individuels ou bancs ? l'enseignant a-t-il un siège particulier ?
- le bureau de l'enseignant,
- Graffitis sur les tables ? autocollants sur les murs ?

### Les étudiants :

- nombre approximatif,
- description des étudiants ;
  - leur taille, leur poids, la couleur des cheveux ?
  - garçon avec cheveux longs ? maquillage ? filles en jupes ?
  - sac à dos ? pochette ? sac à main, cartable de marque ?
  - trousse : son contenu,
  - sur quoi écrivent-ils ? avec stylo à bille ou stylo à plume...
  - les entrées : répartition dans l'espace, groupes, individus, comportements à l'arrivée du professeur, combien de retardataires, et jusqu'à quel moment ?
- déroulement du cours ;
  - variations des comportements dans l'espace de l'amphithéâtre ou de la salle,
  - variations de comportements durant le temps du cours,
  - prennent-ils des notes ?

- font-ils des pauses ? demandent-ils des pauses ? sortent-ils ? restent-ils assis ? parlent-ils au professeur ?
- climat du cours ; intérêt, bavardages, relations avec les énoncés du professeur, départs discrets, ostentatoires ?
- questions ? dans quel ordre ? informations, précisions d'un point, demande de répétition, de dictée, demande d'explication...
- sorties ; lentes/rapides, autour du professeur, individuelles/de groupes...
- est-ce- que des portables sonnent pendant le cours ? réactions des autres étudiants ?

### L'enseignant :

- description ;
  - sexe, âge, taille, poids, ...
  - tenue vestimentaire, bijoux, coiffure...
  - matériel : trousse, sac, bouteille d'eau, tasse de café...
- entrée, installation, présentation de soi, hexis corporel,
- le cours débute-t-il à l'heure ou non ? pourquoi ?
- démarrage du cours ; premières paroles sur quel registre ? bonjour ? énoncé d'un thème, d'une structuration ? distribution d'un plan, écriture au tableau..., annonce d'une organisation du temps du cours ...
- déroulement ;
  - variations dans la posture : assis, debout, marche, lit, regarde où ? qui ?
  - variations dans l'expression, ralentissement, dictons, quasi-diction, inspiration personnelle, sur quoi se base-t-il, sur un livre, un photocopié... dans quelles circonstances ? dégression, anecdotes, écart de langage, adaptation lexicale, reformulations...
  - variations de supports ; lecture d'un texte écrit, oral seulement, usages du tableau, de transparents...
  - comment s'adresse-t-il aux étudiants ? sur quel registre ? questions, intervention de maintien de l'ordre, interpellations précises,
  - réactions à des questions étudiantes, réponses, sur quel registre ?
- fin du cours ; résumé, annonce pour la fois suivante, conseils de travail ?
- sortie ; seul(e), avec des étudiants, un(e) étudiant, lente, rapide...

### Le contenu :

- le matériel utilisé ; manuel, squelette...
- le type de connaissance enseignée ; date, concept, récit de manuel, expérience personnelle, citation...
- le débit ; lent ou rapide
- le degré de compréhension pour nous et les autres, faut-il s'accrocher ?
- le cours est-il intéressant ?
- les sensations physiques par rapport au contenu ; ennui, décrire le malaise ( se tortiller sur sa chaise, mordre son stylo...)

- repérer les mots répétés ( mots clé )

QUELQUES CONSIGNES :

- prévoir un appareil photo, un magnétophone,
- se procurer des photocopies, un emploi du temps,
- prendre des notes dans le bus, avant et après le cours,
- arrivée à l'avance pour voir l'enseignant ( son entrée et son installation ),
- se placer à l'arrière de l'amphithéâtre ( un à droite et l'autre à gauche ),
- prendre des notes durant le cours,
- être attentif aux conversations à la fin du cours. Si possible faire des entretiens,
- prévoir un heure de battement pour regarder les panneaux d'affichages, la cafétéria, les tags...